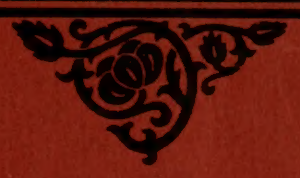

3 1761 07868930 4



AU VILLAGE

(EPISODE DE LA VIE RURALE)



PAR

ALFRED MOUSSEAU



C. A. MARCHAND, IMPRIMEUR.

Emery Larivière

Au Village

(EPISODE DE LA VIE RURALE)



Par

Alfred Mousseau



Montreal
C. A. Marchand, Imprimeur
1915


LIBRARY
NOV 24 1964
UNIVERSITY OF TORONTO

A

SIR WILFRID LAURIER

qui a honoré le Verbe Français sur la terre d'Amérique,

JE DEDIE RESPECTUEUSEMENT

CE LIVRE

Liste des Souscripteurs

SA GRANDEUR MONSEIGNEUR PAUL BRUCHESI.

ARCHEVEQUE DE MONTREAL.

SON EXCELLENCE

LE LIEUTENANT-GOUVERNEUR LEBLANC.

Sir Lomer Gouin
Le Chanoine O'Meara
L'Hon. L. O. Taillon
L'Hon. T. C. Casgrain
L'Hon. R. Dandurand
L'Hon. F. L. Béique
L'Hon. P. A. Choquette
L'Hon. Jules Allard
L'Hon. L. A. Taschereau
L'Hon. J. A. Tessier
L'Hon. J. A. Chauret
L'Hon. N. C. Cormier
L'Hon. A. Bergevin
L'Hon. Juge Lafontaine
L'Abbé N. Dubois
Le Magistrat Lanctot
J. L. Perron, C.R., M.P.P.
C. A. Wilson, M. P.
P. Saint-Germain, C.R.
Léon Garneau, C. R.
J. A. Lanouette
J. A. Mercier, C.R.
Clovis Laporte
J. O. Lacroix, C.R.
A. P. Mathieu
Francis Fauteux
R. Delfausse, C.R.
T. Rhéaume, C.R.

Sir C. P. Davidson
L'Hon. R. Lemieux
L'Hon. S. N. Parent
L'Hon. L. O. David
L'Hon. N. A. Belcourt
L'Hon. J. P. B. Casgrain
L'Hon. H. B. Rainville
L'Hon. J. E. Caron
L'Hon. J. L. Décarie
L'Hon. H. Mercier
L'Hon. C. F. Delage
L'Hon. L. P. Bérard
L'Hon. Juge Mathieu
L'Hon. Juge Bruneau
L'Hon. Juge LeBeuf
Ernest Pélissier, C. R.
Le Commissaire Côté
Guillaume Saint-Pierre
Dr E. P. Lachapelle
B. Panet Raymond
A. W. Patenaude
J. C. H. Dussault, C.R.
J. V. Desaulniers
Antonio Perrault
O. P. Dorais, C.R.
F. X. Roy, C.R.
C. A. Pariseault
J. G. Mousseau

Edmond Brossard
F. X. Turgeon, N.P.
A. E. de Lorimier, C.R.
J. N. Molleur
Dr J. Gauvreau
J. O. Mousseau, C.R.
J. O. Pelland
A. P. Beauchemin
L. A. Bédard
A. Bienvenu
Arthur Ecrément, N.P.
S. Létourneau, C.R., M.P.P.
Omer Lapierre
N. U. Lacasse
N. A. Millette
R. Monty, C.R.
F. X. Lizotte
Dr Elzéar Pelletier
Aquila Jasmin
J. E. B. Normandeau
J. U. Emard, C.R.
Arthur Vallée
Alfred Cinq-Mars
J. E. Perrault, C.R.
Gaspard DeSerres
Jean J. Denis, C.R.
F. de S. A. Bastien, bâtonnier
Eugène H. Godin, C.R.
Léopold Houle
J. O. Labrecque
Gustave Marin
D. L. Desbois, C.R.
Adolphe Allard
Ernest Myrand
Rodolphe Bédard
Eusèbe Belleau, C.R.
Joachim Gélinas
Z. Fontaine
Richard Duckett
A. Dufresne
Eugène Gouin
H. Gadbois
R. G. de Lorimier, C. R.
Louis Ouimet
J. H. Rainville, M.P.
Jos. B. Bérard, C.R.
J. A. Dubeau

Wilfrid Bessette, C.R.
Etienne Gauthier
Alfred Forest
L. A. Rivet, C.R.
G. A. Marsan, C.R.
A. E. Corriveau
J. A. Girard
Georges Bélanger
L. H. Boisseau
P. E. Lamarche, M.P.
J. E. Nantel
Adolphe Brossard
Le Recorder Sénécal
Aimé Geoffrion, C.R
Alfred Duranleau
Salluste Lavery
Alcibiade Brosseau
Dr A. Corsin
P. M. Durand
Albert Laberge
J. E. Billette
J. E. Migneron
J. S. Lamarre
Le Commissaire Hébert
Gustave Perrault, C.R.
A. Girard, protonotaire
Jean Frs Pouliot
J. A. Marcoux
J. L. Archambault, C.R.
Le Commissaire Ainey
Joseph Versailles
P. J. A. Cardin, M.P.
Dr G. H. Kent
J. Boutin Bourassa, M.P.
Emile Rioux
Olivar Asselin
J. A. Labelle, C.R.
Jos. Lozeau
Dr G. A. Lacombe
J. L. Saint-Jacques
Jacques Cartier
J. Emile Vanier
N. Z. Cordeau, C.R.
L. D. Gareau
Jules Desmarais
L. C Bélanger, C.R.
Raoul Simard
L'Hon. Juge Doriou

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE I

"Troisième ordre du jour! Etablissement d'un système d'aqueduc et d'égouts, et installation de la lumière électrique."

Le secrétaire-trésorier lut ces paroles d'une voix solennelle, puis il se tut. Un profond silence se fit dans la salle où le conseil municipal de Saint-Germain était en séance, et pendant quelques minutes on n'entendit que le pétillement de l'huile dans les lampes accrochées aux deux rangées de piliers qui partageaient la salle en trois travées. Ces travées étaient remplies de chaises sur lesquelles avaient pris place la plus grande partie des citoyens du village.

On se serait cru à l'église, tant le silence et le recueillement étaient grands, si, en suivant tous les regards anxieux et curieux, on n'eût constaté qu'ils n'étaient pas dirigées vers un autel mais bien vers une estrade sur laquelle les conseillers, le maire, et le secrétaire-trésorier étaient assis, autour d'une grande table. Des lampes disposées aux quatre coins de l'estrade et munies de réflecteurs mettaient bien en lumière les physionomies de ceux qui étaient appelés à dire si oui ou non Saint-Germain entrerait dans la voie du progrès, et aurait un aqueduc, des égouts et la lumière électrique. Cette question d'intérêt local avait pris une importance extrême dans l'esprit des villageois, grâce à l'absence d'autres préoccupations qui pussent lui faire contrepoids, et elle les passionnait autant et même plus qu'une affaire d'état.

Quelques mois auparavant, deux ingénieurs civils, André Noël et Adélard Legris, étaient arrivés à Saint-Germain. Ils descendirent à l'hôtel Saint-François, l'hôtel fréquenté par les gens de la place. Il y avait bien un autre hôtel, près de la gare, mais on n'y voyait que les "habitants", quelques voyageurs et les hommes du "moulin à scies"; c'était au Saint-François que les gens du village se rendaient de préférence. L'arrivée de Noël et de Legris fut donc vite connue, d'autant plus qu'ils se promenaient beaucoup dans les trois ou quatre rues

du village et que des "étrangers" ne peuvent circuler longtemps dans une petite place de campagne sans que leur présence ne soit signalée. Ils attirèrent donc l'attention et on se demanda ce qu'il venaient faire. Ils étaient tous deux fort bien de leur personne; Legris était grand et mince, et avait très bonne mine, il était aussi brun que Noël était blond. On leur fit des avances à l'hôtel; les buveurs cherchèrent à entrer en conversation avec eux. La curiosité à leur endroit était surtout grande chez les jeunes filles, qui se demandaient, les unes aux autres, en riant: "lequel préfères-tu? le blond ou le brun?—Moi, c'est le brun.—Moi, c'est le blond.

Les deux jeunes gens ne désiraient pas du tout garder l'incognito: Au contraire, ils avaient tout intérêt à faire connaissance avec les notables de l'endroit, car c'était une raison d'affaire qui les avait attirés à Saint-Germain, où ils croyaient pouvoir mener à bien une entreprise profitable et passer aussi une agréable villégiature. Le bruit se répandit donc bientôt dans le village que les deux voyageurs étaient des ingénieurs civils qui voulaient doter Saint-Germain des améliorations matérielles que comporte le progrès moderne. Ils désiraient construire un aqueduc, creuser des égoûts et installer la lumière électrique dans les rues. Peu leur importait le mode qu'on adopterait pour l'exécution de ces travaux, pourvu qu'ils fussent chargés de leur exécution et qu'ils en retirassent des bénéfices. Ils s'offraient donc soit à faire ces travaux pour le compte de la municipalité, soit à organiser une compagnie qui les ferait à ses frais et qui demanderait une franchise à la municipalité pour leur exploitation.

Il résulta de ces propositions que de même que les jeunes filles en tenaient les unes pour "le brun" et les autres pour "le blond", bientôt les contribuables de l'endroit furent divisés en deux camps, les uns favorisant l'octroi d'une franchise à une compagnie et les autres se déclarant en faveur de l'exploitation de l'aqueduc, des égoûts et de la lumière électrique par la municipalité.

Ce récit rétrospectif était nécessaire pour l'intelligence de ce qui va suivre. Continuons maintenant et voyons comment le déchaînement des intérêts privés, des jalousies, des méfiances et des haines que suscita le projet d'Adélard Legris et d'André Noël, aboutit à un drame qui bouleversa Saint-Germain et qui ruina plusieurs vies.

Ce n'est qu'après des mois d'études, de cabales et de discussions dans tout le village, que le conseil municipal fut saisi de la question. Les esprits étaient très montés et les antagonismes étaient très prononcés. Quand le secrétaire-trésorier eut donné lecture de l'ordre du jour qui était impatiemment attendu de tous, le silence se fit, comme nous l'avons dit, car l'importance du débat était grande pour tous ceux qui étaient présents, et c'était à qui ne prendrait pas la parole le premier.

"Quelqu'un a-t-il quelque chose à dire sur le sujet," demanda le maire?

Il n'y eut aucune réponse à cette question.

Le maire éleva de nouveau la voix: "l'affaire que nous occupe ce

soir est excessivement importante; j'attends l'opinion des membres du conseil."

"Il n'a pas attendu l'opinion de personne pour faire de la cabale pour l'aqueduc et pour présenter les ingénieurs à ses filles," souffla un des conseillers à son voisin.

Il y eut encore un temps d'attente, puis Pierre Groulx, un des échevins, dit: "les ingénieurs sont ici; s'ils commençaient par nous donner des explications." Groux était un "agent d'assurance" qui gagnait misérablement sa vie; il était jaloux et ambitieux à l'excès, et il aimait à jouer au personnage, flattant les mauvais instincts des pauvres gens du village pour se faire élire conseiller et les méprisant secrètement. Il enrageait de ne pouvoir être l'égal des conseillers qui avaient plus d'instruction ou plus de fortune que lui. Il n'avait pas de plus grande jouissance que de faire échouer un aussi grand nombre que possible des propositions soumises au conseil, dans le but de prouver son importance et pour satisfaire sa fielleuse nature.

Après avoir parlé, il jeta un coup d'oeil satisfait dans la salle, comme pour solliciter une approbation des partisans qu'il y voyait.

Legris et Noël avaient quitté le village après avoir laissé leur projet en bonne voie; ils étaient revenus assister à la séance du conseil à laquelle allait se décider le sort de l'entreprise.

Ce fut Legris qui parla en son nom et au nom de son camarade. Il expliqua que l'on pourrait facilement se procurer l'électricité nécessaire à l'éclairage du village, en se servant d'une chute de la rivière qui coulait près du village. Quant aux égoûts, ils étaient faciles à construire, puisque le village était situé sur une des rives du fleuve Saint-Laurent et qu'on pouvait les faire se déverser dans ce cours d'eau. La construction de l'aqueduc n'offrait pas non plus de difficulté, puisque des lacs situés en arrière du village donnaient une source d'approvisionnement intarissable.

"Combien cela va-t-il coûter, monsieur l'ingénieur," demanda Groux, d'un ton important?

—Oh! environ cent mille piastres, répondit Legris.

—Environ! se récria Groux. Comment, vous n'êtes pas capable de nous dire au juste quel prix vous allez nous charger?

—Il n'y a pas moyen de dire ça d'une façon absolument exacte. Tout dépend de la nature du sol.

—Et si cela allait coûter deux cent mille piastres au lieu de cent mille! s'exclama Groux, triomphant.

—Je ne pense pas; c'est du sable presque partout. Cela coûterait plus cher si c'était du roc.

—Et vous croyez que les citoyens de Saint-Germain vont voter l'argent pour une affaire comme ça, sans savoir ce que ça va coûter!

Le maire vint au secours de Legris: "vous vous écartez de la question, je crois, conseiller Groux." Monsieur Legris est ici pour donner des renseignements et non pous discuter la décision à prendre.

—Je comprends qu'il y en a qui aiment mieux ne pas discuter, ré-

pondit amèrement Groux; mais moi je crois qu'il ne faut pas s'engager à la légère dans une affaire comme ça et qu'il faut la discuter.

Un murmure d'approbation courut dans la salle. Le maire n'insista pas et Groux, encouragé, continua:

"Je voudrais bien savoir comment vous avez fait vos calculs, monsieur l'ingénieur."

Legris ne put réprimer un sourire. "J'ai procédé comme on procède toujours en pareil cas," répondit-il; "j'ai estimé le nombre de verges cubes à enlever et le coût de la main-d'oeuvre."

—Et vous n'avez pas compté les tuyaux?

—Ca, c'est un autre item.

—A quelle profondeur placerez-vous les tuyaux?

—A trois pieds.

—Je veux parler des tuyaux d'aqueduc.

—Oui.

—Est-ce suffisant, ça, trois pieds?

—Je crois que oui.

—Moi j'ai un puits qui est à six pieds sous terre et il a gelé, l'hiver dernier.

—Ce n'est pas comme un aqueduc; ce n'est pas de l'eau courante.

—Naturellement, vous connaissez cela mieux que moi.

—Non, mais j'ai fait des études spéciales.

—Ah oui, des études, ça rend le monde plus fin.

Un éclat de rire accueillit cette saillie dépitée de Groux et une fois de plus le maire dut intervenir. "Il me semble que monsieur Legris fait de son mieux pour vous satisfaire," dit-il à Groux.

—Oui, répondit celui-ci, d'un ton rogue, il y en a qui sont bien satisfaits de lui, parce qu'il les visite.

Le maire rougit, en entendant cette allusion maligne au fait que Legris était allé passer quelques soirées chez lui et faisait un doigt de cour à ses jeunes filles. "Est-ce une allusion que vous faites," demanda-t-il à Groux? Celui-ci, satisfait d'avoir dit une méchanceté et ne voulant pas s'engager dans une querelle, où il craignait d'avoir le mauvais rôle, ne répondit pas. L'incident en resta là.

Les autres conseillers questionnèrent à leur tour Legris et Noël, puis la discussion s'engagea, tour à tour véhémente, calme ou drolatiques, selon les personnages qui parlaient.

Le maire, qui s'appelait Louis Martin et qui était un avocat en vue du village, se déclara en faveur du projet, appuyant son opinion sur des arguments fort sensés et disant que Saint-Germain avait atteint un point de développement où il convenait de hâter ce progrès du village en en faisant une municipalité modèle. "Notre village est le chef-lieu du comté," disait-il, "et il convient que nous fassions des améliorations qui s'imposent si nous voulons être à la hauteur de la situation." Il termina en recommandant que l'on confiât l'entreprise à une compagnie, ce qui éviterait des ennuis et du travail au conseil municipal.

Ses paroles furent reprises par Magloire Sirois, un échevin qui s'intéressait beaucoup au projet et qui approuvait le programme du maire. Le dernier a prendre la parole dans le même sens fut le conseiller Joseph Lepage.

Trois autres conseillers se prononcèrent dans le sens opposé. George Beaulieu, un avocat, dit que l'idée de confier une entreprise à une compagnie qui n'était pas encore formée était illégale. Beaulieu était l'adversaire politique de Martin et le député du comté, et il ne voulait pas appuyer une mesure qui était proposée par son rival. Le forgeron Léon Boudrias, que les chefs politiques du parti de Beaulieu avaient fait élire conseiller parce qu'il était un partisan dévoué, emboîta le pas à Beaulieu et dit qu'il ne voulait pas d'une compagnie.

Le conseiller Groulx, voulant soigner sa popularité, se prononça carrément contre le projet, qu'il dût être mis à exécution de n'importe quelle manière.

"Je voudrais bien savoir quel besoin nous avons d'un aqueduc," dit-il, en s'adressant aux contribuables qui étaient dans la salle. "Nous avons de l'eau, actuellement; nous n'avons pas besoin d'en avoir plus que cela. On va vouloir vous "taxer", je suppose, pour cet aqueduc-là. Nos propriétés sont déjà assez taxées comme ça. Ensuite, quand l'eau sera installée, il faudra payer par-dessus le marché pour pouvoir s'en servir. Tout ça pour faire faire de l'argent à des étrangers. Des égoûts, nous n'en avons pas besoin; nous nous en sommes toujours passé, à venir jusqu'à présent. La lumière électrique, je voudrais bien savoir à quoi ça va servir; on va faire payer le pauvre monde pour la faire installer et ensuite monsieur le maire et les autres monsieurs auront des lampes électriques chez eux. Moi, j'aime mieux des lampes à l'huile! Je ne vois pas non plus pourquoi on éclairerait les rues. Les gens respectables restent chez eux quand il fait noir."

Cette tirade excita les applaudissements d'une partie de l'assistance et mit de fort mauvaise humeur le maire Martin, qui s'y trouvait visée. Cette fois Groulx l'avait mis en mauvaise posture, car de semblables appels aux préjugés pouvaient difficilement être refutés par des raisonnement.

Le septième conseiller, un huissier du nom de Joseph Leroux, était absent; il avait dû aller faire une "signification" dans une paroisse éloignée et il n'avait pu être de retour à temps pour assister à la séance. Si un vote avait été pris, le maire aurait été obligé de donner son vote prépondérant, comme maire, pour faire adopter le projet. Il ne voulut pas se servir de ce pouvoir dans une circonstance aussi délicate et l'absence du conseiller Leroux lui fournit un prétexte pour ne pas répondre à Groulx. Il proposa que "vu l'absence" du septième conseiller, on remît l'étude de la question à une prochaine séance. Cette proposition fut adoptée avec empressément.

Le sujet le plus intéressant se trouvait ainsi mis de côté. Cependant, aucun des spectateurs ne fit mine de partir. Quand le gros de la besogne était expédié, quelques contribuables partaient généralement.

avant la fin de la séance, tandis qu'un bon nombre restaient, retenus par ce goût particulier qu'ont les Canadiens-Français pour les discussions et les discours. Cette fois, personne ne bougea.

Quelques chuchotements se firent entendre. Le maire Martin regarda l'auditoire avec étonnement et aussi avec appréhension, se demandant si les gens attendaient un éclat quelconque et si ses adversaires ne lui avaient pas ménagé quelque mauvaise surprise. Il était rare que Groulx n'eût pas quelque chose de désagréable à dire, surtout quand arrivait le moment des interpellations. Il faisait ainsi expier à ceux qui étaient au-dessus de lui le crime qu'ils commettaient, à ses yeux, en se permettant de l'éclipser par leurs connaissances ou par leur position.

La physionomie de Groulx était toujours malveillante et haineuse, de sorte que le coup d'oeil que lui jeta le maire ne révéla rien à l'inquiet dignitaire.

Quelques votes furent pris sur des questions de routine. Personne ne sortit encore. L'inquiétude du maire devenait une certitude et il se demandait sur quel point on allait l'attaquer.

Au chapitre des interpellations, Groulx eut un sourire satisfait: c'était ce qu'il attendait. Il darda son regard vipérin sur le maire, semblant savourer d'avance le plaisir de commettre une vilenie de plus.

"Depuis quelque temps," dit-il, "les électeurs se plaignent de ce qu'il y a des choses absolument intolérables qui se passent dans la municipalité, que la loi est violée. Plusieurs sont venus me trouver et m'ont demandé de leur faire rendre justice. Comme leur représentant, je dois demander justice pour eux. Il faut que la loi soit observée; elle est faite pour tout le monde, pour le bénéfice du pauvre monde comme pour l'avantage des gros messieurs."

Ce début était bien équivoque, mais il ne semblait pas présager une attaque contre Louis Martin. Il crut qu'il s'agissait de quelque voisin qui avait empiété sur les droits d'un des amis de Groulx et il eut un soupir de soulagement en pensant que pour une fois il ne s'agissait pas de lui.

Cependant Groulx continuait: "tout le monde est intéressé dans ce que je vais dire et la plus grande partie, je dirai même la totalité des contribuables souffrent de l'abus que je vais signaler."

"Où veut-il en venir," pensait Martin, repris d'inquiétude.

—Il n'y a qu'une petite classe de privilégiés qui peuvent me critiquer, disait le farouche Groulx, mais ceux-là je ne m'en occupe pas. Je m'occupe de ceux qui sont maltraités. Il y a ici des pères de famille qui gagnent leur vie honnêtement, qui travaillent dur et qui sont les égaux de n'importe qui. Personne n'a le droit de les faire marcher dans la boue.

Un éclair traversa la cervelle de Louis Martin. Il savait maintenant à quoi s'en tenir.

—Je dis, répéta le supposé ami des pauvres gens, que personne n'a le droit de les faire marcher dans la boue. Pourtant, il y a des

gens qui pensent que les trottoirs leur appartiennent et qui passent en bicycle au milieu des trottoirs. Il faut s'ôter ou se faire écraser.

"Je ne nommerai personne", reprit Groulx, "mais il faut que cela cesse. Que ce soit n'importe qui qui soit en bicycle, il faut que cette coutume cesse. Les trottoirs sont faits pour le monde, pas pour les bicycles. Que les bicycles passent dans la rue et laissent les trottoirs à ceux qui paient leurs taxes et qui ont droit d'en jouir.

"Je proposerais, si j'ai un secondeur, que le conseil adopte un règlement défendant aux bicycles de passer sur les trottoirs."

Les paroles que venait de prononcer Groulx visaient le maire, car il faisait de la bicyclette et ses enfants en faisaient aussi.

On était à l'époque de la vogue des bicycles, vogue qui était à son apogée il a quinze, vingt ans.

C'est maintenant le tour des automobiles ; mais si la faveur dont ces voitures jouissent est très marquée, elle n'est pas près d'atteindre l'engouement qui s'était produit pour les "bécanes". Et cela se concoit : l'automobile est une voiture de luxe, dont le prix est accessible seulement aux bourses bien garnies. Il se peut qu'une automobile soit plus économique, en frais d'entretien qu'un cheval et une voiture ordinaire. Le véhicule ordinaire ne peut certes rendre les mêmes services que l'automobile ; mais il ne s'agissait pas de cela ; tout le monde avait des bicycles, les pauvres, comme les riches, et les riches comme les pauvres. Et on pédalait, on pédalait ! Les jeunes gens et les personnes âgées étaient également en proie à la contagion : tous voulaient essayer cet exercice un tant soit peu acrobatiques.

Les jeunes filles, les hommes, les jeunes gens, les femmes dévalaient les côtes à des allures vertigineuses. On ne pouvait plus passer sur une route de campagnes sans rencontrer des bicyclistes. Que d'articulations endolories ! Que de roues faussées ! C'était une passion ! C'était un délire ! Que de randonnées charmantes et que de promenades éreintantes......

Les choses en vinrent au point que les médecins s'en mêlèrent, avec le résultat qu'il y eut deux écoles, une qui approuvait la bicyclette et en recommandait l'usage modéré comme très hygiénique, et une autre école qui la proscrit comme un instrument fatiguant, susceptible d'amener des déformations et surtout de causer des accidents de sonté chez les femmes et les jeunes filles.

La propagande en faveur de l'amélioration des routes n'était pas encore commencée, dans ce temps. Nombres de chemins convenaient fort peu aux bicyclettes. Aussi n'était-ce pas étonnant que dans les villages, où il y a des trottoirs, les bicyclistes préférassent les trottoirs aux routes. On les voyait donc passer rapidement le long des maisons qui bordaient la route ; c'était très joli et très gracieux, surtout quand les machines étaient montées par des jeunes filles, mais on conviendra que c'était peu agréable pour les piétons, obligés de se garer à tout moment, de crainte d'être blessés par les bicycles ou de précipiter des bicyclistes sur le sol en les heurtant.

C'était à cet état de choses que Groulx avait fait allusion. Le maire Martin était très ennuyé. Il ne voulut pas cependant avoir l'air de céder devant Groulx. Tout en déclarant qu'll était en faveur de la résolution proposée, il dit qu'il n'en voyait pas la nécessité, attendu que le code municipal pourvoyait à la chose en déclarant que personne n'aurait droit l'obstruer les routes. Cela couvrait le cas, selon lui, et on n'avait qu'à ordonner au chef de police du village—qui était à la fois le chef et l'unique policier—de faire observer la loi déjà existante.

Cette finasserie d'avocat ne faisait pas l'affaire de Groulx et il insista pour qu'on adoptât sa proposition. Comme elle était de nature à plaire à la masse des électeurs présents, elle fut votée à l'unanimité, ce qui mortifia fort le maire.

La séance s'acheva sans autre incident et elle fut levée vers les onze heures.

La "salle du conseil," comme on l'appelait, était au dernier étage d'un magasin construit sur la place de l'église. Il fallait descendre un long escalier à peine éclairé par quelques lampes placées à chaque pallier. Après une séance aussi longues, les citoyens de Saint-Germain qui avaient écouté la discussion secouaient leur engourdissement et se dédommageaient de leur silence en échangeant des plaisanteries et des lazzis.

"Prenez garde aux bicycles," criait-on en passant dans les endroits obscurs, et les rires éclataient du haut en bas de l'escalier.

D'autres faisaient des réflexions sur ce qu'ils avaient entendus.

"Groulx leur a donné ça sec, disait l'un.

—Oui, répondait un autre, il tient bien son bout.

—Il n'y a pas à dire, il n'est pas commode.

—Le maire n'était pas content.

—Il faut que le pauvre monde soit respecté.

—Les trottoirs ne sont pas faits rien que pour les messieurs et les demoiselles.

—Les filles de monsieur Martin sont bien polies, pour tout le monde, dit un de ceux qui sentaient tout l'odieux des menées haineuses de Groulx.

—Oui, répondait un autre, mais ce n'est pas une raison pour qu'elles écrasent le monde.

Ces réflexions s'échangeaient au hasard, au risque de les faire entendre aux intéressés.

Le maire, Magloire Sirois et les deux ingénieurs sortirent ensemble, en même temps qu'un groupe de causeurs.

Un silence embarrassé suivit leur apparition sur le large perron qui s'étendait sur toute la largeur du magasin.

"Il a tout entendu, chuchota un des rieurs.

—Qu'est-ce que ça fait, riposta un autre ; il ne l'a pas volé.

—Oui, mais Magloire Sirois est avec lui.

—Je m'en fiche pas mal de Magloire Sirois. C'est pas le diable.

—Je ne voudrais pas m'essayer avec lui, en tout cas: ce n'est pas un enfant. Il en a une poigne!

—Oh! il finira bien par trouver plus fort que lui.

—Il n'y en a pas beaucoup qui peuvent lui tenir tête, dans la paroisse.

Sirois et ceux qui l'accompagnaient s'approchâient du groupe de causeurs; ils firent silence.

L'épicerie que tenait Sirois était de l'autre côté de la rue, en face de l'église. Martin et les deux ingénieurs, traversèrent avec lui, et les quatre hommes s'arrêtèrent un moment à la porte de l'épicerie, avant de se séparer.

"Je ne sais comment cela aurait été, dit Legris, si le conseiller Leroux avait assisté à la séance."

—Je ne suis pas certain qu'il aurait voté pour nous, répondit le maire.

—Il n'y a pas à s'y fier, conclut Sirois. Il est tantôt d'un côté et tantôt de l'autre. C'est comme ça fait son affaire.

—Je pense que ça l'embarrasse, fit le maire. Il s'est peut-être absenté exprès. Il me semble qu'il aurait pu revenir plus vite, s'il avait voulu.

—Mais ça ne durera pas, assura Sirois; nous allons nous débarrasser de ces farceurs-là aux prochaines élections. Nous pouvons retarder jusque là pour donner le contrat. Il n'y a toujours pas moyen de faire des travaux pendant l'hiver.

—C'est certain, dit Noël.

—Montez-vous avec moi, demanda Martin aux ingénieurs.

—Il est un peu tard.

—Alors bonsoir. Venez me voir au bureau demain.

—Oui, bonsoir monsieur Martin.

—Bonsoir, messieurs.

Sirois rentra chez lui et les deux jeunes gens se trouvèrent seuls.

Tous les gens qui avaient assisté à la séance du conseil étaient partis et la place de l'église était déserte.

"Crois-tu, qu'il s'en sont dit des vérités, fit Noël.

—Oui, répondit Legris, j'ai bien failli être pris dans la bagarre.

—Le nommé Groulx en a un sac à fiel!

—L'animal! Il mériterait d'être pendu.

—Tu es heureux que le maire soit venu à ton secours.

—Le pauvre garçon, il a attrappé les coups qui m'étaient destinés.

—Et quelques-uns de plus, ajouta Noël, en riant.

—S'il compte sur la commission que nous lui avons promise, il se trompe fort, en tout cas. Une fois que nous aurons le contrat, il pourra aller se promener.

—Il ne faudrait pas faire cela. Il nous aide trop pour lui jouer un aussi mauvais tour.

—Bah! ça n'est pas pour la commission qu'il travaille; il voudrait nous pousser une de ses filles.

—Elles ne sont pas mal, les petites Martin, dit familièrement Noël.

—Je ne les détesterais pas ; mais nous ne sommes pas venus ici pour leur faire la cour ; nous sommes venus pour faire des affaires. Si elles nous reçoivent, c'est parce que cela leur fait plaisir.

Tout en continuant ce dialogue, les deux amis étaient arrivés à leur hôtel. Ils étaient vivement préoccupés par leurs projets et ils entrèrent sans s'attarder à contempler la beauté de la superbe nuit d'automne qui baignait tout le paysage dans sa demi-clarté.

Saint-Germain, situé comme il l'est sur le bord du fleuve Saint-Laurent, est un fort joli endroit. De la véranda de l'hôtel on avait une vue charmante : au premier plan, la rue pleine de l'ombre projetée par les grands peupliers qui la bordaient des deux côtés ; plus loin, une batture parsemée de taches brillantes faites des plaques d'eau que frappaient les rayons opalins de la lune ; au dernier plan, enfin, la tache sombre de l'horizon, cachant les larges espaces où coule le majestueux cours d'eau. C'était la saison où il fait bon causer au coin du feu, à l'abri des intempéries, mais la forte nature canadienne, quelque refroidie qu'elle fût, n'en était pas moins attirante et séduisante.

Les deux jeunes gens partageaient la même chambre. Ils épiloguèrent encore quelques instants sur les gens de l'endroit, en fumant, confortablement installés l'un sur le lit et l'autre sur l'unique "chaise berçante" qui se trouvait dans la chambre d'hôtel.

"Tout de même," disait Legris, semblant formuler une conclusion découlant de profondes réflexions, "je crois qu'on n'a jamais trop d'atouts dans son jeu."

—Qu'est-ce que tu veux dire, demanda Noël.

—Je pense que ce serait une bonne chose si nous mettions Groulx de notre côté. Ce gueulard-là m'a l'air d'avoir pas mal d'influence.

—Nous avons le maire.

—Je crains qu'il ne soit pas le plus fort. Si le septième conseiller avait été ici, ce soir, je ne sais pas ce qui serait arrivé.

—Nous ne pouvons pas nous concilier Groulx sans amadouer aussi tous ceux qui sont avec lui.

—Amadouons-les.

—Qu'est-ce que tu fais alors du maire et de ses amis.

—Nous les auront quand même. Ils se sont déclarés pour nous ; ils ne peuvent pas changer maintenant.

—Je ne sais pas.

—Qu'ils changent s'ils veulent. Nous avons essayé un côté et ça ne marche pas. Si nous essayions l'autre maintenant.

—Qu'est-ce que Martin dirait ?

—Je ne le sais pas et je m'en occupe pas. Les affaires sont les affaires.

CHAPITRE II

Les trois filles du maire Martin, Mina, Stella et Louise, ne l'avaient pas attendu pour apprendre le résultat du vote sur les projets soumis par Legris et Noël; tandis que les deux jeunes gens parlaient d'elles avec une désinvolture plutôt impertinente, après la séance du conseil municipale, tous trois dormaient profondément, de ce sommeil calme et reposant qui est l'apanage de ceux qui vivent dans la paix des campagnes. Cette paix est sans doute trompeuse et elle est toute dans la nature, car les intrigues et les rivalités divisent et agitent les esprits à la campagne aussi bien qu'à la ville. Mais du moins les femmes vivent généralement en dehors des préoccupations des affaires et elles ignorent la plupart du temps les intrigues auxquelles leurs soeurs des cités prennent souvent part dans les salons des grandes villes.

Madame Martin avait veillé seule pour attendre son mari et elle avait envoyé les jeunes filles à leur chambre.

C'est là qu'un rayon de soleil vint les surprendre et frappa l'oreiller couvert de superbes cheveux châtains et lustrés, qui faisaient un cadre idéal à la physionomie expressive de Stella Martin.

La dormeuse eut un joli froncement de sourcils et secoua la tête, comme pour chasser une pensée importune. Mais on secoue pas un rayon de soleil; il s'allongea, jusqu'à frapper les yeux de la jeune fille, qui les ouvrit un instant, puis les referma, éblouie. Ses mouvements avaient réveillée Louise, qui partageait le même lit. Mina, couchée sur un large canapé, dans une coin de la chambre, vaste comme le sont les pièces des habitations à la campagne, dormait toujours.

"Allons, nous voilà réveillées," dit Louise, avec une expression de regret.

—Ne parle pas trop fort, répondit Stella: Mina dort encore.

—Oh! la paresseuse! dit Louise, avec une feinte indignation. Puis elle continua, plus bas: sais-tu à qui j'ai rêvé?

Stella rougit et hésita, puis elle se mit à rire. "Et moi, à qui, penses-tu?" dit-elle.

—Pas au même, toujours, se récria Louise?

—Je ne sais pas; nomme le tien.

—Nomme le tien d'abord.

—Je vais les nommer, moi, dit tout à coup Mina, que le dialogue entre ses soeurs et surtout la lumière du jour avaient réveillée.

Louise et Stella eurent d'abord un moment de surprise, puis elles dirent en même temps: "Nomme, voir".

Mina s'accouda sur son oreiller et prit une expression de fausse

gravité qui contrastait si fort avec sa jolie figure blonde encore pleine de sommeil et entourée de lourdes tresses d'or que ses deux soeurs partirent à rire.

"Si vous riez de moi, dit-elle, "vous ne saurez rien", et elle fit mine de se coucher et de fermer les yeux.

"Parle! parle! lui cria Louise; nous ne rirons pas.

—Eh! bien, voici ce que j'ai à dire: avant deux ans Stella s'appellera madame Noël.

—Et moi? demanda Louise.

—J'ai rêvé rien qu'à Stella.

—Oh! la méchante! dit Louise.

—Il faut se lever, dit Stella: maman va trouver que nous faisons la paresse.

Louise ouvrit les rideaux.

Toute une floraison de givre couvrait le bas des vitres; au dehors le soleil faisait briller de mille feux les cristaux suspendus aux branches des arbres. C'était une éblouissante matinée d'automne, une de celles qui font présager la venue prochaine de l'hiver.

"Qu'il fait beau," dirent les jeunes filles, en s'approchant toutes trois de la fenêtre pour mieux jouir du coup d'oeil. Elles étaient grandes et de forte taille, et elles avaient les joues rosées par le sommeil; leurs yeux brillaient d'une lueur qui annonçait à la fois l'intelligence et la santé. Stella et Mina étaient à peu près du même âge et elles considéraient un peu comme une enfant Louise, qui n'était pourtant leur cadette que de quelques années. Les bras entrelacés, elles regardaient au dehors, et leurs yeux étaient si profonds et si purs qu'on eût pu croire qu'elles regardaient dans l'avenir.

Elles formaient un groupe charmant et semblaient trois belles fleurs des champs, poussées dans un sol riche et généreux, moins délicates que les fleurs de serre des villes mais ne leur cédant aucunement en coloris et en beauté. On se disait en les voyant que celui qui cueillerait une de ces magnifiques fleurs humaines serait un privilégié.

Madame Martin, qui se serait bien gardée de réveiller les jeunes filles tant qu'elles avaient besoin de sommeil, mais qui n'aimait pas à les laisser s'absorber trop dans les soins de leur toilette, les avait entendues se lever.

"Vous êtes réveillées les petites filles, leur cria-t-elle, de l'étage inférieur?

—Oui, maman, répondit Stella.

—Réveillez donc "John" et venez déjeuner.

"John", c'était le frère unique des trois filles de monsieur Martin, un grand garçon, blond comme Louise et Mina, et qui était venu passer quelques temps chez son père, pour se remettre d'une attaque de fièvre typhoide. Il était commis dans un magasin à rayons, à la ville, et il avait réussi à se créer une jolie position, grâce à son ardeur au travail.

Les jeunes filles ne furent pas lentes à faire leur toilette. Pendant que Stella et Louise s'agenouillaient pieusement à côté du lit et disaient

leur prière du matin, Mina allait frapper à la porte de son frère, puis revint dire sa prière elle aussi.

En passant devant sa chambre, pour descendre au rez-de-chaussée, car la maison, comme la plupart des demeures à la campagne, n'avait que deux étages, elles lui dirent: "dépêche-toi de t'habiller, John; nous nous allons t'attendre pour déjeûner."

John fit comme on lui avait dit et il descendit quelques minutes après. La famille était réunie dans la salle à dîner et on allait se mettre à table.

"As-tu bien dormi," demanda Madame Martin à son garçon?

—Oui, merci, répondit-il. Quelques nuits comme cela vont rachever de me remettre. Je voudrais pouvoir dormir aussi bien en ville.

—Ce n'est pas la même vie, dit monsieur Martin.

—Non, certain, fit John; on n'a pas le même calme ni le même repos en ville.

—Pourquoi ne viens-tu pas rester ici tout le temps, demanda Mina?...Nous serions si heureux tous ensemble.

—Je ne sais pas si nous serions tout ensemble bien longtemps, répondit John, en souriant.

—Veux-tu du sucre, lui demanda Stella.

—Veux-tu du lait, dit à son tour Louise.

—As-tu du pain, demanda de nouveau Stella.

Le jeuen homme se mit à rire: "vous ne voulez pas que je parle," dit-il.

—Veux-tu une "toast", demanda Stella?

Monsieur Martin et madame Martin suivaient, amusés, cette petite comédie.

—Pourquoi, t'empêcher de parler, demanda Louise, en feignant l'étonnement?

—Tu le sais bien pourquoi, répondit John. Tu ne voudrais pas avouer que tu ne demanderais pas mieux que de t'en aller, un jour ou l'autre, avec un ingénieur civil..........

Cette allusion à Noël et à Legris rendit les jeunes filles silencieuses. Madame Martin intervint alors: "ne taquine pas tes soeurs, John", lui dit-elle, avec reproche," si elles rencontraient un jeune homme de leur goût et si c'était un bon garçon, ton père et moi le regretterions, mais nous les laisserions partir avec lui, ingénieur civil ou non.

—Oh! maman, s'exclama Stella, vous prenez cela bien au sérieux.

—Et John, lui, n'est pas assez sérieux, dit monsieur Martin.

—Je vais être obligé de faire amende honorable, je suppose, dit John: Quelle pénitence allez-vous m'imposer?

—Aucune autre que celle de te taire, répartit Louise. Tu es trop bon garçon pour t'en vouloir.

"Catin" est-il allé chercher la malle," demanda monsieur Martin?

"Catin" était le sobriquet sous lequel était familièrement connu dans le village le serviteur de la famille Martin; il s'appelait de son vrai nom Jean Leblanc. Pourquoi le désignait-on sous le nom de

"Catin", qui ne lui convenait pas du tout, car il était grand et fort, c'est ce que lui-même n'aurait pu dire. On donne ainsi des sobriquets, dans les campagnes, et ils demeurent souvent après que la raison qui les a fait donner est oubliée. "Catin Leblanc" était fort déluré, pas timide du tout et même quelque peu ivrogne, de sorte que son surnom, qui s'applique dans le langage populaire, à des personnages efféminés et maniérés, s'expliquait difficilement. Il prenait soin du cheval de monsieur Martin, allumait le poêle du "bureau" et faisait les commissions. Il demeurait chez sa mème et ne venait que le jour chez monsieur Martin. Après avoir donné une "portion d'avoine" au cheval le matin, et après lui avoir donné à boire, il allait au bureau de poste, chercher "la malle" du matin, qu'il rapportait pendant le déjeûner.

C'était le premier évènement de la journée, dans l'intérieur paisible, où les journaux apportés par "Catin" permettaient à la famille Martin de se renseigner sur ce qui se passait dans le monde extérieur. C'était même souvent le seul évènement de la journée, car les nouvelles sont rares à la campagne et les faits et gestes des citoyens et des citoyennes d'un village ne fournissent pas toujours un aliment suffisant aux conversations.

"Catin" arrivait avec "la malle", juste au moment où monsieur Martin s'informait de lui. La cuisinière l'apporta à madame Martin, qui passa à son mari les lettres et un journal anglais. Il y avait aussi deux journaux français, qui firent le tour de la table, car chacun les parcourut, tour à tour, tout en mangeant et en conversant.

Le silence se fit tout à coup, chacun se taisant au même moment, comme si tout s'étaient concertés. Ce fut "John" qui le rompit, en demandant à son père des nouvelles de la séance du conseil municipal.

Les jeunes filles se récrièrent quand leur père leur apprit que le projet d'aqueduc n'avait pas été adopté.

—"Ça serait si commode," dit Mina, d'avoir un aqueduc.

—Et puis monsieur Legris et monsieur Noël méritent de l'encouragement, continua Stella.

—Tout n'est pas perdu, affirma monsieur Martin; nous nous reprendrons. C'est heureux cependant que Leroux n'ait pas été au conseil; nous aurions bien pu être battus par lui.

—Il n'est pas avec vous, demanda John?

—Je ne le sais pas; je n'en suis pas certain.

—Et Groulx a fait "du train," comme d'habitude, demanda encore John?

Plus que d'habitude, répondit son père. Et, il dit comment le conseil, à l'instigation de Groulx, avait adopté une résolution dirigée contre les bicyclistes. Il ne raconta pas tout, mais ce qu'il dit suffit à exciter l'indignation des jeunes filles. Un concert de malédictions s'éleva contre lui. "Le vilain grognon," conclut Mina.

"En tout cas," dit monsieur Martin, "il faudra que vous ne passiez plus sur le trottoir. Je n'ai pas envie que vous soyez mises à l'amende.

—C'est fait exprès, je suppose, dit Stella.

—Il y a d'autres bicyclistes que vous dans le village; mais je n'ai pas le moindre doute que c'est pour m'être désagréable que Groulx a fait cela.

—Je le connais, dit John; c'est un envieux et un ambitieux.

L'heure à laquelle monsieur Martin se rendait à son bureau était arrivée. Il prit congé de sa famille et s'en alla.

Le village était composé de deux rues principales, se rencontrant à angle droit: une rue longeant le fleuve et une autre allant de la place de l'église jusqu'à la voie ferrée, tout près de la gare. Deux petites rues transversales sans issues s'ouvraient sur la rue allant à la gare, qui s'appelait tantôt la rue de la "Station", et tantôt la rue de l'église. Les deux rues transversales constituaient comme une espèce de faubourg, où demeuraient plusieurs pauvres gens, dans de petites maisonnettes en bois. Une boutique de forgeron et celle d'un carrossier se trouvaient sur ces rues. Il y avait aussi un autre petit groupe de maisonnettes sur deux rues qui partaient de la rue du fleuve, à une des extrémités du village. Ces deux petites rues aboutissaient dans la campagne. C'était sur l'une d'elles que le conseiller municipal Georges Boudrias avait sa boutique de forgeron.

Le maire Martin demeurait environ à mi-chemin entre l'église et la gare, dans une maison distante d'une couple d'arpents de la rue de l'église et à laquelle on se rendait par un chemin partant de cette rue. Il avait son bureau sur la rue du fleuve, de sorte qu'il devait passer par la place de l'église pour s'y rendre.

Magloire Sirois était à la porte de son épicerie, quand le maire passa. Il le salua et dit: "il fait froid, ce matin, monsieur le maire.

—Oui, répondit monsieur Martin; c'est l'hiver qui s'en vient.

—Mais ça a chauffé hier soir......

Monsieur Martin sourit: "il y en a qui veulent profiter du temps qui leur reste à passer au conseil."

—Ils font bien d'en profiter, parce qu'ils n'y resteront pas, je vous en donne ma parole.

—On fera toujours tout ce qu'on pourra pour les faire partir, répondit le maire, qui continua son chemin.

Louis Martin était un homme dans la quarantaine, bon travailleur et avocat d'un certain mérite. Il avait commencé jeune sa carrière et s'était marié à bonne heure avec la fille d'un marchand de campagne qui tenait un magasin dans la paroisse où Louis était né, non loin de Saint-Germain. Il était fils de cultivateur et il n'avait pas oublié son extraction, quoique ses études l'eussent soustrait pendant quelques années à l'atmosphère de la campagne. Tel il était à son entrée à l'université, tel il était maintenant: peu curieux des choses intellectuelles, mais sérieux, réfléchi, et travailleur. Sa femme était aussi sérieuse et intelligente, et du croisement de ces deux types sains et vigoureux étaient nés de beaux enfants.

Comme tous les avocats de campagne, Louis Martin avait été

obligé de "faire un peu de politique," dans l'intérêt de sa clientèle. Il avait même brigués les suffrages des électeurs du comté, mais sans succès. Il était "bleu", en politique, et il eût tout aussi bien été "rouge", comme tant d'autres qui sont "ceci" uniquement parce qu'ils ne sont pas "cela". Au demeurant, fort brave homme, bon père et époux modèle.

Une couple de clients l'attendaient au bureau, lorsqu'il y arriva. L'un était un marchand de bois qui était en difficulté avec des "habitants" sur les "terres" desquels il faisait charroyer ses billots; l'autre était Ferdina Côté, un des bouchers du village, qui venait raconter à Louis Martin qu'un voisin lui avait "fait perdre" un cheval.

Pendant que le maire s'absorbait avec ces clients, Magloire Sirois, demeuré devant son épicerie, occupé à ranger des caisses, continuait avec le cordonnier Gagnon le conversation qu'il avait commencée avec Louis Martin.

Le cordonnier venait souvent fumer une pipe à l'épicerie, car sa boutique était tout près, à quelques portes seulement de distance.

Le cordonnier, que son âge autorisait à donner des conseils à Magloire Sirois, lui disait: "vous vous tournez bien les sangs pour rien, avec ces histoires d'aqueduc. Pourquoi se dépêcher autant que cela? Si vous attendiez seulement un peu, Groulx aurait honte de retarder le projet plus longtemps et il serait le premier à être en faveur de l'aqueduc.

—Pourtant, monsieur Gagnon, à le connaître comme je le connais, c'est difficile à croire.

—Supposons que je me trompe, qu'est-ce que ça va vous donner, en tout cas, d'avoir l'aqueduc?

—C'est pas tant pour l'aqueduc comme pour avoir le dessus sur ces maudits rouges, dit Sirois, qui était un bleu, tandis que Groulx et les deux autres conseillers qui avaient votés contre le projet de Legris et de Noël étaient du camp opposé.

—Moi, dit le cordonnier, je vais voter, aux élections, mais une fois que c'est fini, je ne m'occupe pas des rouges et des bleus. Je ne comprends pas qu'un homme dans le commerce fasse de la politique. C'est bon rien qu'à nuire; moi je laisse la politique aux avocats.

—Oh! vous vous en mêlez bien un peu, des fois.

—C'est vrai, mais pas beaucoup. J'ai peur de ça: la politique et la boisson, il n'y a rien pour faire du tort à un homme comme cela.

—Ma femme parle tout le temps comme vous, dit Sirois; si je l'écoutais, je ne sortirais de la maison que par affaire. Moi, j'aime bien ça quand il y a un peu de "train".

—Oui, ... dit lentement le cordonnier; puis laissant la politique, il parla de la température, qui se faisait très froide: nous allons avoir de la neige bien vite.

—Tant mieux; ça fait un bel hiver, quand il y a de la neige "en masse". Parlez-moi pas des hivers sans neige.

—Dans mon temps, dit le cordonnier, il y avait toujours cinq ou six pieds de neige.

—Tiens! s'exclama soudain Sirois, les ingénieurs qui s'en vont voir monsieur Martin.

—Ah! oui, on les aperçoit d'ici. Ils vont s'en retourner à la ville maintenant.

—Oui, nous essayerons de faire passer ça après les élections du conseil.

* * *

"C'est comme je vous dis, monsieur Côté, si votre voisin a fait briser les pattes de votre cheval en l'effarouchant et en lui faisant sauter la clôture, vous avez droit de "l'actionner". Quand vous serez décidé à prendre l'action revenez me voir et nous "marcherons" cela.

—Je reviendrai la semaine prochaine, monsieur Martin.

—C'est bon. Au revoir.

Louis Martin échangeaient ces paroles avec le boucher Ferdina Côté, quand les deux ingénieurs entrèrent. Il eut une exclamation de plaisir, en les apercevant: "ah! bonjour, messieurs. J'espère que la séance d'hier soir n'a pas gâté votre nuit.

—Non, merci, dit Noël, mais elle a hâté notre départ. Même si le projet avait été accepté, nous ne serions pas restés longtemps, car il est trop tard pour commencer le travail; mais maintenant il n'y a plus rien du tout pour nous retenir.

—C'est dommage, dit le maire; quand partez-vous?

—Nous prendrons le train demain.

—J'espère que vous viendrez chez moi, avant de partir. Venez donc veiller, ce soir; vous me feriez plaisir.

L'invitation était faite de bon coeur; les deux jeunes gens l'acceptèrent.

Ils sortirent ensuite.

"Faisons un bout de promenade", dit Noël.

—Oui, répondit Legris; j'ai envie de me dégourdir les jambes un peu, faute de pouvoir me dégourdir le cerveau: ce n'est pas précisément amusant de moisir dans ce satané village. Si encore nous n'avions pas fait un voyage inutile.

—Je ne comprends pas que le maire n'ait pas pu faire réussir le projet.

—Ils sont toqués sur la politique ici. Il suffit qu'un bleu propose quelque chose pour que les rouges n'en soient pas, et ça serait la même chose si la proposition avait été faite par un rouge.

—Nous aurions dû nous concilier les rouges aussi.

—Je pensais que le maire pourrait tout arranger.

—Tu lui avais fait espérer qu'il aurait une commission sur le contrat, n'est-ce pas?

—Oui.

—Et il avait accepté?

—Certainement.

—C'est étonnant; c'est pourtant un honnête homme.

—Il est comme bien d'autre, dans une affaire pareille il ne voit pas de mal à accepter un "petit cadeau".

—Ca ne nous coûtera pas cher de cadeau, si ça continue comme cela.

—Oh! j'ai dans l'idée que ça va aboutir.

—Nous ne nous en occuperons plus d'ici au mois de janvier.

—Oh! je m'en occuperai, moi, j'ai mon idée.

Noël abandonnait volontiers à Legris la conduite des négociations d'affaires et se contentait de jouer le second rôle en ces matières. Il aimait sa profession, mais les discussions et les pourparlers d'affaires l'ennuyaient. Il ne demanda donc pas à Legris en quoi consistait son "idée."

Les deux ingénieurs passèrent une soirée agréable chez le maire Martin, qui était très hospitalier et dont la femme et les filles recevaient avec une amabilité charmante.

Les relations sociales entre les gens du village se réduisaient à peu de chose. Chacun vivait casané dans sa maison et on faisait très peu de visites. La présence d'étrangers, ne demandant pas mieux que d'être les hôtes de ceux qui voulaient les recevoir, était donc fort bien accueillie. En retour des prévenances dont ils étaient l'objet ils renseignaient ceux qui les recevaient sur ce qui se passait et se disait à la ville. Et quoiqu'ils se contentassent de rapporter des faits et des dires sans grande importance, cependant un peu de l'atmosphère électrique des grands centres passait dans leurs paroles et ceux qui les écoutaient en étaient comme galvanisés par ce que la vie des citoyens des villes a de plus actif et de plus fiévreux que l'existence utile mais calme et moins secouée des habitants des campagnes.

Les filles du maire Martin étaient quelque fois allées à la ville et si elles écoutaient avec intérêt ce qu'en disaient les jeunes gens, elles n'étaient cependant pas fascinées par les attraits des grandes cités.

CHAPITRE III

Tenant d'une main la plume qu'il venait de tremper dans l'encre de Chine, et dans l'autre son équerre, André Noël traçait avec soin des lignes symétriques sur une immense feuille de parchemin. Il tirait d'abord de grandes lignes, puis avec l'équerre il en dessinait d'autres, à des angles variés qu'il déterminait avec le compas.

Deux hautes fenêtres versaient à flots sur la table de l'ingénieur civil la lumière nécessaire à son délicat travail. Il besognait tranquille-

ment, posément, avec un coup d'oeil sûr, car un écart d'une fraction de ligne dans un plan peut occasionner des erreurs très graves dans les travaux qui seront faits d'après ce plan.

La feuille qu'il avait devant lui était presque couverte de lignes, de traits et de hachures. Il redressa une ligne qui n'était pas parfaitement droite, en traça quelques autres, puis il poussa un soupir de soulagement, enleva délicatement le plan qu'il venait de terminer et le déposa sur une autre table, pour le laisser sécher et aussi pour le mettre à l'abri de tout accident, car une tache d'encre est tôt faite et ce serait vraiment dommage de gâter une oeuvre à laquelle on vient de consacrer une journée ou deux de travail.

"Encore un de fini", dit-il avec satisfaction, "j'ai bien mérité de fumer une pipe.

"Achèves-tu?" demanda-t-il à Adélard Legris, qui peinait sur un autre plan étendu sur un table voisine.

—Oui, répondit Legris. Je n'en ai plus que pour quelques minutes. Moi aussi je vais "allumer"; je continuerai ensuite.

—J'espère que nous n'aurons pas fait pour rien ces plans de l'aqueduc et des égoûts de Saint-Germain, dit Noël, en élevant une allumette à la pipe qu'il venait de bourrer de tabac canadien. Il tira quelques bouffées d'une fumée blanche et âcre, pendant que l'allumette et le tabac flambaient comme un commencement d'incendie, tassa avec l'ongle le tabac rougeoyant que la chaleur faisait presque déborder de la pipe, puis continua en fumant plus tranquillement: "à propos, Legris, as-tu mis à exécution les projets auxquels tu songeais pour assurer le succès de notre entreprise"?

—Je vais être fixé aujourd'hui sur ce que je puis espérer, répondit Legris, qui venait de se livrer au même manège de fumeur que Noël et qui commençait à son tour à lancer dans l'atmosphère pur de la pièce des volutés de la fumée épaisse que produit la combustion du tabac. J'ai un rendez-vous avec Beaulieu, aujourd'hui, et j'espère réussir à faire pousser l'entreprise par lui.

—Beaulieu, c'est l'avocat qui est conseiller municipal?

—Oui, et il est aussi député du comté à la législature provinciale.

—C'est un rouge?

—Oui. C'est l'adversaire de Martin. Ils ont les deux plus gros bureaux d'avocat de Saint-Germain. Si Martin n'a pu réussir à faire adopter le projet, Beaulieu devrait pouvoir le faire, puisque c'est lui qui nous a fait manquer notre coup.

—Et Groulx?

—Oh! nous l'aurons par Beaulieu.

—Et si Martin allait se mettre contre nous et nous faire manquer notre coup à son tour?

—Il n'est pas capable.

—Comment as-tu obtenu ton entrevue?

—C'est Grégoire, le député de Mégantic, un ami de Beaulieu, qui m'a promis de me présenter à Beaulieu, après lui avoir parlé de la

chose. Si Beaulieu ne veut pas s'occuper de notre projet, il le dira à Grégoire, et s'il me reçoit, ce sera signe qu'il est disposé à s'entendre avec nous.

—Quand l'entrevue?

—Après-midi, à l'hôtel Victoria. Beaulieu est venu en ville, par affaire, comme cela lui arrive souvent, et Grégoire m'a dit qu'il "le verrait". Je les rencontrerai tous les deux à l'hôtel et je saurai alors à quoi m'en tenir.

—J'ai hâte de savoir le résultat.

—Je te téléphonerai chez toi, quand ce sera fini.

—C'est Martin qui ne sera pas content.

—Tant pis.

—Ca me fait de la peine à cause de ses filles.

—Pourquoi?

—Elles sont gentilles. J'aimais à aller les voir.

—Tu y iras pareil, imbécile.

—Tu crois?......

—Beau dommage. Martin sera bien fier de nous recevoir..... Quand même il ne nous recevrait plus, en tout cas, allons-nous manquer le contrat pour les beaux yeux de ses filles? Une affaire de cent mille piastres! Ca en vaut la peine!

—Noël ne répondit pas et Legris se remit à l'ouvrage.

Au bout de quelque temps, les deux amis recommencèrent à causer, mais d'autres sujets. L'heure du lunch arriva et ils se préparèrent à quitter leur bureau.

"Alors, tu ne reviendras pas après-midi, dit Noël?

—Eh! bien, non.

—Téléphone-moi aussitôt que l'entrevue sera finie, n'est-ce pas?

—C'est entendu.

Dans une chambre de l'hôtel Victoria, George Beaulieu et son collègue, le député Grégoire, causaient.

La session provinciale ne devait commencer qu'après les fêtes, mais tous deux étaient venus à la ville, amenés par des affaires professionnelles et aussi par des affaires politiques qu'ils étaient obligés de venir discuter avec les chefs de leur parti commun, le parti rouge. L'effervescence était grande, à cette époque, dans les cercles politiques, autant qu'elle l'est à l'heure actuelle, et les députés qui venaient à la capitale pour leurs affaires personnelles ne manquaient pas de s'occuper aussi des affaires politiques.

Dans le moment, Grégoire et Beaulieu parlaient de l'entrevue que sollicitait Legris.

—Alors, il voudrait que je l'aide, disait Beaulieu à Grégoire, en parlant de Legris.

—Oui, il a l'air de croire qu'il ne peut réussir sans toi et il voudrait s'assurer de ton concours.

—Il avait commencé à essayer de faire passer ça avec Martin, le maire Martin.

—Louis Martin?

—Oui; tu comprends si j'ai bloqué ça.

Les deux amis se mirent à rire, en hommes que se comprennent à mi-mot.

"J'ai laissé Martin se faire élire maire, dit Beaulieu: il fallait bien lui donner quelque chose pour l'amadouer, pour qu'il ne soit pas continuellement comme enragé. Je suis le député du comté, ça serait un peu trop si j'étais maire de Saint-Germain, en même temps. Ca serait embarrassant; j'aime autant que ce soit un autre. Martin est bien content d'attrapper cela au moins, puisqu'il ne peut pas réussir à se faire élire député. Je crois qu'il me rend plus service qu'un libéral, car il tient à l'honneur et il me fait des concessions pour que je facilite son élection à la mairie. Ça fait son affaire et ça fait la mienne.

—C'est de cette façon-là aussi que je mène les affaires chez moi, dit Grégoire. Il faut faire des petites concessions de temps en temps.

—Seulement, tu comprends, continua Beaulieu, je ne suis pas pour laisser Martin faire son jar, introduire la lumière électrique, l'eau, les égoûts, puis venir ensuite se vanter de tout cela. Ce serait trop beau. Je ne l'ai pas mis là pour qu'il acquière une telle popularité. J'ai mis le holà".

Grégoire sourit: "Je ne sais pas si ce jeune Legris a compris ton jeu, mais il a à coup sûr compris qu'il ne pouvait pas se passer de toi.

—Je vais voir comment il est, reprit Beaulieu, et s'il a du bon sens, nous nous entendrons.

—De sorte que ce sera toi qui auras fait de Saint-Germain une ville moderne.

—Absolument.

—Et que Martin ne pourra pas s'en attribuer l'honneur.

Beaulieu ne répondit pas à cette dernière boutade, mais il eut un sourire satisfait.

A ce moment, on frappa à la porte. "Ça doit être ton homme," dit Grégoire; "je vais aller le recevoir."

—Non, dit Beaulieu; fais-le entrer, puis tu me laisseras seul avec lui.

Grégoire alla à la porte et un domestique de l'hôtel lui dit qu'un monsieur désirait le voir.

"Faites-le monter à la chambre de monsieur Beaulieu," dit Grégoire.

Legris, car c'était lui qui avait demandé à voir Beaulieu, apparut quelques minutes après dans l'entrebaillement de la porte.

"Bonjour mon cher monsieur Legris," lui dit Grégoire. "Permettez-moi de vous présenter monsieur Georges Beaulieu, député de Saint-Germain. Je lui ai parlé de votre projet, et il est disposé à vous écouter."

"A la bonne heure", pensa Legris, "ça va bien."

Beaulieu s'était levé et il tendait la main au jeune homme. "Nous

nous sommes déjà rencontrés, monsieur Legris et moi", dit-il; "je suis heureux de pouvoir faire plus ample connaissance."

Legris s'inclina et remercia, et les trois hommes causèrent quelques instants de choses indifférentes. Grégoire se leva alors et annonça qu'une affaire pressante l'appelait. Il partit. Beaulieu et Legris restèrent seuls.

L'ingénieur cherchait comment entrer en matière et se demandait de quelle manière il allait commencer. Le député lui évita cette peine et entama lui-même la conversation.

"Fumez-vous"? demanda-t-il au jeune homme, en lui tendant un cigare de Havane de la meilleure marque.

Legris remercia et le député lui indiqua un porte-allumette qui se trouvait sur un guéridon, puis il pesa sur un bouton électrique. Un garçon apparut et Beaulieu commanda deux consommations.

"Nous avons eu à Saint-Germain une "bordée" de neige épouvantable", dit-il à Legris. Vous êtes heureux d'y avoir échappé. J'ai dû retarder mon départ pour la ville d'une journée, car tous les trains étaient enneigés.

—L'hiver est dur dans le bas du fleuve, dit Legris.

—Oui, mais l'été est très beau. Nous avons une température superbe, pendant juillet et août. Jamais de grandes chaleurs. C'est un endroit de villégiature idéal. Et la plage est magnifique pour les bains."

Le garçon revint, à ce moment, avec les consommations. Beaulieu lui donna un pourboire, alla à la porte, pour tourner la clef dans la serrure, afin que personne ne pût surprendre sa conversation avec Legris. Cela fait, il s'étendit confortablement dans un grand fauteuil et leva son verre: "à votre santé", dit-il à Legris.

"Oui", continua-t-il, comme se parlant à lui-même, "nous avons un joli village. S'il était seulement pourvu de quelques améliorations modernes, il devrait prendre de la vogue et attirer davantage les touristes."

C'était l'entrée en matière que cherchait Legris. Il répondit avec empressement: "c'est justement à ce sujet que j'ai voulu vous voir, monsieur Beaulieu."

—Vraiment, répondit le député, d'un ton accueillant.

—Oui, continua Legris. Je me suis dit, après être revenu de Saint-Germain, que si j'avais causé personnellement avec vous des projets d'améliorations municipales que mon ami Noël et moi avons soumis au conseil, nous aurions peut-être pu nous entendre.

—Comment cela, demanda Beaulieu?

—Ce que vous venez de dire, continua Legris, sans tenir compte de l'interruption de Beaulieu, me confirme dans mon opinion.

—Comment cela, répéta Beaulieu ?

—Certainement, vous venez de dire que Saint-Germain aurait besoin d'améliorations modernes. Alors, j'en conclus que si nous n'avons pu obtenir notre suffrage ce n'est pas tant parce que vous désapprouviez

notre projet que parce que le mode d'exécution que nous proposions vous déplaisait.

—C'est un peu cela, répondit Beaulieu. Moi, voyez-vous, je veux des améliorations pour le peuple et par le peuple. L'idée de confier des monopoles à des compagnies qui nous exploiteront ensuite ne me sourit pas.

—Vous seriez en faveur d'un aqueduc municipal, demanda Legris?

—Justement, c'est ce que je voudrais.

—Nous serions bien prêts à entreprendre la chose sur cette base-là.

—Je n'en doute pas. Mais, voyez-vous, mon ami Louis Martin, le maire, n'a pas les mêmes idées. Il pourrait commencer la chose de cette façon puis continuer autrement. J'aime à être sûr de mon affaire. J'avoue qu'au premier abord un projet relatif à une telle affaire, présenté par lui, ne m'inspire pas confiance.

Beaulieu insista à dessein sur les mots "présenté par lui", et Legris compris que Beaulieu voulait proposer lui-même le projet ou n'en voulait pas du tout.

Se contenterait-il de proposer le projet ou désirait-il, de plus, en retirer quelque bénéfice, c'est ce que Legris se demandait et il n'osait sonder Beaulieu là-dessus.

"Croyez bien, monsieur", dit Legris, "que si je n'ai pas tenté auparavant de connaître votre opinion, c'était parce que je ne croyais pas que vous eussiez le temps de vous intéresser à la chose. Mais naturellement, il ya des compensations, quand on se donne du trouble pour des affaires semblables."

Beaulieu était très riche et il ne s'occupait des affaires municipales qu'en autant que cela était nécessaire pour favoriser ses intérêts politiques. Il ne tenait donc pas du tout à faire du péculat en cette circonstance et il repoussa l'offre indirecte de Legris. "En effet", dit-il à l'ingénieur, "il y a des compensations pour celui qui s'occupe de l'intérêt public. Le succès des travaux qu'il entreprend dans l'intérêt du public le dédommage amplement du travail et des peines qu'il s'impose. C'est la raison pour laquelle je serais assez disposé à m'occuper de votre affaire. Il ne manque plus qu'une chose pour que nous nous entendions parfaitement."

—Et laquelle, demanda anxieusement Legris?

—C'est que vous veniez de nouveau à Saint-Germain exposer votre plan à mes amis. Il faut que vous soyez là pour que je les décide. Avec mon influence et votre persuasion, je crois que nous en viendrons facilement à bout.

—Vous êtes bien aimable, dit Legris. Quand faudrait-il que j'y aille? Après les élections municipales?

—Non, maintenant, dans une semaine au plus. C'est le temps maintenant. Il faut que les élections se fassent sur cette question. Autrement, il sera trop tard.

C'était une manoeuvre électorale que méditait Beaulieu, et il voulait y associer le jeune homme, afin que Legris ne pût ensuite reculer

et tenter de nouveau d'utiliser les services de Martin si celui-ci obtenait une majorité au conseil.

Legris ne saisit pas toute la portée de la proposition, mais il se rendit compte qu'elle le compromettrait et le mettrait dans une situation absolument fausse auprès du maire Martin. D'un autre côté, s'il ne s'alliait pas avec Beaulieu, il craignait fort de ne pas réussir. Que faire?......

—C'est absolument nécessaire, demanda-t-il?

—Indispensable, répondit Beaulieu, avec force; sans cela, je ne réponds de rien.

—Et si j'y vais, vous croyez que tout ira bien?

—J'en suis convaincu.

—Que dira le maire Martin, demanda Legris, avec hésitation?

Beaulieu eut peine à réprimer un sourire: "Il dira ce qu'il voudra, peu importe. Vous n'avez pas besoin d'aller lui faire visite ni même de le voir du tout. Mais il faut que vous voyiez mes gens. Venez, je me charge de faire en sorte que le maire Martin ne vous rencontre pas. Pourvu que vous passiez une soirée avec les électeurs auxquels je veux vous présenter et auxquels je désire que vous donniez des explications. Ça sera suffisant. Je ne vous demande pas davantage."

—Alors vous arrangerez tout?

—Parfaitement; vous n'aurez aucun désagrément à craindre. Tout ira sur des roulettes.

—Eh! bien, je me rendrai à Saint-Germain le jour que vous voudrez.

Beaulieu devint alors très aimable, accablant Legris de politesses et s'informant avec sollicitude de sa santé et de ses affaires. L'ingénieur partit enchanté de sa visite et alla téléphoner à Noël, comme il l'avait promis.

Pendant que ces intrigues se tramaient entre Legris et Beaulieu, la lutte entre les différents candidats aux honneurs municipaux battait son plein à Saint-Germain. Jamais peut-être une élection municipale n'avait excité autant d'intérêt ni occasionné une bataille aussi ardente. Il y avait en effet en jeu une question dépassant de beaucoup en importance dans l'esprit des électeurs la personnalité des candidats: les partisans et les adversaires du projet soumis par Legris et Noël étaient aux prises, et il ne s'agissait pas d'élire tel ou tel candidat, mais bien de choisir des amis des deux factions qui étaient aux prises.

Comme il arrive souvent en pareil cas, les quelques citoyens paisibles qui avaient gardé leur sang-froid et qui ne se mêlaient pas à la lutte, se réservant de voter, au jour de l'élection, pour qui ils jugeraient à propos, étaient également tenus en suspicion par les deux partis. Au nombre de ceux qui s'étaient ainsi attiré le ressentiment des deux partis, en voulant ménager l'un et l'autre, se trouvaient le docteur Paul Dubois et le curé, monsieur l'abbé Léon Leroux.

Le docteur Dubois subissait souvent ainsi le contre-coup des élec-

tions, car il ne s'en mêlait jamais et on l'accusait, des deux côtés, d'être un égoïste et même un aristocrate, parce qu'il ne voulait pas prendre parti. Comme il était excellent médecin et parfait honnête homme, on lui pardonnait, une fois l'élection finie, et on allait se faire soigner par lui.

Le curé Leroux observait lui aussi une attitude très digne et c'est en vain qu'on tentait d'obtenir de lui des approbations ou des désapprobations. Les deux côtés tentaient, mais sans succès, de se réclamer de lui. Il se tenait à l'écart des querelles et des divisions, et même ceux qui lui en voulaient de ne pas les appuyer l'estimaient et le respectaient, dans leur fors intérieur.

Sauf ces deux hommes, presque tout le monde dans le village avait exprimé une opinion. Il n'était pas jusqu'au cordonnier Gagnon qui n'eût manifesté une préférence et qui ne se fût déclaré en faveur des améliorations proposées.

L'occasion était belle de se servir de quelques-unes de ces expressions pittoresques qu'on se lance d'un camp à l'autre, en temps d'élections, et les partisans de l'éclairage électrique et de l'aqueduc avaient été baptisés par leurs adversaires du noms de "fanaux", tandis qu'eux-mêmes appliquaient le sobriquet d'"éteignoirs" aux membres du parti opposé.

"Fanaux" et "éteignoirs" ne se ménageaient guère. On s'apostrophait et on se lançait des quolibets en pleine rue. Et ces quolibets, d'abord lancés sur le ton de la plaisanterie, devenaient peu à peu des insultes, de sorte que les bagarres qui marquent les élections particulièrement disputées étaient à craincre.

Magloire Sirois était un des plus ardents partisans du camp de Martin. Son épicerie était devenue un véritable comité électoral, où l'on voyait toujours quelque zélé "cabaleur"; il était assiégé par de faux amis qui venaient voir ce qui se passait et qui profitaient de la générosité mal placée de Sirois pour se faire récompenser de leur fausse adhésion par une bonne rasade de whiskey tirée d'un barillet soigneusement caché en arrière de l'épicerie. La partie du magasin où se trouvait ce barillet ne désemplissait guère. La chose fut vite connue dans le village, où les malins disaient que Sirois avait déjà installé l'aqueduc chez lui.

On se réunissait aussi en petit comité, le soir, chez Sirois; on fermait soigneusement portes et fenêtres et on discutait mystérieusement les chances de succès. On appelait cela "checker les listes". Martin prenait la liste des électeurs et la parcourait, disant à mesure qu'il mentionnait un nom: "celui-là, il est pour nous; celui-ci il est contre nous; tel autre est "solide" pour nous; hum!....en voici un qui est douteux."

Quand la lecture et le pointage de la liste étaient terminés, on faisait l'addition des " solides " et des " douteux ", des amis et des adversaires, et on se séparait en jubilant, car il y avait toujours un surplus des "solides" sur les "douteux."

Cette petite opération se répétait souvent. On ajoutait quelquefois un nom; quelquefois on en retranchait un autre, mais le résultat était toujours favorable.

Magloire Sirois assistait à toutes les réunions. Il se prodiguait sans compter, se couchant tard et se levant tôt, dépensant avec une égale abondance ses forces et son argent. Quoiqu'il fût d'une force extraordinaire, quand il montait le soir à son logement, situé au-dessus de l'épicerie, il était exténué. Il prenait une lampe et il allait regarder dormir dans leur chambre, ses deux enfants, Jeanne, l'aînée, âgée de quatre ans, et le bébé, qui s'appelait Magloire comme son père et qui n'avait que six mois.

Sirois se penchait au-dessus des petits lits blancs; son coeur se gonflait d'orgueil et d'affection en contemplant les deux chérubins endormis, dont la lampe éclairait les charmantes figures rosées par la chaleur du sommeil. Un apaisement se faisait alors en lui et il oubliait tous les tracas et toutes les luttes de la journée.

De la chambre des enfants il passait dans la sienne, où l'attendait sa femme. "Dors-tu, Marie?" demandait-il à voix basse. Invariablement, il recevait une réponse négative, car sa femme ne dormait guère tant qu'il n'était pas monté. Elle ne voulait pas le lui dire, de crainte de le chagriner, mais l'ardeur avec laquelle il se jetait dans les luttes politiques, négligeant ses affaires et oubliant quelque peu sa jeune famille, la peinait beaucoup. Elle l'aimait et elle se savait aimée, malgré tout, et elle se taisait; mais elle souffrait de cet état de choses, qui lui inspirait parfois de vagues frayeurs.

Beaulieu et ses partisans déployaient une activité extraordinaire et faisaient un travail de cabale très efficace, quoiqu'il ne fût pas très apparent, et ce travail était d'autant plus dangereux.

Ils organisaient en ce moment une assemblée à laquelle tous ceux qui votaient pour Beaulieu dans les élections provinciales avaient été spécialement convoqués. C'était plutôt une assemblée rouge qu'une réunion d'électeurs municipaux qu'on préparait. Elle devait avoir lieu chez Groulx, qui avait enlevé tous les meubles du rez-de-chaussée, pour la circonstance, afin d'avoir plus de place.

La convocation eut un plein succès et le nombre de ceux qui répondirent à l'appel, le soir de l'assemblée, fut très considérable. En attendant que les discours commençassent, on causa, et une rumeur sensationnelle se répandit bientôt dans la foule: "un des ingénieurs civils qui avaient proposé l'installation de la lumière électrique et la construction de l'aqueduc était dans la maison et allait prendre part à l'assemblée."

Comment était-il venu et qu'allait-il dire, voilà ce qu'on se demandait.

Beaulieu, Groulx et Adélard Legris descendirent enfin de l'étage supérieur où ils s'étaient retirés. Des applaudissements éclatèrent.

Beaulieu, très serieux et un peu énervé, car il avait une grosse partie à jouer, prit la parole.

"Mes amis", dit-il, "vous êtes peut-être étonnés de voir ici, avec nous, monsieur Adélard Legris, l'un des deux ingénieurs civils qui ont fait au conseil des propositions qui ont été repoussées et contre lesquelles j'ai voté moi-même.

"Sa présence est cependant d'un heureux augure; et quand je vous en aurai donné les raisons, je suis certain que vous vous en réjouirez avec moi.

"Si j'ai voté contre le projet qui était proposé, c'était que ma conscience me forçait à en agir ainsi, car je ne croyais pas que le plan que l'on avait en vue était dans l'intérêt de mes concitoyens. On avait bien il est vrai vaguement mentionné que la municipalité pourrait faire elle-même tous les travaux, mais ce qu'on avait réellement en vue, c'était de confier l'entreprise à une compagnie et d'enrichir quelques favoris.

"Monsieur Legris était étranger à ces menées contraires à l'intérêt public. C'est un homme intelligent et c'est aussi un honnête homme; nous avons donc fini par nous entendre et par élaborer un nouveau projet que monsieur Legris va lui-même vous exposer et qui est destiné à transformer notre municipalité."

Après ces paroles préliminaires, Beaulieu fit habilement le tableau de la prospérité qu'amènerait à Saint-Germain l'installation de la lumière électrique, de l'aqueduc et des égouts, des profits que les citoyens retireraient de la dépense faite parmi eux des cent mille dollars que coûteraient les travaux, car ils feraient eux-mêmes ces travaux et empêcherait ainsi tout l'argent que dépenserait la municipalité.

Cette volte-face de Beaulieu eut un effet incroyable. On applaudit à tout rompre et on s'émerveilla d'une attitude aussi sage.

Groulx questionna de nouveau Legris, comme il l'avait déjà fait, une fois au conseil municipal, mais cette fois-ci, ce fut pour le fielleux agent d'assurance un véritable triomphe. Legris répondit avec empressement et d'une façon précise à tout ce qu'on lui demanda: Groulx était dans la jubilation et sa satisfaction ne connaissait pas de bornes.

Les auditeurs eux aussi étaient très satisfaits. Leur désir d'avoir des améliorations dans le village était maintenant d'accord avec l'allégeance politique qu'ils croyaient devoir à Beaulieu, et s'ils avaient été de fervents partisans à venir jusqu'à ce moment, ils étaient maintenant des enthousiastes dont l'ardeur était certainement de bon augure pour l'astucieux député.

"Eh! bien, que vous avais-je dit ?" demanda-t-il à Legris, comme les derniers auditeurs quittaient la maison: "il n'y a plus rien pour arrêter ces gens-là maintenant. Je suis certain que la moitié des partisans des candidats de Martin vont venir à moi. Je suis certain de mon affaire."

—Je n'aurais jamais cru à un revirement pareil, dit Legris.

—Vous ne regrettez pas d'être venu, n'est-ce pas?

—Certainement que non.

—Vous aurez le contrat, la seule différence, c'est que vous ne le devrez pas au maire Martin mais au maire Beaulieu.

—Vous allez être maire!

—Chut, dit Beaulieu, en souriant, n'en parlons pas maintenant; nous verrons ce qui arrivera.

—Je ne sais vraiment comment je pourrai m'acquitter à votre égard, monsieur Beaulieu.

—Alors, ça fait votre affaire.

—Oui.....

—Eh! bien, cela fait la mienne aussi, interrompit Beaulieu.

Legris devait retourner le même soir et l'heure du passage du train arrivait. La demeure de Groulx n'était pas loin de la gare ; l'agent d'assurance et le député y accompagnèrent Legris, à qui ils souhaitèrent un bon voyage.

—Mes amitiés à monsieur Noël, dit Groulx.

—Et c'est entendu que vous nous revenez l'été prochain, dit Beaulieu.

—Au revoir, messieurs, dit Legris en sautant sur le marche-pied.

Le train démarra et ainsi finit le voyage de Legris à Saint-Germain.

La nouvelle de ce voyage se répandit dans le village comme une traînée de poudre, le lendemain. On ne parlait pas d'autre chose et Martin et ses partisans furent consternés.

Sirois ne parlait de rien moins que de "monter en ville", et d'aller voir les deux ingénieurs pour obtenir des explications. "Si j'en ramenais un", disait-il, " on verrait bien que Beaulieu à conté des blagues."

—Mais s'ils ne veulent pas se remettre avec nous, répondit Martin, ton voyage fera rire de nous.

—S'ils ne veulent pas venir, je leur dirai ma façon de penser.

—A quoi cela nous avancera-t-il, répondit Martin, qui connaissait le tempéramment irascible de Sirois et qui craignait les écarts de son trop fougueux partisan.

Quand Martin rentra chez lui, le midi, il anonça la nouvelle qui faisait l'objet des commentaires de tout le village.

"Un des deux ingénieurs était ici, hier, dit-il.

—Vrai! s'exclamèrent les jeunes filles, lequel?

Monsieur Martin ne savait pas au juste si c'était Noël ou Legris et il ne put donc répondre à cette question.

—Où est-il, demanda Louise?

—Il est reparti.

—Déjà!......qu'est-ce qu'il était venu faire ?

—C'est ça que je ne comprends pas. On dit qu'il est venu assister à une réunion d'un comité électoral de Beaulieu.

—Ça n'est pas possible, s'écria Mina, avec indignation. Il n'aurait pas fait cela.

—Je ne sais pas qui c'est, remarqua monsieur Martin. Je ne sais pas si c'est monsieur Noël ou monsieur Legris.

—Je suis certain que ce n'est pas monsieur Noël, répéta Mina, avec obstination.

—Comment le sais-tu, demanda Louise?

—Je le connais, il est trop gentil pour faire quelque chose comme cela.

—Le fait est que ce n'est pas bien à l'égard de votre père, dit madame Martin. Ils les avait invités ici et il les avait reçus comme s'ils avaient été de la famille.

—Ils m'ont joué un beau tour, dit monsieur Martin. Je ne sais plus quoi faire.

—Mais s'ils sont avec monsieur Beaulieu, dit Stella, il faut que monsieur Beaulieu soit en leur faveur. Alors vous allez vous trouver tous ensemble.

—Ce n'est malheureusement pas comme cela que ça va tourner. Beaulieu veut s'occuper de la chose, maintenant, pour s'en attribuer tout le mérite.

—Il n'y aurait pas moyen que vous vous entendiez, papa, dit Mina?

—Non, malheureusement. Enfin.....on va voir ce qu'il y a à faire.

Monsieur Martin partit sur ces paroles, en laissant les membres de sa famille dans l'état d'excitation que l'on peut concevoir.

"Et surtout, papa", lui demanda Louise, comme il s'en allait, "n'oublie pas de t'informer si c'est monsieur Noël ou monsieur Legris."

CHAPITRE IV

"N'attache pas ma cravate trop serrée, Marie: ça pourrait me gêner, s'il y avait du "train."

—J'espère que tu ne le battras pas, cette fois-ci, répondit la femme de Magloire Sirois à son mari, qui lui faisait cette recommandation significative, pendant qu'elle l'aidait à mettre son col et sa cravate, le matin des élections municipales.

Elle le connaissait bien et savait que son ardeur politique l'emportait souvent à des excès. Il était d'une force prodigieuse et on le craignait dans tout le village, mais elle n'aimait pas ces brutalités, et puis, sans le lui avouer et sans s'en rendre compte bien nettement, elle avait peur qu'il ne reçût de mauvais coups.

Lui, fier de sa puissance musculaire et accoutumé à avoir raison de ses adversaires, dit: "n'aies pas peur, Marie; ce n'est pas moi qui aurai le dessous."

—Ça ne fait rien; je n'aime pas cela, Magloire, savoir que tu te bats.

—Je ne me bats pas quand ce n'est pas nécessaire.

—Pourquoi ça peut-il être nécessaire?

—Des fois, tu sais, il y en a qui essaient de faire leurs fanfarons. On ne peut pas les laisser tout conduire.

—Mon Dieu que je serais contente si tu pouvais passer la journée sans te battre. Je ne sais pas ce que cela me fait, quand il y a de la "chicane" et que je sais que tu t'en mêles.

—Je ne m'en mêlerai pas si ce n'est pas absolument nécessaire.

—Certain?

—Je te le promets.

—Je suis bien heureuse; il n'y a rien que je déteste comme cela. "Vas-tu revenir", demanda-t-elle?

—Non, je ne pense pas, dit-il; je n'aurai pas le temps. Ne m'attends pas pour dîner.

—N'oublie pas ce que tu m'as promis, lui dit-elle, comme il s'en allait.

—Certain, fit-il, la laissant rassurée et rassérénée. Georges gardera le magasin, ajouta-t-il.

Georges était le frère de Magloire Sirois; il demeurait chez lui et servait de commis dans l'épicerie. Il venait d'avoir vingt ans seulement, mais quoiqu'il fût jeune il était très sérieux et il aidait beaucoup son frère dans son commerce.

On était à déjeuner, en ce moment, chez monsieur Martin, et la conversation roulait naturellement sur les élections. John, qui était parfaitement rétabli, était retourné à la ville, car on avait besoin de ses services au magasin où il était employé, pendant le temps des fêtes. Il n'y avait donc que les jeunes filles et leur mère avec monsieur Martin. Elles questionnaient leur père sur les candidats en présence et lui demandaient toutes sortes de renseignements, car si elles s'intéressaient fort à l'issue de la lutte, elle n'en avaient cependant pas suivi les péripéties avec beaucoup d'attention.

Le maire était à expliquer combien on devait élire de conseillers: "il y en a trois à élire, cette année", disait-il. "Groulx, Leroux et Joseph Lepage sortent de charge et se représentent tous les trois."

—J'espère que ce méchant vilain de Groulx ne sera pas élu, dit Mina.

—Je crois bien qu'il va l'être. Les deux qui nous occupent le plus sont Leroux et Lepage. Leroux a une grande chance d'être élu; nous voudrions lui faire promettre qu'il sera avec nous, s'il est élu. S'il veut nous donner sa promesse, nous l'aiderons.

—Je pensais qu'il était avec vous, papa, dit Stella.

—Non, il a toujours trouvé moyen d'éviter de se prononcer, jusqu'ici.

—Mais Lepage est avec vous, Louis, dit madame Martin.

—Oui, répondit le maire, mais il a un très fort adversaire, le docteur Edmond Saint-Laurent. Vois-tu, à l'heure qu'il est le conseil est également divisé, il y a moi, Lepage et Sirois d'un côté, et Beaulieu, Groulx et Boudrias de l'autre. Leroux se tient entre les deux. Si

nous faisions promettre à Leroux d'être avec nous et si nous faisions élire Lepage, nous aurions la majorité.

La causerie cessa un instant et monsieur Martin se hâta de finir son déjeuner, puis il se leva précipitamment, en disant: "il faut que je me dépêche; j'ai du monde à voir avant la votation."

"Tu n'as pas besoin de Catin", dit-il à sa femme.

—Non, répondit-elle.

—Dans ce cas, je vais l'emmener avec moi. Il pourra peut-être me rendre service.

Monsieur Martin appela "Jean Leblanc", car c'est ainsi que le serviteur de la famille Martin s'appelait de son véritable nom, et il lui dit: "vous allez descendre m'attendre au bureau."

"Catin", partit avec empressement, sa figure un peu niaise épanouie en un large sourire, car il avait craint de demeurer à la maison et il préférait de beaucoup se rapprocher de l'endroit où se tenait l'élection.

Le village était en rumeur et animé d'une vie intense. Les deux rues principales et les petites rues transversales étaient peuplées d'un nombre inusité de passants, tous marchant au milieu du chemin, puisque l'hiver, à la campagne, les trottoirs sont couverts de neige. La plupart des groupes cheminaient vers la salle du conseil, où devait se tenir l'élection, mais il y avait aussi des hommes qui allaient ici et là, pressés et affairés, tandis que des "carrioles" et des "traînes" sillonnaient le village en tous sens. On se serait cru à une "élection générale", tant la cabale était active.

Le bureau du maire était encombré d'électeurs et d'amis politiques, quand il y arriva. Les uns causaient à haute voix et gaiement; d'autres conversaient mystérieusement, à voix basse, par petits groupes.

Après avoir salué tout le monde, monsieur Martin avisa Magloire Sirois, qui formait partie d'un de ces groupes, et l'appela à lui. Il le prit à l'écart: "as-tu vu Leroux", lui demanda-t-il?

—Oui, répondit Sirois, et je pense qu'il va être avec nous.

—Es-tu certain, insista le maire, que la nouvelle sembla surprendre agréablement?

—Aussi certain que possible. Je l'ai vu hier soir; je me suis rendu chez lui à la brunante......

—Personne ne t'a vu, interrompit le maire.

—Non.....il était tout seul chez lui; sa femme était allée à l'église et elle avait emmené les enfants.

—Comment t'a-t-il reçu?

—Il a été très aimable. Je lui ai dit que nous avions besoin de lui et qu'il fallait qu'il fût avec nous autres. Il a d'abord dit qu'il ne pouvait pas, que Beaulieu lui ferait du tort et ne lui donnerait plus de "significations" à faire pour son bureau.

—C'est de ça qu'il a peur.

—Alors je lui ai promis que vous lui donneriez vos "significations" si Beaulieu lui enlevait les siennes. De la sorte, il ne perdrait rien et

il se trouverait à avoir une chance de partager avec nous les avantages que va rapporter l'entreprise.

—Tu lui as dit ça?

—Oui.

—Il va être avec nous autres.

—Il m'a dit qu'il allait y penser et il a ajouté qu'il ne voyait pas ce que ça lui donnait d'être bon ami avec Beaulieu, puisqu'il n'avait jamais rien eu de lui.

—C'est un cochon, dit Martin ; il garde tout pour lui. Tu vas voir que nous allons avoir Leroux. Ça va bien aller.

Magloire Sirois n'avait pas passé devant la demeure de Leroux de la soirée, après sa visite. S'il fût demeuré en observation, il eût pu voir vers huit heures du soir, deux hommes frapper à la porte de Leroux. C'était Beaulieu et Groulx, son âme damnée.

Leroux répondit au coup de cloche qu'ils donnèrent et il eut une exclamation de plaisir en les reconaissant.

Les deux hommes lui expliquèrent le but de leur visite et Beaulieu dit : "nous nous sommes toujours bien entendus, monsieur Leroux ; j'espère que nous continuerons et que je puis compter sur vous ; vous n'aurez pas à le regretter."

Georges Beaulieu était très riche et quoiqu'il ne fût pas aussi familier avec les villageois que le maire Martin, il était aussi populaire que lui, et même plus considéré.. Ses paroles firent une profonde impression sur Leroux, qui répondit : "je ne voudrais pas me séparer de vous, monsieur Beaulieu ; je sais trop ce que je vous dois."

—Dans ce cas-là, dit Groulx, je vais dire à nos amis de travailler pour toi, Leroux.

Cette promesse sembla rachever de décider le conseiller, qui fit de nouvelles protestations de dévouement.

"Croyez-vous que nous allons l'avoir", demanda Beaulieu à Groulx, quand la porte se fut refermé sur eux et qu'ils se retrouvèrent dans la rue?

—J'en suis bien certain. Votre visite l'a décidé. Il est "organisé" maintenant.

A neuf heures du matin, Beaulieu, Martin, tous les notables de l'endroit et un nombre considérable d'électeurs assistaient à la mise en nomination des candidats, dans la salle du conseil.

Le secrétaire-trésorier était à son poste, grave et quelque peu mal à l'aise, car l'ardeur des deux factions en présence lui faisait craindre quelque incident fâcheux au cours de l'élection.

La votation commença et il devint bientôt apparent que le scrutin serait terminé le soir même, tant les votants s'empressaient de venir se prononcer en faveur des différents candidats.

Tout se passa dans l'ordre, l'avant-midi, et à part l'affluence plus qu'ordinaire des votants et les allées et venues affairées des meneurs des deux côtés, qui raccolaient avec activité leurs partisans pour les amener voter, aucun incident ne se produisit.

On surveillait de près les agissements du président de l'élection et on notait les noms des votants, pour suivre le scrutin et constater quel côté avait l'avantage.

A midi, le maire et la plus grande partie des personnes présentes s'éloignèrent pour aller dîner.

Hormisdas Morneau, un journalier qui se faisait remarquer par son zèle pour la cause du maire Martin, avait dit: "le père Gladu et ses garçons ne viendront pas voter si on ne va pas les chercher."

Le père Gladu était un vieux rentier qui avait de l'influence sur un certain nombre de votants. Martin avait entendu le propos de Morneau et il demanda à Sirôis d'aller chercher le père Gladu.

"—J'irai pendant l'heure du dîner", répondit Sirois.

Une couple d'autres partisans de Martin profitèrent aussi de l'heure du dîner pour aller chercher quelques électeurs. Martin rentra chez lui.

"Comment ça va-t-il, papa", lui demandèrent avec empressémetn ses filles, en le voyant entrer??

Martin était de ceux qui se persuadent aisément que ce qu'ils désirent va se réaliser; il était donc plein de confiance et il répondit: "pas trop mal. Jusqu'à présent, c'est à peu près égal, si cela continue pareil, nous avons une bonne chance.

—N'en parlez pas, ajouta-t-il, sur le ton de la confidence, mais Leroux a promis d'être avec nous. Il ne nous reste plus qu'à faire élire Lepage et ça va être correct."

Il était fort satisfait et tous se réjouirent avec lui de l'heureuse tournure que prenait les choses.

Pendant ce temps, des émissaires de Beaulieu, Groulx et le forgeron Boudrias à leur tête, parcouraient les petites rues du village où demeuraient les pauvres gens qui gagnaient leur vie misérablement à fendre du bois de corde et à faire les autres travaux qu'ils pouvaient se procurer.

Chose étrange, tous les amis du maire Martin étaient allés chercher des électeurs demeurant aux confins du village, de sorte que Beaulieu et ses partisans n'étaient pas surveillés et avaient le champ libre pour faire de la corruption électorale. Ils pénétraient dans les humbles logis dont les occupants ne palpaient pas souvent de grosses sommes. Quelques dollars glissés furtivement dans la main du père de famille, en lui disant qu'on ne voulait pas l'acheter mais qu'on voulait au moins le dédommager du temps qu'il perdrait en venant voter, décidaient les hésitants, surtout quand Groulx ajoutait sournoisement: "vous savez, monsieur Beaulieu ne veut pas d'une compagnie qui emploiera des étrangers. Nous allons faire nous-mêmes les travaux et ce sont les gens du village qui auront l'ouvrage. Venez me voir dans ce temps-là et je vous ferai avoir une "bonne job."

Le résultat de cette cabale ne se fit pas attendre.

Quand tout le monde revint à la salle du conseil, après dîner, une véritable procession de votants commença. Ils venaient des rues qu'a-

vaient visitées les partisans de Beaulieu. Les électeurs qu'étaient allés chercher les amis du maire vinrent donner leurs votes, mais ils étaient en petit nombre et les votes en faveur des candidats de Beaulieu augmentaient toujours.

Bientôt l'issue de la lutte ne fit plus de doute pour personne et il devint évident que Beaulieu allait l'emporter. Les manifestations commencèrent et il y eut des cris et du tapage même dans la salle où se continuait l'élection. Comme il arrive souvent en pareil cas, les vainqueurs se montrèrent insolents et raillèrent leurs adversaires, que la perspective de la défaite rendait irritables et peu endurants.

Des poussées et des bousculades se produisirent; des remous inquiétants eurent lieu dans la foule; des propos insultants furent échangés. Il y avait de la bataille dans l'atmosphère de la salle. On n'attendait qu'un prétexte pour en venir aux mains.

Soudain une ruée se fit vers l'arrière de la salle. C'était Magloire Sirois et le forgeron Boudrias qui se menaçaient et se provoquaient de l'oeil et du geste. Tous deux avaient bu et le sang leur montait à la tête.

"Que ceux qui veulent crier et faire du tapage sortent de la salle", disait Sirois en s'adressant à Boudrias; "ce n'est pas la place ici pour ça. Attendez que l'élection soit finie."

—Ça ne changera rien, quand elle sera finie, rétorquait Boudrias; vous êtes battus. Je crierai tant que je voudrai. Hourrah! pour Beaulieu!

—Je vais te sortir, si tu ne te tais pas, dit Sirois, exaspéré.

—Tu n'est pas capable de me sortir! Viens donc essayer! Penses-tu que tout le monde a peur de toi!

Et le forgeron brandissait ses poings formidables, aussi durs que le marteau avec lequel il frappait sur l'enclume.

On ricana dans le cercle qui s'était formé autour des deux hommes. "Sirois va se faire faire son affaire", dit l'un; il y a assez longtemps qu'il n'a pas trouvé son maître."

L'epicier marcha vers le forgeron. Celui-ci, plus accoutumé aux mouvements violents et rapides, frappa le premier coup, dont le son mat et inquétant s'entendit très bien dans la salle. Sirois enlaça son agresseur et les deux hommes, ainsi entrelacés roulèrent dans l'escalier, qui se trouvait tout près d'eux et dont la foule s'était éloignée après que Sirois avait dit: "Je vais te sortir."

Ils roulèrent sans se faire grand mal, jusqu'au palier inférieur, où la foule qui s'était précipitée à leur suite les sépara. Un groupe d'amis de Boudrias tentèrent de l'empêcher de se jeter sur Sirois et un autre groupe de ses amis tentaient de maîtriser Sirois. "Frappe-le!" criait-on. "Assomme-le! tue-le!" et quelques-uns des plus excités s'approchaient de Sirois et essayaient de lui porter quelque mauvais coup.

"Lâchez-moi", criait l'épicier; "laissez-moi régler ça tout seul avec lui."

D'un commun accord, on laissa les deux antagonistes descendre l'escalier et ils se trouvèrent en un instant dehors, face à face, sur la place de l'église.

Un cercle se reforma autour d'eux. Personne n'osait plus les approcher.

Sirois était blême de rage et Boudrias, fier d'avoir frappé le premier, l'attendait avec assurance.

On pouvait voir, des fenêtres de l'épicerie et des fenêtres de la demeure de Sirois, la scène qui se passait. La femme de Sirois, attirée par les cris de la foule, courut à une fenêtre, avec un serrement de coeur, car elle connaissait l'humeur batailleuse de son mari et elle craignait un malheur. Les spectateurs cachaient à sa vue les deux combattants, mais elle comprit qu'il y avait une bagarre et son sang se glaça d'effroi en pensant qu'on allait peut-être lui apporter son mari sanglant et inanimé.

"Georges!" cria-t-elle à son beau-frère, qui était en bas dans l'épicerie, et qui n'avait rien entendu, "pour l'amour de Dieu, va donc voir ce qu'il y a; j'ai peur que Magloire soit après se battre."

Georges ne fit aucune question. La voix suppliante de sa belle-soeur l'avait galvanisé comme un courant électrique et lui avait fait pressentir un danger.

Il sortit en courant, après avoir pris le temps de mettre son chapeau seulement. Il aperçut un rassemblement compact et comprit ce que cela voulait dire. La foule lui barrait le passage, mais il réussit à se frayer un chemin. Aucune manifestation d'hostilité n'eut lieu contre lui, car tout le monde l'aimait dans le village. En l'apercevant près des deux hommes, on cria cependant: "ôtez le frère de Sirois! laissez faire Boudrias!"

Georges resta là, frappé de stupeur, car il n'était pas violent et il ne s'était jamais querellé avec personne. Les deux hommes se battaient et la vue de la lutte paralysait le jeune homme.

Ils se portaient des coups qui eussent assommé un boeuf et ne parvenaient pas à se terrasser, car ils étaient tous deux extrêmement forts. Ils poussaient des cris sourds, à chaque coup, comme le bûcheron qui enfonce sa hache dans le bois. Sirois saignait; un coup de poing formidable lui avait fendu la tempe. Il ne faiblissait pas cependant: la respiration haletante, les yeux enflammés, il cognait dur.

Boudrias trébucha. Un coup frappé à la poitrine lui avait coupé la respiration. Sirois vit qu'il avait le dessus et voulut en profiter. Il fit pleuvoir une grêle de coups sur la figure du forgeron, qui pâlit et qui chancela.

"Il va l'assommer", gronda un partisan de Beaulieu; "il ne faut pas le laisser faire."

Deux ouvriers du moulin, deux grands gaillards habitués aux travaux durs, s'élancèrent vers Sirois. L'un le saisit à bras-le-corps et l'autre le prit par en arrière, essayant de lui briser les reins. L'épicier se pencha en avant, avec un de ses nouveaux adversaires sur le dos.

tandis que l'autre lui barrait les jambes et cherchait à la faire tomber. Ainsi paralysé dans ses mouvements, Sirois allait devenir une proie facile pour Boudrias qui commençait à reprendre espoir.

Georges ne put supporter plus longtemps ce spectacle et il s'avança, d'abord lentement et comme malgré lui, puis avec une rapidité surprenante. Il n'eut pas l'idée de saisir les adversaires de son frère, mais il se mit à frapper, grisé dès le premier coup par la pensée du danger que courait Magloire.

Un murmure de surprise s'éleva. Un des ouvriers du moulin poussa un cri de douleur et lâcha l'épicier, qui secoua l'autre, et, ranimé par le secours inattendu qui lui arrivait, se mit à se battre comme un enragé.

Personne n'osait plus intervenir et personne ne l'eut voulu non plus, car le spectacle empoignait tous les villageois. Il avait réveillé en eux les instincts de curiosité brutale qui dorment au fond de la nature humaine et qui poussent les foules, dans les pays les plus civilisés, à assister à des représentations aussi révoltantes que le combat acharné qui se livrait entre les hommes aveuglés par la colère, sur la place de l'église, à Saint-Germain.

Georges et son frère se tenaient côte à côte et faisaient face à leurs trois adversaires. L'un des trois tomba, lourdement, s'écroula sous un coup de Magloire. Georges n'était pas habitué aux bagarres, mais il était très agile et harassait ses adversaires, quoique ses coups n'eussent pas la force de ceux de son frère.

Deux contre deux, la lutte devait tourner en faveur des Sirois et les amis de Boudrias l'entraînèrent, pour ne pas permettre qu'il subît une défaite humiliante.

Magloire et Georges avaient eu le dessus et on ne les molesta pas, car ils s'étaient attiré le respect de tous par leur vaillance.

L'élection était finie ; Beaulieu l'avait emporté. Leroux était élu, Groulx aussi, et Lepage, le marchand partisan de Martin, avait été défait par le docteur Edmond Saint-Laurent, le candidat de Beaulieu.

La foule se dispersa et chacun rentra dans ses foyers, en commentant les évènements de la journée. Le village reprit sa physionomie calme et paisible, en harmonie avec les paysages à la fois charmants et majestueux qui l'environnaient.

La soirée fut triste chez Sirois ; l'épicier était trop énervé par sa défaite politique et trop profondément irrité pour pouvoir goûter le bonheur de se retrouver dans sa famille. Une fois de plus la politique vint gâter son bonheur domestique et assombrir cet intérieur où auraient dû régner la paix et le contentement.

Sirois ne dit pas à sa femme quel rôle avait joué son frère, car il sentait qu'il lui devait de n'avoir pas succombé et il en était quelque peu humilié. Marie n'avait rien vu et ce n'est que plus tard qu'elle fut mise au courant de ce qui s'était passé.

Une jeune fille cependant avait vu le courage que Georges avait déployé ; et le spectacle du jeune homme bondissant bravement dans la

mêlée et faisant reculer des hommes, alors que lui était presque encore un adolescent, avait fait battre son coeur. Louise Fournier,—c'était le nom de la jeune fille,—passait sur la place de l'église quand Georges sortit de l'épicerie. Il ne la vit pas et elle demeura clouée sur place, par la frayeur que lui causait la bagarre qui venait d'éclater. Elle reprit son sang-froid cependant et s'éloigna, mais non sans avoir vu Georges frapper et faire reculer les ennemis de son frère.

Louise Fournier était la soeur de Baptiste Fournier, un épicier marié à la soeur de Sirois, Joséphine Sirois. Georges Sirois et Louise se connaissaient depuis leur enfance, mais ils ne se fréquentaient guère, quoiqu'ils fussent bons amis, parce que Baptiste Fournier et sa femme étaient brouillés avec Magloire Sirois. Un différend de famille, profond et envenimé comme le sont ces sortes de querelles, s'était élevé entre les deux épiciers, qui étaient déjà des rivaux dans le commerce, et en avait fait deux ennemis irréconciliables.

Aussi, quand Louise arriva chez son frère, où elle demeurait, et dit imprudemment, l'admiration qu'elle avait éprouvée pour Georges, elle reçut de Baptiste Fournier cette réponse: "c'est dommage qu'ils ne se soient pas fait assommer tous les deux."

Elle ne dit rien de plus, mais à plusieurs reprises, pendant la soirée, elle revit en imagination l'image du jeune homme allant bravement prendre place à côté de son frère et engageant la lutte deux contre trois.

Pendant qu'on se désolait chez les partisans du maire Martin et que lui-même disait avec résignation à sa femme: "C'est comme cela les élections, on ne sait jamais comment cela tourne", Beaulieu, triomphant, télégraphiait à Noël et à Legris: "nous avons gagné; je vous préviendrai quand il faudra venir."

CHAPITRE V

L'abbé Léon Leroux était debout dans la grande salle du presbytère de Saint-Germain, par les fenêtres de laquelle on apercevait, à perte de vue, le champ blanc immense, ruisselant de la clarté d'un beau soleil d'hiver, sous lequel coulait le fleuve couvert de glace et de neige.

Cet horizon vaste semblait convenir au regard profond du prêtre.

Il marchait de long en large, en proie à une agitation visible, et parlait à un autre prêtre, assis près d'une fenêtre. Tous deux fumaient des pipes de bois, remplies de tabac canadien. Leur aspect décelait des fils du sol; mais leurs visages affinés et la flamme d'intelligence qui brillait dans leurs regards disaient de longues nuits passées dans l'étude et dans la méditation des devoirs austères des pasteurs des âmes.

L'ameublement de la pièce était confortable, mais sobre et sans luxe. Tous les pans des murs, à l'exception de celui où s'ouvraient les fenêtres, étaient tapissés de rayons couverts de livres. Un grand crucifix se dressait au-dessus et complétait le décor semi-monastique de cet intérieur où l'étude et la prière tenaient évidemment la première place.

Pas un son dans le presbytères, à part les voix des deux prêtres: le silence et la paix.

"Je vous dis, Sasseville", affirmait le curé Leroux, en s'adressant à son vicaire, l'abbé Emile Sasseville, que cela me fait de la peine de voir nos gens se disputer et se déchirer comme ils le font. Savez-vous que cette misérable question d'aqueduc et de lumière électrique les a divisés en deux camps et a causé plus de haines et autant de corruption électorale qu'une élection provinciale on fédérale.

—Je ne sais pas ce qu'ils avaient, ce qui les poussait, répondit l'abbé Sasseville, mais j'ai rarement vu autant d'excitation.

—C'est la politique et la boisson qui ont fait tout le mal. Les rouges et les bleus voulaient accaparer l'entreprise pour leur parti, afin qu'on ne pût pas dire que c'était le parti opposé qui avait modernisé le village. C'est toujours pareil en toute occasion; ils voient toujours rouge ou bleu.

—Je me demande qu'est-ce que la politique avait à faire avec cette question-là?

—Rien, absolument rien. C'est absurde. En soi, cette manie de mettre de la politique partout et d'en faire à tout propos est surtout ridicule; mais cela a aussi des conséquences graves.

—Oui, on achète les votes et on répand la boisson à flots. C'est une source d'affaiblissement pour les conscience et de relâchement pour la morale.

L'abbé Leroux se tut un instant et regarda au loin, vers l'horizon, comme s'il cherchait dans la blancheur immaculée de la neige de Dieu un remède contre les fautes qui noircissent la conscience des hommes, puis il dit gravement: "il y a plus que cela dans ces deux fléaux de l'ivrognerie et de la politique à outrance qui sévissent dans notre belle province; ils ruinent bien des individus et ils affaiblissent toute la race. Que de beaux talents j'ai vus anéantis par la boisson. Tenez, vous avez ici dans le village deux ou trois hommes qui ont été riches et qui ont été les premiers parmi leurs concitoyens; ils ne sont plus rien et c'est à peine s'ils peuvent se procurer de l'argent pour boire. Vous avez le notaire Dubuc, qui était autrefois à l'aise : il ne possède plus rien. Il y a aussi Jean Savard, l'avocat, celui qui reste dans la grande maison au bout du village. Pendant un temps, c'est lui qui avait la plus belle clientèle de tous. Il s'est mis à boire et tout a fondu, clientèle et argent. Il ne lui reste plus que sa maison, et c'est sa femme qui le fait vivre, en prenant des lavages et en louant des chambres au gérant du moulin et aux commis de la banque.

—C'est sur une plus petite échelle ce qui s'est vu quand des hommes politiques éminents ont ruiné leur carrière en buvant.

—S'il n'y avait que quelques politiciens qui ruinaient leur carrière politique, le mal ne serait pas grand ; mais c'est le pauvre peuple aussi qui se ruine : nos Canadiens sont déjà assez portés à boire sans qu'il faille transformer les élections en orgies.

"Et puis, continua le curé, nous nous divisons pour des niaiseries de rouge ou de bleu et nous nous affaiblissons. Si l'énergie dépensée en pure perte pour gagenr des élections était employée à améliorer la situation d'un chacun ; si au lieu de boire, on travaillait, les Canadiens-Français seraient bien plus riches, bien plus considérés et bien plus influents. Puisqu'ils trouvent moyen de prospérer autant qu'ils le font, avec les défauts qu'ils ont, à quoi ne pourraient-ils pas prétendre s'ils voulaient se corriger !

—Il est certain que les Anglais et les Irlandais sont bien plus unis que nous et s'aiment davantage les uns les autres.

—Nous devrions faire notre possible, comme eux, nous aussi, afin de pouvoir rivaliser avec succès contre eux et afin de garder notre influence. Le pays s'en trouvera mieux et nous aussi.

—Il n'y a pas jusqu'aux Juifs qui ne travaillent avec ensemble à jouer un rôle important. Ils ne sont à Montréal que depuis peu d'années, et pourtant, d'après ce que disent les journaux, ils prennent une grande influence.

—Eh ! oui, c'est une raison pour laquelle nous ne devrions rien perdre de la nôtre. Nous ne conserverons nos droits, au milieu des autres races, qu'à condition d'être unis et forts. Ce n'est pas en se battant comme on l'a fait ici qu'on améliorera quelque chose. Quand on pense que Magloire Sirois, et Léon Boudrias se sont talochés sur la place de l'église, devant la foule, le soir de l'élection, au lieu de faire leurs élections comme des hommes sensés.

—Il paraît qu'ils avaient pris de la boisson.

—Ils n'avaient qu'à ne pas en prendre. Je vais leur dire ma façon de penser, en chaire, tout-à-l'heure.... C'est un bel exemple à donner à leurs enfants et aux autres paroissiens.

—Ils n'aimeront pas cela.

—Je le sais bien ; mais moi non plus ça ne m'amuse pas. Seulement, c'est mon devoir et je vais le faire.

—Le fait est qu'ils auraient fort bien pu se dispenser de cela, surtout une fois l'élection finie.

Pendant que le curé et son vicaire causaient ainsi, Magloire Sirois parlait lui aussi d'élections, avec sa femme, mais d'une manière bien différente. Il était aigri par la défaite qu'il avait subie et il était mécontent de lui-même et des autres. Il exhalait son mécontentement en paroles amères, qui envenimaient davantage son ressentiment et qui causaient à sa femme un profond chagrin.

Quand elle avait épousé Magloire Sirois, six ans auparavant, Marie Rioux était une jeune fille de dix-huit ans, pleine de santé, de gaieté,

d'espoir en l'avenir! Son union avec celui qu'elle aimait était la réalisation de ses rêves de bonheur les plus ambitieux. Depuis lors, son amour pour son mari n'avait point diminué, mais elle avait subi bien des désillusions et le bonheur qu'elle avait cru atteindre avait été mêlé de plusieurs déceptions. Elevée sur une "terre", au "troisième rang" de Saint-Germain, et accoutumée à vivre beaucoup au dehors, elle avait trouvé quelque peu pénible sa claustration dans les deux étages construits au-dessus de l'épicerie, où elle était logée. Son mari était un excellent garçon, mais il consacrait à s'occuper de politique les moments libres pendant lesquels il aurait pu se tenir chez lui. La naissance de la petite Jeanne, qui avait maintenant quatre ans, était venu combler le vide qui s'ouvrait dans l'existence de la jeune femme, mais la passion de Sirois pour les affaires publiques, passion qui ne lui rapportait rien et qui lui coûtait du temps et de l'argent, car il se dévouait pour son parti, attristait sa femme. En temps d'élection, il négligeait ses affaires, qui ne périclitaient pas parce que Georges faisait de son mieux pour remédier aux absences de son frère, mais qui en souffraient cependant.

Sirois ne pouvait comprendre comment il avait pu avoir un échec politique comme celui qu'il venait d'essuyer et il se répandait en récriminations, accusant ses amis de l'avoir trahi.

"Dire qu'ils ont voté contre nous, après toutes les promesses qu'ils nous avaient faites. Quand on pense qu'il y a des journaliers de la rue du charron à qui je vendais à crédit depuis six mois qui se sont tournés contre moi et qui se sont moqués de moi! Si j'avais su!

—Gaudiose Fournier a dû voter pour toi au moins, lui dit Marie, voulant le consoler.

Gaudiose Fournier était un pauvre diable de crève-faim à qui Sirois avait fait avoir de l'ouvrage à plusieurs reprise. La femme de Sirois avait aussi soigné sa femme, qui avait fait une grave malade et qui n''en serait probablement pas revenue sans les soins charitable de la femme de l'épicier. Marie était donc sûre que son mari avait cestainement eu le vote de Fournier pour ses candidats. Aussi, fut-elle très surprise et très peinée quand Magloire lui répondit: "il a voté contre nous autres, lui aussi, après que nous l'avons nourri pendant des mois et que nous avons soigné sa femme: Groulx lui a donné cinq piastres, le jour de la votation, et il a fait comme ils ont voulu."

—Es-tu certain, ne put-elle s'empêcher de demander?

—Bien certain; il s'en est vanté. Il a dit qu'il était sûr d'avoir de l'ouvrage tout l'été.

—C'est laid; je n'aurais jamais cru qu'il ferait ça.

—C'est la politique: les gens votent pour le côté qui leur promet le plus.

Marie ne dit rien; Sirois continua: "si encore il y avait moyen de compter sur ses parents au moins; mais non, Baptiste Fournier, mon beau-frère, a voté contre moi. Il a travaillé tant qu'il a pu et il a dit que quand mon élection viendrait, il essaierait de me faire battre."

—Il ne ferait pas cela!
—Il l'a dit.
—Mais Joséphine l'empêcherait.
—Joséphine! c'est bien elle qui s'occuperait de cela!
—C'est ta soeur.
—Elle est pire qu'une autre. Depuis que j'ai refusé de prendre son mari en société, elle veut me ruiner. Elle dit que Baptiste finira bien avoir autant de clientèle que moi, et que je finirai sur la paille.
—C'est épouvantable de parler comme cela. Elle est bien mauvaise.
—Elle n'a pas de coeur. C'est une hypocrite. Si elle me voyait mort demain, elle serait bien contente.
—Ne parle pas comme cela, Magloire, dit Marie, en pâlissant. Qu'est-ce que ça te fait ce que les autres disent de toi, est-ce que je ne t'aime pas moi ? Est-ce que nous ne sommes pas heureux ensemble? Et Marie pensa, mais sans ôser le dire: "pourquoi aller chercher le bonheur au dehors? pourquoi me négliger et négliger tes affaires, te rendre ridicule et obliger des ingrats, quand tu as ici une femme et des enfants qui ne vivent que pour toi?"

Une larme perlait à sa paupière; Sirois la vit et il en fut touché: "ne pleure pas, ne pleure pas," dit-il brusquement, pour cacher sa propre émotion, et il ajouta sur le ton de la plaisanterie: "il n'y a rien de cassé!" Plus ému qu'il ne voulait le paraître, il embrassa sa femme et les enfants, et partit avec George pour la grand'messe.

Le dernier coup de la messe était sonné, mais la place de l'église était encore pleine de monde. Les femmes et les enfants étaient entrés, mais les hommes restaient dehors, attendant un dernier signal du bedeau et causant ensemble des événements de la semaine, car on ne se voit souvent que le dimanche à la campagne et cette journée occasionne un resserrement des relations sociales entre les citoyens d'un même village et surtout entre les "habitants", dont quelques-uns passent toute la semaine sur leurs "terres", occupés à des "charroyages."

Une gaieté et une animation plus grandes que d'habitude régnaient dans la foule, car on était encore à l'époque des "fêtes."

Tous étaient au courant des incidents qui avaient marqué la journée de l'élection; le passage des deux Sirois occasionna bien des chuchotements. C'était la première fois que Magloire affrontait les regards d'une foule depuis l'élection et il se sentait quelque peu mal à l'aise. Il salua ses amis, au passage, mais certains saluts qu'on lui rendait étaient contraints ou empreints de moquerie, et il entra à l'église de fort mauvaise humeur, dans des dispositions qui ne convenaient guère pour se présenter dans le lieu saint. Il se rendit compte que ces mauvais sentiments étaient déplacés en cet endroit plus que partout ailleurs et il s'efforça d'oublier ses soucis par trop humains, mais sans bien y réussir. Il était comme une foule d'autres qui ne font leur religion que machinalement, qui en exécutent les gestes mais qui ne se pénétrent pas de son esprit, et il demeurait le cerveau plein des affaires de ce

monde, agenouillé au milieu de la foule au-dessus de laquelle courait une rumeur pieuse.

L'office divin commença. Les chantres entonnèrent l'"Asperges, Domine", puis vint le "Kyrie". Georges suivait la messe avec recueillement, mais il avait des distractions involontaires et ses yeux se portaient malgré lui vers un banc en avant du sien, dans la deuxième rangée à droite. C'était le banc de Baptiste Fournier, le beau-frère de Magloire Sirois et de Georges ; il y avait pris place avec sa femme et avec sa soeur, Louise. C'était de ce côté qu'erraient à tout instant les yeux de Georges, quand il les levait de sur son livre de prière. Un moment il rencontra le regard de Louise et il en ressentit une commotion extraordinaire. Le jeune homme et la jeune fille rougirent et ils baissèrent les yeux sur leurs livres.

Si un ange fut témoin de ce "flirt" innocent, il dut sourire avec indulgence.

La voix de l'orgue et celles des chantres se turent. C'était le moment du sermon.

Le curé Leroux monta en chaire et fit les annonces habituelles : mariages et décès, publications des bans et des dispenses, toute la routine de la vie de la paroisse. Puis il dit :

"Mes chers frères, j'ai un pénible devoir à remplir. Je vous ai prévenus, avant les élections, contre les abus qui pouvaient se produire au cours de ces jours généralement trop agitées. Des scènes disgracieuses, indignes de gens qui portent le nom de chrétiens, ont malheureusement eu lieu, et il est de mon devoir de pasteur de protester, afin que dans une nouvelle occasion elles ne se renouvellent pas."

Le curé raconta ensuite, à mots couverts et sans nommer personne, la bagarre qui avait eu lieu sur la place de l'église, le jour de l'élection. Il protesta qu'il ne voulait blesser aucun de ceux qui y avaient été mêlés ; "mais comme le scandale a été public", dit-il, "il convient que la remontrance le soit aussi." Il insista sur l'odieux d'une semblable conduite et termina en disant qu'il espérait n'avoir offensé personne, attendu que son but n'était pas de châtier mais de guérir."

"Je viens de parler comme prètre de Dieu", dit-il ensuite, "et c'est en cette qualité que je devais d'abord vous adresser la parole. Permettez-moi maintenant de vous parler comme Canadien-Français, ce qui n'est nullement déplacé dans une chaire catholique." L'abbé Leroux fit alors une vibrante allocution au cours de laquelle il montra comment le clergé a joué un rôle prépondérant dans les luttes nationales des Canadiens-Français pour la revendication de leurs libertés et il déclara que ces états de service du clergé lui donnaient droit de continuer à s'occuper de l'avenir des Canadiens-Français comme race. "Toute nation divisée périra", dit-il, et s'inspirant de cette citation, il adjura ses auditeurs de ne plus mettre la politique au premier rang de leurs préoccuptians et de ne plus se livrer aux luttes de partis, avec une ardeur dégénérant si vite en animosité personnelle.

Une homélie sur l'évangile du jour suivit ces paroles empreintes de patriotisme, qui firent une profonde impression sur ceux qui les entendirent.

Le chant du "Credo", solennel et imposant, s'éleva ensuite, suivi par tous les fidèles et scandant sur un rythme majestueux la profession de foi à laquelle tous s'unissaient.

La leçon mérité que leur avait donnée le curé avait fait une impression fort différente sur les divers individus qui avaient pris part à la bagarre.

Comme cela arrive souvent, ce fut le moins coupable qui se sentit le plus confus, et Georges, qui ne s'en était mêlé que malgré lui et pour défendre son frère, rougit jusqu'aux oreilles. Les deux hommes du moulin échappaient à tous les regards ; c'étaient deux mauvais garnements, qui entendaient la messe dans le jubé, en chiquant et en parlant dans l'église comme des païens, au grand scandale de leurs voisins. "Ils nous paiera ça", dit l'un d'eux, avec un juron, en parlant de Sirois. "Vous devriez avoir honte de vous conduire comme cela", dit l'occupant d'un banc voisin. L'un des deux hommes allait répondre ; mais l'autre lui dit : "tais-toi, il va nous faire mettre dehors."

Sirois avait écouté sans broncher les remontrances du curé. Il y aurait été sensible si l'idée qu'il avait été victime d'une trahison de ses amis ne se fût ancrée dans son cerveau et ne l'eût disposé à rejeter comme une insulte s'ajoutant à cette trahison tout conseil, si paternel fût-il.

Quant à Boudrias ; il était aussi endurci au moral qu'au physique, et sa conscience, calleuse comme ses mains, ne s'inquiéta point.

Les commentaires allèrent leur train, après la messe, au sujet des remontrances du curé Leroux. Il se trouva quelque têtes chaudes pour le critiquer de les avoir faites, mais le grand nombre furent d'avis qu'il avait parlé avec beaucoup de sagesse et de dignité.

On épilogua sur les élections pendant quelques jours encore, puis la vie normale reprit son cours et le village reprit aussi son apparence calme et paisible. Mais comme le feu sous la cendre, les rancunes et les haines provoquées ou avivées par la dernière lutte municipale couvaient sous cette tranquillité trompeuse, sous ce calme apparent. Souvent, le soir, des petits groupes d'hommes se dirigeaient vers la forge du conseiller Boudrias, y entraient furtivement et demeuraient jusqu'à des heures avancées, éclairés par le feu de la forge et une lanterne fumeuse, et discutant probablement quelque projet criminel dans ces mystérieux conciliabules,—car autrement quel besoin auraient-ils eu de tant se cacher.

Un seul homme dans tout le village ne désarmait pas, quoique la lutte fût finie ; c'était Magloire Sirois. Plus franc et aussi moins prudent et moins politique que d'autres, il continuait de récriminer contre ceux qui l'avaient abandonné et qui avaient assuré par leurs votes le succès de Georges Beaulieu et de ses partisans. Il en voulait au docteur Saint-Laurent, le nouveau conseiller élu en remplacement du conseiller

Lepage; il en voulait à son beau-frère Baptiste Fournier, qui le lui rendait bien; il en voulait à Groulx; il en voulait aux pauvres gens qui s'étaient laissé acheter pour quelques dollars par les cabaleurs de Beaulieu; il en voulait à ceux qui n'étaient pas de son opinion et il en voulait même à ceux qui étaient de son opinion mais qui ne partageaient pas ses sympathies et ses antipathies violentes. Bref, il en voulait à tout le monde et il était en passe de se faire un nombre extraordinaire d'ennemis, car il ne se gênait pas pour parler contre les gens et même pour proférer des menaces. C'était presque une manie, une idée fixe.

"Il va finir par avoir quelque mauvaise affaire, s'il continue comme cela", disait le cordonnier Gagnon à ceux qui lui parlaient de Magloire Sirois.

Louis Martin, qui était encore conseiller municipal mais qui n'était plus maire, car Georges Beaulieu s'était fait élire président du conseil, grâce à la majorité que lui avait donnée l'élection, voulut raisonner Sirois et lui représenta que son attitude bourrue n'était pas de nature à ramener les électeurs de son côté mais bien plutôt à les faire ranger du côté de Beaulieu et à rendre définitif le succès qu'avait obtenu celui-ci.

L'épicier accueillit fort mal ces observations: "alors, vous aussi vous êtes contre moi, monsieur Martin", dit-il.

—Mais non, répondit Louis Martin, mais non; tu sais bien que non, Sirois. Mais à quoi cela sert-il de tant récriminer. Ils ont la majorité maintenant. Que veux-tu que nous fassions. Qu'est-ce que cela sert de parler contre eux et de faire du train au conseil?

—Groulx en faisait bien du train, lui, répondit Sirois, quand il était dans la minorité.

—Ce n'est pas pareil. Je ne vois pas en quoi ton attitude peut être utile.

—Si vous le voulez, dit Sirois, d'un ton boudeur, je n'irai plus au conseil, si vous n'avez plus besoin de moi.

—Mais non, ne t'emporte donc pas comme cela.

—On dirait que vous avez honte de moi.

—Tu sais bien que non. Mais il vaut mieux être plus calme, attendre qu'ils commettent quelque illégalité, et alors nous aurons beau jeu.

—Oh! c'est bon pour les avocats, ça; moi je veux leur dire ma façon de penser.

—Tu est trop violent, Magloire; tu t'exposes, lui dit doucement monsieur Martin.

—Je m'expose à quoi?

—Tu le sais bien: à quelque action en dommages.

—Vous me défendrez; j'ai de quoi vous payer.

—Allons, dit monsieur Martin, offensé par ces réponses insultantes, fais comme tu voudras, mais tu ferais mieux de suivre mes conseils.

Si les amis de Sirois tentaient de le calmer, ses ennemis, eux, ne demandaient pas mieux que de l'exciter davantage, et ils s'y employaient avec une ingéniosité diabolique. Hormisdas Morneau, ce parti-

san de Beaulieu qui feignait d'être un partisan de Martin et de Sirois, venait causer avec l'épicier et prenait plaisir à l'encourager à médire de ses anciens amis. Il lui donnait des noms et lui disait: "un tel a voté contre vous; un autre a travaillé contre l'ancien conseiller Lepage."

La mention du nom de Lepage amenait naturellement la conversation sur le docteur Edmond Saint-Laurent, qui avait remplacé Lepage.

"En voilà encore un sur qui il n'y a pas moyen de compter, ce Saint-Laurent-là, disait Sirois. Je lui ai fait gagner gros d'argent et je pensais bien qu'il était de nos amis, et il s'en va se présenter contre Lepage.

—Il paraît que Lepage a fait semblant de travailler, mais qu'il n'a rien fait, exprès pour laisser élire le docteur Saint-Laurent, dit Morneau, qui savait fort bien le contraire.

—Vrai, dit Sirois, comment as-tu appris ça?

—C'est Groulx qui me l'as dit.

—Alors, ça doit être correct,.... encore un traître !

Morneau partit en prodiguant des consolations hypocrites à Sirois et alla raconter à Groulx le succès qu'il avait obtenu avec ses mensonges.

"Pourvu qu'il ne lui prenne pas fantaisie de m'assomer", dit Groulx, en frissonnant malgré lui, car il était lâche et la grande force de Sirois lui inspirait de la frayeur.

CHAPITRE VI

L'angelus du matin sonna au clocher de Saint-Germain. Les nappes d'ondes sonores que lancent les battants d'airain, qui appellent à la prière dès les premiers heures du jour et invitent les habitants de la terre à élever leurs coeurs vers le ciel, s'épandirent au loin sur les rives du fleuve.

On était au mois de mai, le mois où les champs se débarrassent de leur manteau de neige, dont ils ne conservent que des lambeaux épars dans les infractuosités où le soleil n'a pas encore fait son oeuvre; le mois où les ruisseaux coulent avec un murmure plus haut qu'en toute autre saison, comme pour chanter leur délivrance de la prison glacée où ils ont passé l'hiver; le mois où les guérets détrempés commencent à ouvrir leurs flancs luisants sous le soc des charrues; le mois où les grandes personnes entrevoient avec plaisir le printemps et où les petits gamins bravent des torrents en miniature et élèvent dans les ruisseaux fougueux des barrages de neiges bientôt détruits; le mois où les oiseaux reviennent et où la vie renaît peu à peu dans les champs, qui sortent de leur léthargie.

Les tintements de l'angelus se perdaient dans la brume que le soleil levant faisait surgir des champs humides, et cette buée impalpable mettait des teintes douces et fondantes dans le paysage.

L'hiver, le vigoureux et long hiver canadien était fini.

On entendait déjà, sur les toits des maisons et dans les arbres du village, les appels des oiseaux, les gazouillements et les roulades qui annonçaient à n'en pas douter le retour d'une saison plus clémente.

Les cloches se turent ; il y eut un long silence.

Les rues etaient encore obscurs et les objets y avaient des formes confuses. Quand le soleil y pénétra et que la lumière eut pris le dessus, sur les ombres qui fondaient avec la brume et s'évaporaient comme elle, une large tranchée apparut en plein milieu de la rue du fleuve, fraîchemnt ouverte et bordée de deux hauts remblais provenant de la terre qui en avait été extraite. Des tuyaux s'allongaient sur les bords de la tranchée ; des amas de briques, des pics et des pelles jetés le long de la route annonçaient un travail soudainement interrompu et qui devait recommencer. En effet, à sept heures, des travailleurs arrivèrent, prirent les pelles et les pics, et continuèrent à creuser la tranchée, où on devait construire les égoûts et où passeraient les tuyaux de l'aqueduc.

Georges Beaulieu et ses amis n'étaient pas demeurés inactifs depuis la victoire qu'ils avaient remportée aux élections municipales de janvier ; ils avaient fait adopter le projet de la construction d'un aqueduc et d'un système d'égoûts et l'installation de la lumière électrique.

Sirois avait crié et tempêté, Louis Martin avait accumulé les subtilités légales, mais en vain. Le projet avait été définitivement adopté par le conseil et ratifié par les électeurs. C'est pourquoi le village présentait un aspect inaccoutumé, car les travaux en cours troublaient un état de choses quasi-séculaire. La vieille route, avec ses ornières et ses glibbosites si bien connues, était toute bouleversée ; et quand elle aurait été nivelée et macadamisée, les anciens de l'endroit ne la reconnaîtraient plus et se demanderaient s'ils rêvaient ou s'ils étaient encore dans le même village.

Pourtant, c'était bien encore le même village, car on ne voyait, le long de la tranchée, parmi les travailleurs, que des figures familières : "Catin" Leblanc, qui avait quitté se service de Louis Martin, attiré par la nouveauté du travail ; Hormisdas Morneau, le père Gladu et ses fils, d'autres journaliers du village, des "habitants" de la paroisse qui venaient gagner quelques dollars en attendant le commencement des "travaux". Il y avait un nombre considérable de partisans de Georges Beaulieu, mais les amis, ou plutôt les anciens amis de Louis Martin, étaient aussi nombreux, car il fallait les récompenser de leur défection. Du reste, on avait besoin de tous les bras disponibles et on engageait n'importe qui, de sorte que les pauvres gens étaient très satisfaits ; Beaulieu était plus populaire que jamais ; Louis Martin était fort mécontent et Magloire Sirois ne dérageait pas. L'épicier se rendait compte

que la faction à laquelle il appartenait avait momentanément perdu tout prestige et toute influence, et il ne pouvait s'en consoler.

On ne se gênait pas pour le narguer et pour lui lancer des sarcasmes, car depuis l'élection il avait beaucoup perdu de popularité. Ceux qui le craignaient auparavant avaient repris courage, après s'être comptés et après avoir remporté la victoire, et ils se dédommageaient de leur sujétion passée en accablant l'adversaire politique renversé. Ils étaient le nombre et Sirois était seul, car il avait mécontenté ses meilleurs amis par ses reproches injustes et amers ; l'épicier faisait donc fort mauvaise figure, d'autant plus que l'état d'irritabilité où il était le rendait plus sensible aux injures.

S'il eût répondu sur le même ton aux railleries qu'on lui adressait ou s'il eût semblé ne pas s'en occuper, on n'aurait pas continué. On s'acharnait davantage après lui parce qu'on s'apercevait que les coups portés lui étaient excessivement sensibles.

Ce matin-là, Magloire Sirois avait affaire dans la partie du village où les travailleurs étaient à l'ouvrage. Il se dirigea de ce côté, en marchant d'un pas vif, car la température était encore fraîche au lever du soleil. Un léger verglas avait jeté sa poudre blanche sur les madriers du trottoir, qui étaient fort glissants. Il fit un faux pas, comme il passait devant un groupe de travailleurs, et il faillit tomber.

"Tiens bon!" cria l'un d'eux, "tiens bon jusqu'aux prochaines élections!"

De gros rires accueillirent cette plaisanterie, qui fit froncer le sourcil à Sirois. Il continua sa route sans répondre, mais de fort mauvaise humeur. Un autre groupe se trouvait plus loin. Ceux qui le formaient n'osèrent pas adresser la parole à Sirois, mais ils ricanèrent et dirent, assez haut pour qu'il les entendît: "On en a de l'ouvrage; il n'y a pas rien que le maire Martin et Magloire Sirois qui sont capables d'en donner.

—Oui, dit l'un, il y a des gens qui pensent qu'ils sont capables de tout mener et qui méprisent le pauvre monde.

—Mais ils se font faire la leçon, des fois, dit un autre. J'en connais qui se seraient fait donner la volée s'ils n'avaient pas eu l'aide de leur petit frère..

Sirois jeta un regard vers ses insulteurs. "Catin" Leblanc était au nombre des travailleurs et Sirois ne put se retenir de lui adresser des reproches: "Ce n'est pas quand on a mangé le pain du monde qu'on vient parler contre eux autres", dit-il, en faisant allusion à la position de domestique que le jeune hommee avait occupée chez Louis Martin.

"Catin", n'avait pas mauvais caractère, quoiqu'il bût un peu trop et qu'il ne fût pas bien énergique. Il avait ri des propos de ses compagnons de travail, mais il n'avait rien dit lui-même. "Ce n'est pas moi qui ai parlé, monsieur Sirois", répondit-il, d'un ton repentant.

Sirois n'était pas assez maître de lui-même pour apprécier le louable acte de contrition de "Catin" et il repartit d'une voix amère, en regardant Hormisdas Morneau, qui tentait de se dissimuler au milieu

du groupe : "quand on a de l'ouvrage on n'a plus besoin de ses amis." Morneau baissa hypocritement la tête, avec un air de dignité offensée, feignant de travailler avec ardeur.

Sirois s'éloigna et des rires railleurs le poursuivirent. Son cerveau échauffé lui fit croire qu'on lui disait encore des injures ; une tempête grondait en lui. Pour un peu, il se fût rué sur les travailleurs, qui semblaient le défier de les attaquer, avec leurs pics et leurs pelles entre les mains.

Quelques piétons le croisèrent et il s'imagina qu'ils avaient murmuré des paroles blessantes en passant près de lui. Tout le monde lui semblait ligué en une vaste conspiration dont il se croyait victime. Il avait les yeux hagards et il était effrayé du trouble extraordinaire qu'il ressentait.

C'est dans cet état de surexcitation qu'il revint à son épicerie.

Une surprise l'attendait.

Le docteur Edmond Saint-Laurent, le nouveau conseiller, et le docteur Gustave Moreau était à l'épicerie, avec le conseiller Boudrias, celui-là même qui avait échangé des coups avec Sirois, le soir de l'élection.

La stupéfaction qui se peignit sur les traits de Sirois, en apercevant les trois hommes, fut extrême. Boudrias le regardait aussi aimablement qu'il en était capable, les deux médecins aussi : Sirois n'en revenait pas. "Qu'est-ce que cela veut dire", pensa-t-il ; "est-ce que je rêve ?" Et tout le temps il lui semblait que les visiteurs disaient des paroles malveillantes à son égard, quoique leurs bouches fussent closes.

Une expression menaçante passa sur sa figure. Le docteur Saint-Laurent craignit une explosion et il lui adressa la parole, avec une urbanité qui acheva de décontenancer lépicier : "nous sommes venus vous voir", commença-t-il, pour tâcher de vous faire oublier les incidents malheureux qui se sont produits, le jour de l'élection. Monsieur Boudrias, qui est avec nous, regrette cette affaire. Il y a déjà longtemps que c'est passé, mais nous avons cru qu'il valait mieux réveiller un mauvais souvenir, pour l'enterrer définitivement, plutôt que de laisser deux hommes estimables continuer à se traiter en étrangers, alors que tous devraient être amis, dans une même place."

Sirois demeura muet, partagé entre le désir de mettre Boudrias à la porte et entre la stupeur que lui causait cette démarche inattendue faite par le forgeron, auquel il n'avait pas adressé la parole depuis le mois de janvier.

Le docteur Saint-Laurent feignit de ne pas s'apercevoir de la surprise qu'il causait à Sirois et il reprit : "monsieur Boudrias nous a demandé de venir avec lui, car il ne savait pas comment s'expliquer ; il n'a pas l'habitude de faire des phrases. Il serait bien content si les évènements de janvier étaient oubliés.

—Il n'a encore rien dit, répondit enfin Sirois ; il doit être capable de parler pour lui-même.

Cette réponse peu encourageante ne sembla pas décontenancer Boudrias, qui s'attendait évidemment à un accueil peu sympathique. Il garda une expression souriante, qui semblait vraiment inquiétante sur sa figure peu habituée à un pareil jeu de physionomie, et il dit avec quelque effort: "Si on pouvait s'entendre, je serais bien content. On n'est pas une bête, quand même on est un forgeron."

C'était une avance à laquelle Sirois n'avait guère envie de répondre. Le docteur Saint-Laurent le pressa de nouveau de se réconcilier avec Boudrias et réussit à lui arracher ces quelques syllables : "je n'ai rien contre Boudrias moi.

—Ni moi non plus, dit Boudrias, qui ne semblait pas difficile et qui accueillit ces paroles comme si elles eussent contenu des protestations d'amitiés.

Il avança pour donner la main à Magloire Sirois, qui fit un pas en arrière, pendant que Georges, qui avait écouté en silence toute la conversation, s'avançait vivement,, alarmé de ce manège.

Le docteur Saint-Laurent dit, d'une voix qu'il voulait faire cordiale: "allons, donnez-vous la main, et que ce soit fini. Deux bons hommes comme vous sont faits pour s'entendre."

Cette flatterie eut raison des craintes des Georges et des répugnances de Magloire Sirois, et celui-ci mit sa main dans la main que lui tendait Boudrias.

Le forgeron eut un gros rire qui sonna faux comme sa bonhomie semblait affectée, et il dit: "bien, je suis content, tu es un bon garçon, Magloire; parce qu'on s'est battus, c'était pas une raison pour plus se regarder."

Sirois bredouilla des paroles de réconcilation et les deux hommes causèrent un instant ensemble, puis le docteur Saint-Laurent, ne voulant pas prolonger une situation pénible, prit congé, en emmenant avec lui le docteur Moreau et Boudrias.

—Magloire et son frère restèrent seuls. Georges, avec la tendance qu'ont les jeunes à la gaieté, se retenait difficilement de rire, car il lui semblait comique que Boudrias eût fait une telle démarche. Mais Magloire avait l'air si séreux que son frère n'osa pas rire.

"Je me demande ce qu'ils sont venus faire", murmurait l'épicier, avec inquiétude; "je ne comprends rien à cette visite-là."

—Ça doit être Beaulieu qui a envoyé Boudrias, dit Georges; il ne serait jamais venu de lui-même.

—Non, certain, fit Magloire, je ne le reconnais pas.

L'épicier fit part de cette visite à sa femme, qui en fut comme lui plus inquiétée que satisfaite; mais elle ne laissa pas paraître ses véritables sentiments, car elle trouvait son mari trop agité et trop nerveux depuis quelque temps pour augmenter ses ennuis en lui faisant part de ses propres sentiments de méfiance à l'égard de Boudrias.

En sortant de l'épicerie, les deux médecins et Boudrias rencontrèrent Adélard Legris et André Noël, qui s'en allaient voir comment les travaux se faisaient et si les hommes suivaient bien les plans préparés par eux.

Depuis que les ingénieurs avaient fait alliance avec Georges Beaulieu, ils étaient aussi amis avec ses partisans. Ils saluèrent donc cordialement les trois hommes, et firent route avec eux.

"Vous venez de chez Sirois", demanda Legris?

—Oui, répondit le dotceur Saint-Laurent; nous l'avons trouvé bien surexcité.

—Il va venir fou, s'il continue, dit Boudrias, qui tentait de feindre la sympathie, mais qui semblait plutôt heureux de l'état dans lequel se trouvait Sirois.

—Le pauvre garçon, dit Noël; les dernières élections l'ont-elles affecté à ce point?

—Je ne sais pas ce qu'il a, dit le docteur Moreau, mais il ne semble pas dans son état normal.

—Boit-il, demanda Noël?

—Non, je ne pense pas, répondit le docteur Saint-Laurent, pas maintenant. Mais il a assez bu dans le temps des élections pour s'en ressentir encore.

—Le fait est qu'il a un drôle d'air, hasarda Legris. Je l'ai rencontré, depuis mon arrivée ici, et il m'a regardé comme s'il s'était imaginé que je me moquais de lui.

—Il pense que tout le monde lui en veut, dit Boudrias. Moi je ne lui en veux pas.

—Et tu lui en voudras encore moins s'il devient complètement fou, pensa Noël en soi-même.

Le jeune homme garda pour lui cette idée et il dit: "on m'a répété plusieurs fois que Sirois était "drôle" depuis les élections; c'est donc vrai.

—Je le crains, fit le docteur Saint-Laurent, qui avait contribué plus que tout autre à répandre ces rumeurs malveillantes et qui se réjouissait intérieurement du succès qu'il avait obtenu.

"On semble le craindre dans le village, dit Legris.

—Ce n'est pas sans raison, affirma le docteur Saint-Laurent. Fort comme il l'est, il pourrait commettre quelque acte de violence regrettable, dans l'état où il se trouve actuellement.

Les cinq promeneurs étaient arrivés à l'endroit où se faisaient les travaux et ils s'arrêtèrent pour contempler le coup d'oeil qu'offrait la tranchée autour de laquelle fourmillaient les travailleurs.

"Ça va bien," dit Legris.

—Oui, renchérit Noël; les campagnards en sont pas accoutumés à ce travail et ne savent pas à quel point il est fatiguant à la longue. Ils ne ménagent pas leurs forces comme les terrassiers de la ville. Ils font plus d'ouvrage en moins de temps.

—Hein, les "habitants", c'est ça qui travaille! fit Boudrias, avec complaisance.

—Ce sont certainement de rudes gars, affirma Legris.

Après s'être séparés de Boudrias et des deux médecins, avec force salutations, les ingénieurs donnèrent quelques ordres au surveillant des travaux, puis ils retournèrent à l'hôtel.

"La façon des gens à notre égard a changé, depuis notre dernier voyage, dit Legris.

—Oui, répondit Noël, en souriant, je n'aurais jamais cru qu'une question d'aqueduc pût révolutionner à ce point d'aussi braves gens.

—Ils ne sont pas commodes, les gens de Saint-Germain, quand ils s'y mettent.

—Pourtant, fit Noël, il n'y avait pas de quoi les exciter à ce point-là.

—Tu comprends bien, c'est la politique qui a mis le feu aux poudres. Si l'ancien maire Martin et Georges Beaulieu avaient été tous deux rouges ou bien s'ils avaient été bleus tous les deux, rien de semblable ne serait arrivé.

—C'est bien vrai; mais aussi comment veux-tu que deux "Canayens" ne mettent pas de la politique un peu partout.

—Ils en ont mis "en masse", dit Legris, en riant, et nous en avons profité.

—Ce qui m'amuse, continua Noël, c'est de voir les attitudes diverses qu'ils ont adoptées à notre égard. Il y a des fois que je me demande si je suis bien le même homme, en voyant la façon différente dont on me traite maintenant.

—C'est ce qui me frappe moi aussi, répéta Legris. Et nous n'avons pas à nous plaindre du changement. J'ai eu raison, n'est-ce pas, de "faire ami" avec Beaulieu?

—Evidemment; c'était une question d'affaire.

—D'ailleurs, tu es demeuré en bons termes avec monsieur Martin et surtout avec ses filles.

—Pourquoi ne viens-tu pas les voir avec moi, demanda Noël?

—Oh! c'est inutile ; je sais bien que Martin ne me pardonnera jamais d'avoir pris part à une "assemblée de comité" de Beaulieu. Va les voir, toi, puisque tu es demeuré dans l'amitié de la famille. Moi, j'ai d'autres choses à faire.

Noël n'insista pas et c'est pour cette raison qu'il était seul, le soir, quand il vint sonner à la porte chez Martin.

CHAPITRE VII

C'était la seconde fois que Noël venait chez Louis Martin depuis son arrivée à Saint-Germain. Il avait fait une visite de cérémonie, le dimanche d'avant, attiré par un attrait indéfinissable qui l'avait porté à braver le courroux de l'ancien maire,—qui était aussi presque son ancien associé dans l'affaire que Noël et Legris conduisaient maintenant de concert avec Georges Beaulieu.

Le jeune homme était énervé et le coeur lui battait plus fort que

d'habitude quand il monta les quelques marches du perron qui conduisait à la porte principale, ce dimanche-là. Il se demandait avec inquiétude s'il ne faisait pas une démarche mal placée, mais le désir qu'il avait d'entendre le rire si gai des filles de Louis Martin, de causer avec elles, et de regarder leurs yeux d'une candeur si rafraîchissante le poussa de l'avant et l'empêcha de retourner sur ses pas sans avoir sonné.

On l'avait vu dans la maison et son apparition prit tout le monde par surprise.

"Allons-nous le recevoir, demanda Louise ?

—Faites comme vous voudrez, dit monsieur Martin d'un air plutôt contraint.

—Pourquoi ne le recevrions-nous pas, dit Mina avec vivacité! Il n'a rien fait de mal?

Madame Martin, qui savait apprécier d'un coup d'oeil une situation délicate, dit: "il s'est toujours conduit en gentilhomme quand il est venu ici. Il n'y a pas de raison de ne pas le recevoir."

—Je vais aller lui ouvrir, dit Mina.

On n'observe pas la même étiquette à la campagne qu'à la ville et les gens de la maison viennent souvent, même quand ils ont des domestiques, ouvrir eux-mêmes à leurs visiteurs,—ce qui est, on en conviendra, beaucoup plus hospitalier.

Derrière la porte, André Noël avait deviné la discussion courte mais animée qu'avait provoquée sa présence, et il en attendait anxieusement l'issue.

C'est avec un véritable bonheur qu'il vit apparaître la charmante tête blonde de Mina, quand la porte s'ouvrit.

Elle lui souhaita la bienvenue et il pénétra à sa suite dans le salon, où se trouvaient Stella et Louise. Monsieur et madame Martin ne se montrèrent pas et Noël leur sut gré de cette discrétion, car la conversation fut plus facile que si monsieur Martin se fût trouvé là. Noël se serait cru alors obligé de donner des explications qui auraient probablement été fort embarrassées.

Il ne prolongea pas longtemps sa visite. Quand il partit Mina et ses soeurs l'invitèrent à venir passer quelque soirée avec elles, en famille, sans cérémonie, et leur invitation fut si cordiale qu'il était revenu. Il n'avait plus aucune inquiétude, sachant bien qu'il n'aurait pas d'explications ennuyeuses et délicates à donner, après l'accueil aimable dont il avait été l'objet la précédente fois. Cette fois-ci, il était tout au plaisir de venir passer une soirée agréable dans un intérieur où régnait une cordialité complète, alliée à une réserve discrète et pleine de tact.

Comme à sa dernière visite, ce fut Mina qui lui ouvrit la porte. C'était elle que Noël souhaitait le plus vivement de voir et elle se présentait la première, comme si une bonne fée l'avait envoyée à sa rencontre.

On veillait en famille, chez Martin, ce soir-là, et c'est dans le boudoir que Mina fit entrer le jeune homme. Monsieur Martin s'y trouvait, en train de fumer une pipe en lisant son journal; madame Mar-

tin faisait un tricot; Stelle parcourait un cahier de modes et Louise était plongée dans un livre. L'entrée de Noël leur fit abandonner tricot, livres et journaux, et un feu roulant de phrases aimables l'accueillit. Il salua à la ronde, répondit à tous et s'assit sur un siège que lui offrait monsieur Martin. Madame Martin demanda la permission de continuer son tricot, et monsieur Martin tendit un cigare à Noël; on causa alors, avec un mélange de familiarité et de retenue qui laissait subsister tout le charme de l'intimité et qui ajoutait même à ce charme en donnant un ton plus élevé à la conversation.

D'un commun accord, tous évitèrent de faire allusion à Adélard Legris, qui n'était évidemment pas dans les bonnes grâces de la famille Martin.

Fais donc de la musique pour monsieur Noël, dit madame Martin à Mina, au bout de quelques instants.

—J'allais vous en prier, dit Noël.

—Je vais faire de la lumière dans le salon, dit Mina, et elle se leva.

Ses deux soeurs et Noël la suivirent.

Mina se mit au piano et ouvrit une valse de Chaminade. Le jeune homme s'offrit à tourner les pages et demeura debout près du piano.

"Je m'en vais dans le boudoir, dit Louise; j'aime mieux entendre la musique de loin.

—Moi aussi, dit Stella.

Les deux jeunes filles sortirent et Mina commença à jouer.

"Encore", lui dit Louise, de la pièce voisine, quand elle eut terminé.

Mina joua un autre morceau, puis elle s'arrêta.

"Etes-vous fatiguée, lui demanda Noël, avec prévenance.

—Un peu, dit-elle. Il y a longtemps que je n'ai pas pratiquée. Si nous nous asseyions......

Le jeune homme et la jeune fille s'assirent et se mirent à causer.

"Encore de la musique", leur cria espièglement Louise.

—Nous nous reposons, répondit impertubablement Mina.

—Tu joueras encore tout-à-l'heure, insista Louise.

—Oui, oui, promit-elle.

"Savez-vous", lui dit Noël, "que je ne pensais pas passer d'aussi agréables soirées que celle-ci, quand je suis revenu à Saint-Germain.

—Vous êtes trop aimable, répondit Mina; mais je ne vois pas pourquoi vous aviez de semblables idées.

—Je craignais que vous ne fussiez fâchée contre moi.

—Moi? pourquoi donc?

—Vous et monsieur Martin,—à cause de l'aqueduc. Qu'est-ce que vous avez dû penser de moi quand monsieur Beaulieu nous a prêté son concours, à Legris et à moi.

—Papa, n'était pas content, dit Mina, en souriant.

—J'ai bien regretté de m'être engagé dans cette affaire-là. Legris insistait pour que nous entendions avec monsieur Beaulieu.......Si j'avais été tout seul, j'aurais tout abandonné.

—Ne vous faites pas de reproche, monsieur Noël, dit Mina: personne ne vous en a fait ici.

—Vrai!

—Pourquoi nous en aurions-vous fait; c'était une question d'affaires.

—Oui, mais elle était pas mal délicate.

—Je n'ai pas compris pourquoi on s'était disputé autant que cela dans le village, à propos d'une pareille affaire. Il paraît que l'épicier Sirois en a presque perdu la tête.

—Pauvre garçon. Je vous assure que je regrette tout cela.

—Ce n'est pas de votre faute; c'est la politique.

—Vous êtes trop bonne mademoiselle. Une chose qui m'a fait bien plaisir, c'est que monsieur Martin ne m'ait pas dit un mot de tout cela, Je n'aurais pas su quoi répondre.

—Pourquoi papa vous aurait-il fait des reproches: vous ne vous êtes mêlé de rien. Mais il était fâché contre monsieur Legris.

—Ça ne m'étonne pas. Je voulais bien consentir à ce que Legris s'entende avec monsieur Beaulieu, mais j'ai essayé de l'empêcher de venir se mêler de l'élection.

—J'ai bien pensé que ce n'était pas vous.

—Comment? est-ce qu'on a dit que c'était moi, demanda Noël, surpris?

—Non, mais nous ne savions pas, le lendemain de l'assemblée à laquelle a assisté monsieur Legris, si c'était lui ou vous qui était venu.

—Croyait-on que c'était moi?

—Nous n'en savions rien mais moi j'étais prête à parier que ce n'était pas vous.

Noël eut un sourire reconnaissant et cela lui fit chaud au coeur de penser qu'il avait eu une amie qui avait pris sa défense quand on l'avait calomnié.

"Allons", dit Mina, "je vais jouer encore ; autrement Louise va me gronder.

Mina achevait de jouer, quand sa mère ouvrit la porte du salon qui donnait sur la salle à dîner. "Monsieur Noël va nous faire le plaisir de prendre quelque chose avec nous", dit-elle, en s'adressant à Mina. Noël se confondit en remerciements, mais monsieur Martin joignit ses instances à celles de sa femme et le jeune homme dut, bon gré mal gré, accepter cette franche hospitalité.

Il partit vers onze heures et monsieur Martin lui dit, comme il sortait: "venez encore veiller avec nous, monsieur Noël, des fois, le soir, quand vous ne savez pas quoi faire, ça vous distraira, et nous ça nous fera plaisir."

Noël remercia, comme il convenait, de ces bonnes paroles et il se promit de revenir.

La nuit était un peu noire, mais en passant sur la place de l'église, pour se rendre à son hôtel, il crut reconnaître le conseiller Groulx et le docteur Saint-Laurent, qui s'en allaient ensemble du côté du village où demeurait le forgeron Boudrias.

Si le docteur eût été seul, Noël aurait pensé qu'il s'en allait "aux malades", mais de voir Groulx en pareil endroit, à une heure aussi

avancée, le surprit, car Groulx se trouvait à s'éloigner de sa demeure en se dirigeant du côté où il allait, et ce n'est pas l'habitude à la campagne qu'on s'éloigne de chez soi à onze heures du soir.

Le jeune homme fit part de sa rencontre à Legris, qu'il trouva à l'hôtel, et son ami lui dit: "tu dois t'être trompé: qu'est-ce Groulx et le docteur Saint-Laurent feraient dans les chemins, à cette heure-ci?"

—C'est ce que je me demande, dit Noël. Pourtant, je crois bien les avoir reconnus.

Legris ne répondit pas. Une expression de contrariété passa sur son visage, car il soupçonnait que quelque intrigue se tramait dans le village et il se demandait si c'était encore au sujet de l'entreprise dont lui et Noël avaient pris la direction.

"T'es-tu bien amusé," demanda-t-il à Noël?

—J'ai passé une très agréable soirée, répondit Noël, tu aurais dû venir avec moi.

—Oh! c'est inutile, dit Legris; on serait poli pour moi, mais je serais mal vu. Les Martin ne m'aimeront jamais; autant vaut en prendre mon parti. Il y en a d'autres qu'eux, en tout cas.

Noël n'insista pas, car il savait bien que Legris avait raison.

Les deux nocturnes promeneurs qui étaient bien ceux qu'il avait reconnus avaient continué leur route.

"J'espère qu'il ne nous a pas vus," dit Groulx au docteur Saint-Laurent, après qu'ils eurent croisé Noël.

—Qu'est-ce que ça ferait, demanda le docteur?

—C'est mieux: personne ne pourra se douter de rien.

—Il ne sait pas où nous allons.

—Il vaut mieux qu'il ne sache rien du tout.

Les deux hommes suivaient la rue du fleuve; arrivés à la rue où se trouvaient la forge du conseiller Boudrias, ils s'y engagèrent. Ils s'arrêtèrent devant la forge.

Elle était fermée et elle faisait une tache noire sinistre dans l'obscurité de la nuit.

"Il n'y a personne", dit le docteur; "ce n'est pas drôle de venir ici pour rien, à onze heures et demie du soir."

—Oh! il y a quelqu'un, dit Groulx. Seulement, la porte est fermée. Attendez; je vais frapper.

Il s'avança à tâtons et frappa quatre coups, en les espaçant régulièrement. "C'est le signal que nous avons adopté", expliqua-t-il.

La porte fut entrebaillée et une voix chuchota: "est-ce toi, Groulx?

—Oui, répondit Groulx; je suis avec le docteur Saint-Laurent.

—C'est bon, entrez.

La porte se referma sur les deux hommes et l'intérieur du bâtiment s'offrit à leurs regards. Un grand feu brûlait dans la forge, car l'air était vif au dehors et ce feu était nécessaire pour le confort des visiteurs. A la lueur des flammes s'ajoutait celle de deux fanaux accrochés à des clous plantés dans les murs. Quatre figures étaient éclairées par la lumière dansante et oscillante que produisait cette illumination rudimentaire; c'étaient celles des deux hommes qui venaient d'entrer,

d'Hormisdas Morneau et de Boudrias lui-même, le propriétare de la forge.

"La porte est bien fermée," demanda Groulx?

—Oui, répondit Boudrias; quand bien même Magloire Sirois serait derrière, il ne pourrait rien entendre de ce que nous disons.

Le forgeron disait vrai. Il eut pu commettre un meurtre sans que les cris de la victime ne fussent entendus de l'autre côté de la rue.

"As-tu trouvé des hommes," dit encore Groulx au forgeron.

—Oui.

—Qui?

—Philias Thériault et Jos Dufour.

—Les deux hommes du moulin qui se sont battus avec Magloire, le jour de l'élection?

—C'est ça.

—Ils ne l'aiment pas depuis ce temps-là; ça va bien aller.

"Je croyais que Baptiste Fournier devait venir, interrompit le docteur Saint-Laurent.

—Oh! il m'a promis, affirma Groulx.

Quatre coups retentirent à la porte.

"C'est lui", dit Boudrias, qui s'empressa d'ouvrir.

Le beau-frère de Magloire Sirois entra, en clignant des yeux. C'était un petit homme à l'air chafouin, aux yeux mobiles et faux, qui trempait dans toutes les petites intrigues qui se tramaient au village et qui savait mieux que personne comment lancer des calomnies contre un ennemie.

"Nous sommes au complet", annonça Groulx. "Maintenant, il faudrait que chacun de nous rende compte de son ouvrage. Si vous voulez me permettre, je vais vous dire ce que j'ai fait. J'ai consulté un avocat qui m'a renseigné sur toutes les formalités qu'il faut remplir pour enfermer un homme dans un asile et je suis prêt à tout arranger cela, si vous êtes prêts vous aussi."

"Moi", dit Hormisdas Morneau," j'ai envoyé deux ou trois "habitants" ennuyer Magloire Sirois. Quand ils sont sortis de chez lui, il ne se possédait plus. J'en envoie comme ça depuis deux semaines. J'ai des amis qui parlent de lui quand il passe sur la rue; il n'y comprend plus rien."

"Je pense", dit doucereusement Fournier, "qu'il devient fou; s'il était enfermé, personne ne serait surpris."

"Qu'en pensez-vous, docteur," demanda Groulx au docteur Saint-Laurent?

—Autant que j'ai pu l'observer aujourd'hui, répondit le médecin, il est assez excité qu'il ne faudrait pas grand'chose pour le rendre complètement fou. Si on l'enfermait, ça y serait probablement.

—J'ai nos hommes pour le prendre, quand tout sera prêt, conclut Boudrias.

Les cinq complices se turent un instant.

"Ça va être un bon débarras", dit enfin Groulx.

—Il va y avoir bien des gens qui vont être contents, appuya Morneau.

—Il n'est plus endurable, affirma le docteur. Des fois je me demande s'il n'est pas fou pour tout de bon.

—Il ne faudrait pas manquer votre coup, dit Groulx......

—Il n'y a pas de danger, répondit Boudrias. Il ne se doute de rien ; nous nous sommes réconciliés. Il sera pris par surprise.

—Oui, insista Groulx, et il faudra le prendre par en arrière.

—N'ayez pas peur, je ne manquerai pas mon coup promit Boudrias.

—Monsieur Beaulieu va être bien content, dit Morneau.

—Oh! il ne sait rien de cela, affirma Groulx. Je ne lui ai rien dit; il m'aurait empêché. Mais une fois que cela sera fait, il n'en seras pas fâché.

"Qu'est-ce qui nous reste à faire, demanda Boudrias ?

—Rien qu'à préparer les papiers, répondit Groulx. Une fois que nous les aurons, je te préviendrai, pour que tu amènes tes hommes. Nous nous arrangerons pour le prendre juste à temps pour l'embarquer sur le train du soir. Il est toujours tout seul dans son magasin, à cette heure-là.

"S'il nous échappe," dit Boudrias, d'un ton féroce, "je le tue; je tire dessus."

—Ne fais pas de bêtise, dit Groulx; tu vas tout gâter.

—C'est bon, gronda le forgeron. On fera ça en douceur.

CHAPITRE VIII

Comme c'est le cas pour la plupart des marchands et des épiciers de campagne, Magloire Sirois était à la fois son propre teneur de livre et son premier commis; Georges ne l'aidait, à vrai dire, que pour faire les commissions et pour conduire sa voiture à la gare, quand il arrivait quelque consignation destinée à l'épicerie. Magloire aurait donc eu amplement de quoi s'occuper s'il avait voulu se consacrer exclusivement à son commerce; la manie qu'il avait de se mêler de politique lui laissait à peine le temps de vaquer à ses occupations. Sa comptabilité était de plusieurs mois en arrière et il résolut, vers la fin de mai, d'y mettre ordre, afin de constater où il en était dans son commerce. Ses "pratiques" étaient nombreuses, car il était très affable dans le cours ordinaire des affaires; il tenait son magasin très propre et il ne vendait que des marchandises de bonne qualité, à un prix raisonnable.

Il était honnête homme et il ne comprenait pas qu'on pût conduire un commerce autrement que de cette façon loyale et probe.

Quand il faisait des chiffres, il devenait fort absorbé, car il se

donnait tout entier à sa tâche ardue. Il se livrait à ce travail avec d'autant plus d'ardeur que cela arrêtait ses pensées trop tournées vers la funeste politique et lui faisait aussi oublier ses sentiments de rancunes contre ses adversaires. Le travail qui, en d'autres temps, eut été une corvée, lui faisait du bien et produisait chez lui un changement visible, dont se réjouissait sa femme. Il ne parlait plus guères d'autres choses que de ses affaires, depuis deux ou trois jours, et il constatait avec satisfaction que le chiffre de ses recettes n'avait pas diminué depuis quelques mois autant qu'il l'avait craint.

Bref, il commençait à reprendre son existance normale et sa nervosité diminuait. Il était plus calme et il se prenait à sourire avec dédain quand quelque ennemi politique le croisait dans la rue et tentait de l'émouvoir en lui décochant quelque sarcasme.

"Sais-tu", disait-il à sa femme, "que je ne me sens plus le même, depuis trois ou quatre jour."

—Tant mieux, Magloire, répondait-elle; tu n'as pas d'idée comme j'en suis contente. Si tu pouvais ne plus penser à cette maudite politique, tu ne sais pas comme je serais heureuse.

—Tu n'aimes pas ça, fit-il en souriant.

—Non, certain, cela t'a rendu trop malheureux pour ce que ça en vaut la peine.

—Je commence à me demander si je n'ai pas fait un fou de moi.

—Non, Magloire, dit Marie, non. Seulement si tu voulais, nous serions heureux; nous ne nous occuperions que de nous deux et des enfants, tu sais, comme dans le premier temps de notre mariage.

Sirois, ému, ouvrit les bras, et sa femme vint s'y blottir, sur sa poitrine puissante. "Vois-tu", continua-t-elle, "je ne voudrais pas t'empêcher d'avoir des amis, de te mêler aux affaires de la ville, mais si tu t'en occupais avec moins d'ardeur. . . . Il me semble que ce serait mieux. Nous pourrions être plus heures, veiller ensemble plus souvent."

Marie était jolie et elle avait des yeux bleus séduisants. Elle fixa sur son mari un regard irrésistible et il dit, en la pressant tendrement: "tu es une bonne petite femme; j'aurais bien tort de te négliger pour faire de la politique."

Une lueur triomphante passa dans le regard de Marie: rien ne rend une femme aussi heureuse que de constater son empire sur celui qu'elle aime.

Le jeune couple demeura enlacé, en un groupe qui eut pu symboliser parfaitement le bonheur domestique, puis Magloire Sirois dit, au bout de quelques instants: "il faut que j'aille travailler un peu dans mes livres."

"Tu ne travailleras pas trop tard", dit-elle, presque à voix basse.

—Non; je remonterai de bonne heure, promit-il.

Un baiser scella cette promesse. Magloire descendit à l'épicerie. Il s'absorba dans sa tâche et, assis sur un tabouret, en face du haut pupitre sur lequel étaient ses livres, il aligna colonnes sur colonnes de chiffres, devenu indifférent à tout excepté à son travail.

Il passait sept heures.

La rue de l'église était déserte, car les villageois étaient rentrés chez eux pour leur souper et personne n'était encore sorti pour la promenade du soir.

Une voiture s'approcha de l'épicerie et quatre hommes en descendirent, la laissant à quelque distance de la porte, comme s'ils avaient crains d'être vus.

"Es-tu sûr que Georges n'est pas là?" demanda Philias Thériault à Jos Dufour, qui marchait à côté de lui.

—Non, répondit Dufour.

—S'il est là, cognez dessus, dit le forgeron Boudrias, qui suivait Thériault et Dufour, et qui était accompagné de François Lepage, un "habitant" renommé pour sa grande force.

—Il est allé porter de la "moulée" à Saint-Arsène, assura Dufour; je l'ai vu passer et je lui ai parlé.

A travers la porte de l'épicerie on pouvait voir Sirois, qui continuait à travailler. Il tournait le dos à la porte.

"Si nous pouvions le surprendre", dit Boudrias......

—Vous avez tous les papiers au moins, dit Dufour; je ne voudrais pas courir de risque. Si vous m'assurez qu'il est fou, ça ne me fait rien de vous aider.

—Qu'est-ce que cela te fait! dit Thériault, en jurant,—d'abord que tu es payé!

Boudrias lança un regard d'intelligence à Thériault, qui était brutal et sans scrupule, puis il dit, pour tranquilliser Dufour: "tout est en règle. Nous n'avons qu'à le prendre et à le conduire "aux chars". Vous vous rendrez en ville avec lui et vous le mènerez à l'asile. Le docteur Moreau vous accompagnera. Vous n'avez pas besoin d'avoir peur. C'est mieux de l'enfermer; autrement, il va faire quelque mauvais coup."

"Entrons", dit Thériault,—mais il ne bougea pas. Les autres non plus n'osèrent pas pénétrer dans l'épicerie.

Sirois travaillait toujours, sans se douter du drame que se jouait et anxieux d'aller retrouver sa femme de bonne heure, comme il l'avait promis. Sa carrure puissante se détachait nettement sous la lumière d'une lampe. Il maniait rapidement un crayon, qui courait sur le papier.

Dehors, les quatre hommes hésitaient. Boudrias, qui les menait, sortit un flacon de sa poche. "Tiens, pour vous donner du coeur", dit-il.

Ses trois compagnons portèrent le flacon à leurs lèvres et burent de larges rasades. Lui-même en fit autant.

Ils entrèrent alors. Sirois ne fit pas attention à eux et demeura courbé sur son livre, additionnant une longue suite de chiffres et attendant d'avoir terminé pour se retourner vers ceux qu'il croyait être des acheteurs.

Des mains vigoureuses s'abattirent sur lui. Thériault le saisit à la gorge et serra à l'étouffer; Boudrias l'enlaça par en arrière, en lui tenant les bras serrés contre le corps. Dufour et Lepage lui ramenèrent violemment les mains en arrière du dos et lui mirent des menottes.

Il fut ligotté et réduit à l'impuissance avant d'avoir pu revenir de sa surprise et avant d'avoir compris l'agression dont il était victime.

La figure bestiale et moqueuse de Boudrias se dressa alors devant lui. Il pâlit et faiblit, puis une bouffée de sang lui monta au cerveau et ses tempes tintèrent. Il se redressa et fit un violent effort.

Hélas! Les mains retenues derrière le dos par les menottes et les pieds sournoisement entravés, que pouvait-il faire!

Il tomba et sa tête heurta le coin d'une caisse.

En haut, Marie entendit ce bruit et elle crut que Magloire rangeait quelque caisse pesante. Elle eut un sourire heureux en pensant qu'elle le verrait bientôt monter et qu'il passerait la soirée avec elle.

Sirois resta gisant dans son sang. Les quatre hommes le saisirent vivement, sortirent sans bruit et le jetèrent dans la voiture, où ils s'élancèrent.

Thériault donna un coup de fouet au cheval, qui partit au galop, d'un élan si soudain que Boudrias s'écria : "fais attention, tu vas faire casser les traits.

—Aie pas peur, répondit Thériault: ils sont bons.

Sirois avait été assis sur le siège de devant, entre Thériault et le forgeron Boudrias. Lepage et Dufour étaient sur le siège en arrière, prêt à le saisir et à le maîtriser s'il voulait résister.

La voiture ralentit, dans la côte qui conduisait à la gare, et Sirois ramener à lui par l'air vif du dehors, voulut se lever. Il fut violemment rejeté sur le siège.

Lié, entouré d'ennemis pleins de force, ne sachant où on le conduisait, il eut peur, tout brave qu'il fût. Il craignit quelque danger inconnu et effroyable, et son esprit se perdit en une détresse indicible.

"Lâchez-moi!" cria-t-il, "canailles! assassins".

"Tais-toi!" commanda brutalement Boudrias.

Sirois, en une autre circonstance, eut insulté ses agresseurs; mais son désespoir était plus grand, pour le moment, que sa colère.

Il secoua inutilement ses menottes. La position cruelle dans laquelle on lui avait placé les mains l'empêchait de faire aucun effort efficace et lui tiraillait douloureusement les muscles.

Il appela alors au secours. Boudrias voulut lui fermer la bouche avec sa main; Sirois le mordit, comme un animal aux abois, et continua de crier. Ses clameurs résonnaient lugubrement dans la rue et elles eussent certainement porté jusque chez lui, si le vent n'avait soufflé du côté opposé.

En un instant les portes s'ouvrirent et les gens se précipitèrent dehors, alarmés par ces cris terrifiants.

"Envoie! envoie!" cria Boudrias effrayé à Thériault: "dépêche-toi!"

Thériault fouettait à tour de bras et la voiture roulait à l'épouvante, secouant fort ses occupants.

Sirois s'était levé; il tentait de se jeter en bas, au risque de se

tuer. Boudrias le tenait ferme mais sans pouvoir le faire asseoir. Thériault ne pouvait s'occuper de lui, car le cheval s'était emporté et il en avait tout son raide à le maîtriser. Dufour et Lepage s'étaient suspendus après Sirois avec une énergie sauvage et leurs doigts crispés tiraient, tiraient, affaiblissaient à chaque instant la résistance qu'opposait Sirois.

On courait après la voiture; la foule grossissait dans la rue. En voyant venir cette voiture traînée par un cheval affolée et suivie par les plus agiles des curieux qu'avait ameutés son passage, d'autres curieux s'élancèrent à sa rencontre, de la gare.

"Au secours!" criait Sirois; "au secours! ils veulent m'emmener à l'asile! au secours! au secours!"

Le docteur Moreau était à la gare. Lui et quelques amis annoncèrent aux villageois ce que signifiait tout cet émoi!

"Cest Magloire Sirois. Il est devenu fou", dit-il.

L'apparence que présentait le malheureux Sirois, quand il arriva à la gare, confirma les dires du docteur: il avait les yeux hagards, la figure convulsée et ruisselante du sang sorti de la blessure qu'il s'était infligée en tombant.

Il redoublait ses cris et faisait des efforts surhumains pour s'élancer vers les gens de sa connaissance qu'il apercevait. Ceux-ci se reculaient, effrayés, ne comprenant pas ses supplications et croyant qu'il voulait les attaquer.

"Il est furieux", murmurait-on avec compassion.

"Enfermez-le dans la gare, en attendant le train", dit le docteur Moreau. "Ce sera mieux pour lui et pour tout le monde", ajouta-t-il, avec une fausse compassion.

Sirois fut donc enfermé et on n'entendit plus que faiblement ses cris.

"J'espère que le train n'est pas en retard", murmura Boudrias au docteur.

—Il est en temps, répondit le docteur. Avez-vous eu de la misère avec lui, interrogea-t-il?

—C'est un vrai démon, répondit Boudrias.

Des promeneurs s'approchaient. Le docteur dit à Boudrias: "allons nous tenir près de l'endroit où il est gardé par les autres. Mieux vaut être en trop grand nombre que pas assez, dans une affaire comme ça.

Les cris de Sirois avaient été entendus chez Martin, quand la voiture portant l'épicier et ses gardes passa près de la demeure de l'avocat.

Les jeunes filles se promenaient dans l'avenue gravelée conduisant à la porte de la maison; elles étaient avec André Noël, qui venait d'arriver, et elles se disposaient à rentrer, quand une clameur effroyable retentit.

Les cris venaient de la rue, mais il commençait à faire trop noir pour rien voir. Ils devinrent plus forts, puis se perdirent dans la distance.

Un souffle de frayeur glaça les jeunes gens.

"Pour l'amour du ciel qu'est-ce que c'est que cela?" dit Louise.

—Je vais aller voir, répondit Noël.

—Vous venez d'arriver, protestèrent les jeunes filles; nous ne voulons pas que vous vous dérangiez simplement pour satisfaire notre curiosité.

Des cris avaient été poussés de nouveau, cette fois du côté de la gare, puis ils s'étaient tus. Noël s'élança de ce côté.

Il arriva juste à temps pour voir des hommes embarquant Magloire Sirois dans un wagon, malgré la résistance furieuse qu'il opposait. Comme s'il n'eut attendu que cela, le conducteur cria: "all aboard"; la locomotive patina un instant sur les rails, puis ses roues tournèrent plus lentement et elle s'ébranla, entrainant rapidement le convoi à sa suite.

Le complot tramé dans la forge de Boudrias, entre le forgeron, Groulx, Hormisdas Morneau et Baptiste Fournier, avait réussi et Magloire Sirois était en route pour l'asile.

Noël demanda à quelques personnes de sa connaissance ce qui arrivait et il n'eut pas de peine à l'apprendre, car tout le monde à la gare parlait de ce qui venait d'arriver à Sirois.

Il serait difficile de dépeindre la surprise que causa la nouvelle chez Martin, où Noël s'empressa de retourner.

On eut des paroles de sympathies à l'adresse de l'épicier et on parla de lui et du malheur qui lui arrivait, pendant toute la soirée.

On ne parla guère d'autre chose non plus, ce soir-là, dans toutes les autres maisons du village.

Georges Sirois revint au village vers huit heures et demie. Il rencontra un beaucoup plus grand nombre de personne qu'on n'en rencontrait généralement à une pareille heure. C'était insolite à Saint-Germain que les promeneurs fussent encore nombreux à huit heures et demie. "Y a-t-il eu une noce?" demanda-t-il en plaisantant à un de ses amis qu'il reconnut en passant devant une maison dont les rideaux ouverts laissaient filtrer au dehors la lumière des lampes.

—Non, lui répondit-on, d'une manière telle qu'il eut, sans savoir pourquoi, l'impression pénible d'avoir dit une sottise.

En arrivant chez son frère, il se hâta de dételer son cheval et de le mettre à l'écurie, puis il entra dans l'épicerie, où il fut fort surpris de ne pas trouver Magloire. Au même instant, Marie lui cria, d'en haut: "est-ce toi, Magloire? Achèves-tu?"

—Ça n'est pas Magloire, répondit Georges; c'est moi.

—Où est Magloire, demanda Marie?

—Je ne le sais pas.

—Il m'avait promis de monter de bonne heure.

—Il doit être allé au train.

—L'heure du train est passée.

—Je vais aller voir; il est peut-être chez Gagnon.

—Vas vite, hein.

Georges courut chez le cordonnier, dont la boutique était voisine. La boutique était fermée, mais le cordonnier était à la porte de sa mai-

son, tout à côté, fumant sa pipe et semblant jouir de la belle soirée et du ciel étoilé. Il se doutait bien que Georges, qu'il avait vu partir avec la voiture, demanderait des renseignements sur l'absence de son frère, à son retour, et il voulait être là pour les lui donner. Il était vivement peiné de ce qui venait d'arriver à Magloire et il tenait à faire tout en son possible pour adoucir le terrible coup qui frappait la famille de l'épicier.

La conversation qu'il eut avec le jeune homme fut excessivement pénible, car Georges ne se doutait de rien et le cordonnier ne put rien lui faire deviner; il dut tout lui dire, brutalement, franchement. Georges se refusait à comprendre, et même quand il eut compris, il eut peine à croire qu'un tel malheur fût vrai.

Il ne pouvait cependant rester longtemps incrédule. Peu à peu, il se rendit à l'évidence et sa figure ravagée, ses pleurs abondantes témoignèrent de sa peine.

"Je n'ai pas le courage de retourner chez nous", dit-il enfin, au milieu de sanglots qu'il cherchait en vain à réprimer: "Qu'est-ce que je vais dire à Marie?"

Le cordonnier, qui était lui-même très ému, songea quelques moments, puis il dit: "je ne vois qu'une chose à faire: aller chercher monsieur le curé.

—C'est ça, dit George; il n'y a pas d'autre moyen d'annoncer la nouvelle à Marie. Je n'en aurais pas le coeur.

—Attends un peu, mon garçon, dit le cordonnier; je vais aller avec toi.

—J'allais vous le demander, dit Georges; je n'ai pas ma tête à moi et je ne saurais pas quoi dire. Et vous êtes bien bon de vous déranger.

—On ne doit pas regarder à se déranger, dans une circonstance comme celle-là, répondit sentencieusement le cordonnier.

Le curé Leroux vint répondre lui-même au coup de cloche des deux hommes. Il eut une exclamation de pitié, en reconnaissant Georges, et il lui serra affectueusement les mains, en disant: "du courage, mon pauvre enfant, du courage. Je sais le malheur qui vous arrive; vous avez toute ma sympathie......Pensez au bon Dieu dans cette éprouve, pensez au bon Dieu. Pensez à Notre-Seigneur souffrant sur la croix; pensez à la Sainte Vierge.....Elle aussi a souffert."

Georges se maîtrisa enfin et put parler. Il vit une larme rouler sur la figure du prêtre et il se sentit consolé par ce témoignage d'une sympathie si vive.

"Monsieur le curé", dit-il, la femme de Magloire ne sait rien du tout et jamais de la vie je n'oserai lui dire ce qui est arrivé.

—Je lui ai conseillé de venir vous voir, dit Gagnon.

Le prêtre dit, comme le cordonnier avait dit quelques minutes auparavant: "on ne doit pas regarder à se déranger, dans une circonstance pareille; je vais vous accompagner."

Marie était sur le qui-vive et elle courut à la porte, aussitôt que Georges l'ouvrit.

Le curé suivait, puis le cordonnier, que Georges avait prié de monter aussi.

En apercevant l'abbé Leroux, Marie pâlit et se douta que quelque malheur était arrivé.

Le curé lui parla avec bonté ; il lui apprit, avec tous les ménagements possibles, la triste nouvelle.

Comme Georges, elle ne pouvait comprendre de quoi il s'agissait.

Quand elle eut compris, elle se leva toute droite, blanche un drap. Une rigidité cadavérique l'envahit.

"Elle va mourir", pensa le cordonnier, qui s'avança, en tremblant, pour la soutenir.

"Maman! maman!" cria une petite voix enfantine, "maman! j'ai peur!"

Cette voix aimee fit le miracle que l'abbé Leroux demandait au ciel et la jeune mère, rappelée dans ce monde par son enfant, tomba, secouée de longs sanglots,—mais sauvée.

"Je reviendrai demain", dit l'abbé Leroux à Georges. "Tâchez d'avoir quelqu'un pour passer la nuit avec elle".

Marie se dirigea vers le lit de la petite Jeanne; elle se pencha sur l'enfant, qu'elle couvrit de baisers ardents. "Mes enfants, mes enfants", disait-elle, avec ferveur, en embrassant la petite, et ces mots exprimaient tout ce qu'elle ressentait. Elle n'avait plus que cette seule consolation, que cette seule raison au monde de vivre,—ses enfants.

Georges ne savait trop qui appeler pour tenir compagnie à sa belle-soeur pendant la nuit.

"Si j'appelais Joséphine", dit-il à Gagnon.

Le cordonnier ne voulu pas dire qu'il la croyait assez peu compatissante pour refuser. Il dit seulement: "elle a sa famille; je ne sais si elle pourra venir."

Georges téléphona. Ce fut Baptiste Fournier qui répondit. Il refusa d'appeler sa femme au téléphone, en prétextant qu'elle était malade.

Sur le conseil de Gagnon, Georges téléphona alors à monsieur Louis Martin et lui demanda si une de ses filles ne viendrait pas passer la nuit avec sa belle-soeur.

Il était effrayé de l'énormité de sa demande. Aussi fut-il bien heureux quand monsieur Martin, après s'être consulté avec sa femme, lui annonça que Mina irait passer la nuit avec madame Sirois.

Elle s'était offerte, quand son père fit part à elle et à ses soeurs de la demande de Georges. Elle arriva chez l'épicier peu après, accompagné d'André Noël, qui avait voulu l'escorter.

La jeune fille et Marie passèrent la nuit à prier et à pleurer.

Et cette même nuit, un homme, ligotté à un lit, dans une chambre d'hôtel, criait et blasphêmait, et maudissait ceux qui montaient la garde, inflexibles et farouches, à côté de lui.

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE I

"Mon Dieu! protégez-moi; protégez maman, papa et mon petit frère, et faite revenir papa ici."

Agenouillée au pied de son petit lit d'enfant, Jeanne répétait avec ferveur ces paroles, que lui soufflait sa mère, la femme de Magloire Sirois.

C'était la prière du soir, dans le logis où le père n'était plus, mais où sa femme entretenait le feu de la vie familiale. Combien de fois, pendant qu'il n'y avait pas d'acheteurs à l'épicerie, Magloire était monté chez lui, pour assister au coucher des enfants, pour leur donner un dernier baiser affectueux avant que le sommeil n'eût clos leurs yeux et entr'ouvert leurs bouches roses.

Il éprouvait un plaisir si doux à contempler ce spectacle, à entendre la voix convaincue de l'enfant, à subir le charme subtil et sain qui se dégage de l'innocence. Lui et sa femme souriaient alors, d'un de ces sourires indicibles qui sont une communion intellectuelle. Ils s'aimaient tous deux, ils aimaient l'enfant issue de leur amour; leurs regards et leurs sourires disaient tout cela, les associaient ensemble à la prière de la petite, les emportaient d'un commun élan vers Celui qui leur avait donné le bonheur sur terre.

Et maintenant, c'était fini. Marie était seule pour faire prier sa petite Jeanne.........

De grosses larmes, brûlantes, roulaient sur les joues de la mère et tombaient, une à une, sur les mains, sur la figure de l'enfant, étonnée et alarmée.

Marie fit un effort sur elle-même, pour maîtriser sa peine. Elle traça le signe de la croix sur le front, sur la poitrine et sur les épaules de la fillette, la baisa et la coucha tendrement, dans le minuscule lit tout blanc, à côté du "ber" de son fils.

Jeanne, accablée de sommeil, ferma les yeux en touchant l'oreiller. Sa mère, restée seule debout, se mit à songer.

Quinze jours s'étaient écoulés depuis le départ de Magloire. Ces quinze jours, elle les avait vécus comme dans un rêve. Elle ne faisait que commencer à reprendre conscience d'elle-même.

Atterrée par la soudaineté du coup qui l'avait frappée, elle ne s'était pas bien rendu compte, les premiers jours, de ce qui lui arrivait. Mina Martin, compatissante et bonne, s'était tenue auprès d'elle, l'avait réconfortée, l'avait préservée par sa présence de crises terribles, car la pauvre femme avait tenté de se dominer, pour ne pas mettre dans la détresse la jeune fille qui venait lui offrir des consolations.

Quand la fille du maire Martin avait cru que Marie pouvait être laissée seule sans danger, elle s'était retirée discrètement. Elle ne ve-

nait plus que de temps à autre, accompagnée le plus souvent de Noël, qui prétextait le désir de partager une bonne oeuvre mais qui était surtout désireux de jouir de la compagnie de la jeune fille, à laquelle il s'attachait, à son insu, de plus en plus.

Marie demeura donc esseulée, car Magloire et elle avaient eu le bonheur plutôt égoiste et avaient quelque peu négligé leurs parents. Elle se mit alors à réfléchir, à étudier la situation où elle se trouvait, à se demander comment elle pourrait la solutionner, comment surtout elle pourrait faire sortir son mari de l'asile. C'est ce à quoi elle pensait ce soir-là. Et elle résolut de faire dès le lendemain une démarche pratique à laquelle elle avait songé dès le début mais qu'elle n'avait pas voulu brusquer, appréhendant la possibilité d'un résultat défavorable, d'un échec qui la replongerait sans espoir dans le gouffre noir du chagrin et de la désolation.

Elle décida d'aller le lendemain, consulter le maire Martin, afin d'apprendre quels moyens légaux elle pourrait employer pour faire libérer son mari si c'était possible. Elle voulait surtout demander à celui que Magloire considérait comme un ami si vraiment son mari était devenu un de ces êtres dont l'intelligence est définitivement obscurcie et qui ne gardent plus de l'humanité que l'apparence. Elle ne pouvait croire qu'il en fût ainsi, mais elle voulait savoir. . . . savoir. . . . —et puis ensuite peut-être elle-même deviendrait-elle une loque humaine privée de raison ; peut-être sombrerait-elle dans le même naufrage où s'était abîmé son bien-aimé. . . . . .

Le lendemain, en arrivant à son bureau, Louis Martin y trouva Marie. La conversation entre elle et lui fut longue et pénible. Marie avait tant de choses à demander, tant de doutes à exprimer. . . . .

Elle ne pouvait croire que l'internement, accompli si brutalement et à l'improviste, eût été fait d'une manière légale. Elle demanda donc à l'avocat ce qu'il en pensait.

Louis Martin avait été très surpris lui-même, en quelque sorte abasourdi de ce qui était arrivé à Magloire Sirois. Il avait donc cherché à se renseigner et il put renseigner Marie à son tour.

"Je crois", dit-il, "qu'on a observé les formalités prescrites. J'ai cherché à me renseigner là-dessus."

Il hésitait en parlant ainsi. Il ne se sentait pas parfaitement à l'aise, car il avait conscience d'être plus satisfait qu'il n'aurait dû l'être que les formalités eussent ainsi été observées. Dans les derniers temps, Magloire avait été tellement désagréable pour ses amis que même les plus solides, comme Louis Martin, avaient eu une sensation de délivrance en apprenant son internement.

Cependant Marie continuait : "quelles sont ces formalités ?"

Il le lui expliqua, lui dit que deux médecins devaient visiter la personne qu'on voulait faire interner et se prononcer sur son état.

"Je ne me rappelle pas qu'on l'ait visité", dit Marie. . . . . "Pourtant", continua-telle, "le docteur Saint-Laurent et le docteur Moreau étaient venus le voir au magasin, il me l'a dit.

—Ça devait être pour ça, repartit Martin.

—Alors, tout a été fait régulièrement?

—Je le crois.

—Et je ne peux rien?

—Certainement, vous pouvez vous intéresser à lui. Vous pourriez aller le voir.

Les idées de Marie s'embrouillaient: comment pourrait-elle aller seule dans cet endroit redoutable où était son mari. Elle en frémissait, elle qui n'avait jamais voyagé. Et puis les enfants, qu'en faire?

—Il n'y aurait pas moyen de le faire sortir, demanda-t-elle?

—Cela dépend, répondit Martin. Il faudrait des démarches. Cela prendrait du temps. Il faudrait attendre un peu.

Attendre quoi? Il ne le disait pas; mais elle crut le deviner, et, le coeur palpitant, elle interrogea: "croyez-vous que cela soit vrai, qu'il soit........

Elle n'osait dire le mot. Martin ne savait que répondre, car il comprenait bien cette interrogation qui signifiait: "mon mari est-il fou?"

Devant son silence, Marie fondit en larmes. Martin se leva alors et dit: "une affaire aussi importante ne peut se régler en une seule fois. J'y penserai. Revenez me voir, madame Sirois, et ne perdez pas courage: on fait sortir les gens de ces endroits-là. Je suis convaincu que Magloire ne restera pas là."

C'était une lueur d'espoir. Elle le quitta sur ces paroles.

De retour chez elle, Marie se mit résolument à l'ouvrage, soutenue par la pensée que tout n'était pas perdu, qu'elle pouvait peut-être sauver son mari et que pour lui être utile elle devait être courageuse.

Elle avait organisé sa vie.

Tout entière à l'idée de revoir Magloire, elle s'était dit qu'il ne devait pas retrouver un foyer ravagé, des affaires compromises. Pour sauvegarder ses intérêts, elle avait besoin d'aide. Ce secours, elle l'avait trouvé dans la sympathie agissante et précieuse de Mina Martin, dans le concours efficace de Georges.

Il y a des chagrins de femmes que seule peut consoler la sympathie d'une autre femme, des peines et des embarras que seul le doigté délicat d'une femme peut effleurer et soulager.

La crise que traversait Marie exigeait cet appui d'une âme-soeur, qui pût la comprendre et, sans vaines consolations, souffrir en quelque sorte avec elle pour l'alléger d'une partie de sa souffrance.

Lorsque Magloire fut parti, le soir funeste, Marie s'était jeté dans les bras de Mina et avait pleuré: en ouvrant ses bras et son coeur à Marie, la jeune fille lui avait donné la seule consolation possible en l'occurrence. Leur intimité continua de cette façon, établie plutôt sur l'intelligence de leurs sentiments réciproque que sur des paroles.

Mina venait de temps à autre. Noël l'accompagnait quand ses occupations de lui permettaient. Il demeurait en bas, dans l'épicerie, à parler avec Georges, tandis que Mina montait dans la maison. La jeune fille causait avec Marie, l'entretenait de ses enfants, mettait la main à l'ouvrage quand Marie était occupée à quelque tâche. Elle caressait

la petite Jeanne, dorlotait le bébé, souriait et parlait gaiement, laissant derrière elle, quand elle partait, comme un renouveau d'énergie et de bonne humeur.

Georges se conduisait aussi d'une manière admirable. Toute la responsabilité de la tenue de l'épicerie retombait maintenant sur lui. Il supportait bravement le lourd fardeau, donnant satisfaction à la clientèle et se montrant sérieux et dévoué au-delà de toute expression. Comme Marie, il ne voulait pas que Magloire trouvât la ruine lors de sa rentrée au foyer, rentrée qu'il croyait certaine et même prochaine. Il eut voulu contribuer à ce retour; mais il n'avait pas encore eu le temps de préparer un plan d'action pour arriver à la réalisation de son projet. En attendant, il travaillait et se dévouait pour la femme de son frère.

Ils en étaient là tous deux, quand un soir que Georges était allé à la gare chercher des marchandises, Marie reçut une visite qui la surprit fort et qui l'alarma aussi.

C'était Baptiste Fournier, le beau-frère de Magloire.

Sa visite était un événement. Lui et sa femme était brouillés avec Magloire et ne le voyaient guère: les deux ménages se saluaient froidement quand ils se rencontraient, et c'était tout.

Sans connaître la part qu'il avait prise à l'internement de son époux, Marie savait à n'en pas douter que Baptiste Fournier était un ennemi. Aussi ressentit-elle une vague inquiétude en l'apercevant.

Huit heures venaient de sonner. Il pleuvait et les passants étaient très rares, car le dernier train de la soirée était parti de Saint-Germain. Les gens et les voitures étaient revenus de la gare, toute activité avait cessé dans les rues, où de rares lumières brillant faiblement entre des rideaux ou des volets mal fermées, jetaient des reflets tristes sur la route noire et boueuse et sur les trottoirs de bois rendus glissants par la pluie.

Marie était assise dans le magasin; elle était descendue pour servir les acheteurs qui pourraient se présenter, après avoir mis au lit la petite Jeanne et après avoir endormi avec amour son bébé. Elle avait laissée ouverte la porte qui communiquait avec le logis, afin d'entendre les enfants, s'ils se réveillaient.

Deux lampes fumeuses éclairaient mal l'épicerie et donnèrent à Baptiste Fournier une physionomie fausse et peu sympathique, quand il se présenta en tâchant d'avoir l'air aussi franc et aussi agréable que possible.

Marie accueillit avec réserve les paroles insinuantes et mielleuse du beau-frère de son mari.

"Il y a longtemps qu'on ne s'est pas vu, dit-il;" j'ai pensé que dans le malheur, comme cela, on devait oublier ses petites difficultés.

Marie fit un signe d'assentiment.

—Puis, continua-t-il, nous n'avons jamais été en mauvais termes, Magloire et moi. Un peu de froideur, voilà tout. Il était si fier! Il ne voulait jamais recevoir de conseils! C'est vrai aussi que c'était un homme capable! Je l'aimais bien. Ma femme aussi l'aime beaucoup.

Marie fut tentée de demander à son interlocuteur pourquoi Joséphine n'était pas venue la voir et la secourir dans sa détresse, si elle avait un tel amour pour son frère. Elle répondit seulement:

—Oui, Magloire me parlait de Joséphine en bons termes.

Comme s'il avait deviné ses pensées secrètes, Fournier lui dit:

—Elle aurait bien voulu venir vous voir, mais elle n'a pas pu; les enfants ont été malades. C'est bien du trouble des enfants.— Les vôtres sont bien?

—Ils sont en parfaite santé. C'est heureux, car sans cela, je ne sais pas ce que j'aurais fait. Les premiers jours, je ne savais pas où donner la tête.

—C'était un rude coup.

—Je n'aurais jamais cru qu'une chose semblable pût arriver. Encore maintenant, je me demande, des fois, si c'est vrai et si ce n'est pas moi qui suis folle.

—Mais il n'est pas fou, dit vivement Fournier. Je ne peux pas le croire. Ça va s'arranger; tout va s'expliquer; ça ne peut pas durer comme cela. Avez-vous eu de ses nouvelles ?

—Pas encore. Monsieur Martin m'a dit qu'il allait s'occuper de lui.

Baptiste Fournier pâlit, en entendant cette réponse. Il ne se sentait pas parfaitement à l'aise et il se demandait si tout avait été bien régulier et si un homme de loi comme le maire Martin ne pourrait pas inquiéter ceux qui avaient fait des démarches pour faire interner Magloire. Il s'empressa donc de dire, en affectant d'être très sympathique:

—Je suppose que monsieur Martin va le faire sortir.

—Il dit que ça prend un certain temps.

—Oh! un avocat comme lui, il trouvera bien quelque illégalité.

—Il m'a dit que toutes les formalités avaient été observées, dit innocemment Marie; mais il pense que Magloire deviendra mieux et qu'on pourra le faire sortir assez vite.

Fournier respira avec soulagement: Marie venait de lui apprendre ce qu'il désirait savoir. Elle ignorait évidemment tout du complot tramé contre Magloire et il n'y avait rien à craindre de sa part.

Il changea alors le sujet de la conversation et dit: "les affaires ici ont dû vous donner de la misère? C'est difficile pour une femme de conduire un magasin."

—Oh! répondit-elle vivement, au grand déplaisir de Fournier, Georges s'y entend bien, et puis je l'aide. Cela demande de l'ouvrage, mais nous nous en tirons assez bien. Ce n'est pas la question des affaires qui me tracasse le plus.

—Je comprends ça, observa Fournier, en faisant à la dérobée une grimace de dépit, vous vous intéressez au sort de Magloire plus qu'à tout autre chose.

—Certainement!

—Mais les affaires ont bien leur importance. Dans l'intérêt même de Magloire, je suis sûr que vous vous en occupez beaucoup.

Ces paroles reflétaient l'opinion de Marie, qui les approuva.

—Si je pouvais vous être utile, continua Fournier, cela me ferait plaisir. Des fois, je pourrais venir passer une pournée ici, pour aider à Georges. C'est un bon garçon ; mais il est jeune, il n'a pas d'expérience. Je pourrais lui montrer comment se débrouiller dans les livres. Je ne regarderais pas à faire ce sacrifice-là et à négliger un peu mon magasin, si cela pouvait vous rendre service.

C'était une proposition perfide que Fournier faisait ; et Marie le comprit confusément. Elle remercia sans accepter ou refuser, et Fournier partit satisfait, jugeant qu'il avait semé des jalons suffisants et ne voulant pas s'avancer davantage pour cette fois.

Il croisa en sortant Georges, qui arrivait de la gare. Le jeune homme lui dit bonjour, avec une surprise qu'il ne put dissimuler.

Une fois le visiteur parti, Georges et la femme se regardèrent en silence, avec dans les yeux la même surprise, mêlée de répugnance.

"Tu ne t'attendais pas à le voir ici, dit enfin Marie ?

—Non certain.

—Moi non plus.

—Qu'est-ce qu'il peut bien vouloir ?

—Je ne sais pas au juste. Il a été très poli, mais je n'ai pas confiance !

—C'est surprenant. Lui qui n'était jamais venu ici depuis au moins trois ans.

—Il a dit que c'était un malentendu. Il semble bien disposé. Il veut nous aider. Ça me semble louche. Je sais bien qu'on ne doit pas prêter aux gens de mauvaises intentions. Mais je ne puis croire qu'il soit aussi bien disposé que cela.

—Il dit qu'il veut nous aider ?

—Oui.

—Comment ça ?

—Pour tenir le magasin.

Georges se tut, quelque peu blessé par l'idée que Baptiste Fournier pourrait le supplanter dans le magasin de son frère et pensant que pourtant Fournier avait certainement plus d'expérience que lui.

—Tu sais, Georges, je n'ai pas envie de le rendre maître ici. Je me demande même si nous ne devrions pas le mettre à la porte, s'il essaie de se mêler de ce qui ne le regarde pas.

—Je ne sais pas, dit Georges, nous devrions peut-être l'endurer un peu, voir ce qu'il veut. Il sera toujours temps de le mettre à sa place s'il veut faire le farceur. Cela paraîtrait peut-être mal, si nous le repoussions quand il nous offre ses services.

Georges parlait sensément et Marie convint qu'il avait raison. Tous deux résolurent de ne pas repousser complètement les avances de Baptiste Fournier, mais de le surveiller de près.

Georges, fatiguée par une dure journée de travail, gagna sa chambre après avoir fermé l'épicerie ; Marie, rentrée dans ses appartements, veilla longtemps avec amour sur ses enfants, avant de s'abandonner au sommeil. Elle pensait à l'absent, et, dans son cerveau en-

dolori et engourdi, les élans d'amour vers lui, les sentiments d'affection pour les petits et les invocations au ciel se succédaient, comme dans le ciel passent tour à tour les nuages, sombres comme le chagrins, pesants comme l'affliction ou légers et blancs comme un souffle d'espérance.

Baptiste était rentré chez lui, satisfait de son entrevue avec Marie. Sa femme l'attendait anxieuse.

—Eh! bien, lui demanda-t-elle en l'apercevant?

—Ça a marché comme il faut, répondit-il, puis il l'entraîna dans leur chambre, afin de pouvoir tout lui raconter sans être gêné par la présence de Louise.

Quand ils eurent fermé leur porte à double tour, les deux époux, également haineux, envieux et cupides, parlèrent à coeur ouvert.

—Comment l'as-tu trouvée, dit d'abord Joséphine, curieuse de savoir comment Marie acceptait son malheur?

—Elle semble bien prendre cela, fit Baptiste, avec un rire mauvais: mademoiselle Martin est allée la consoler et monsieur Martin lui a dit qu'il ferait sortir Magloire.

—C'est plus difficile de sortir que d'entrer opina Joséphine. Puis elle ajouta: quelle affaire cette petite Martin avait-elle là?

—Je ne sais pas. C'est pour avoir l'air d'être bonne; elle a voulu en faire accroire à son monsieur Noël.

Le dialogue continua, méchant et fielleux.

—Qu'est-ce que ça a l'air chez eux, demanda encore Joséphine.

—Tout est en ordre. C'est ce petit imbécile de Georges qui fait tout. Il se tue à travailler. Ça l'enrichira pas.

—Je l'ai toujours détesté. C'est un sournois. Qui aurait pensé qu'il tiendrait ainsi l'épicerie tout seul, une fois Magloire parti.

—Oh! il ne fait pas tout à lui seul: Marie lui aide.

—Qu'est-ce qu'elle connaît dans les affaires?

—Pas grand'chose. S'ils n'avaient que leurs talents pour les enrichir...... C'est cette petite Martin, Gagnon le cordonnier et les autres qui leur ont donné un coup de main en parlant trop.

—Comme si c'était un si grand malheur d'être à l'asile. Il y en a d'autres qui y sont allés et on n'a pas fait tant de train. Il n'est pas mal là; on a soin de lui.

—Oui, mais tous ces bavardages ont réussi à les faire passer pour intéressants. Les gens vont acheter là par pitié.

—On ferait bien mieux d'avoir pitié des gens qui ont conservé leur bons sens que des fous. Personne ne vient plus ici depuis que Magloire est à l'asile ; tout le monde va à son magasin.—

—C'est une vraie honte!

—Parce qu'elle a des petits enfants..... Moi aussi, j'en ai des enfants et ils sont aussi fins que les siens.

—Oh! tu vas voir que je vais arranger cela, assura Baptiste.

—Comment vas-tu faire?

—Je lui ai dit que j'irais aider à Georges.

—Tu as dit ça!

—C'est pas mal trouvé! hein?
—Tu n'est pas bête. Qu'est-ce qu'elle a dit?
—Ni oui, ni non.
—Vas-tu y aller?
—Beau dommage.
—Et Georges?
—Ce n'est pas à lui le magasin; il n'osera rien dire.

Tous deux se turent, suffoqués de plaisir par l'idée de la vilenie qu'ils entrevoyaient possible.

—Penses-tu que je vais leur rendre service, ricana Baptiste.

Joséphine sourit silencieusement.

—L'affaire est dans le sac conclut son mari. Tu vas voir comment je vais les arranger.

Baptiste Fournier tint parole et revint chez Magloire Sirois. Il trouva Georges très défiant, peu accueillant même; il fit donc des frais d'amabilité pour l'amadouer, pour tâcher de faire tomber ses préventions.

Ce fut une tâche plutôt difficile que Fournier n'accomplit qu'imparfaitement, car Georges avait des idées bien arrêtées dont on ne pouvait que difficilement le faire démordre.

Le beau-frère de Magloire Sirois n'avait que rarement fréquenté l'épicerie et n'y était pas venu du tout depuis plusieurs années. Georges dut donc l'initier, lui dire où se trouvaient les différentes marchandises; et c'est de cette manière que fut brisée la glace entre les deux hommes.

L'épicerie de Magloire était bien achalandée, plus qu'elle ne l'était avant son départ de Saint-Germain, car à cette époque ses dispositions maussades et brouillonnes avaient éloigné nombre d'acheteurs. Depuis ces acheteurs étaient revenus et d'autres aussi avaient franchi le seuil de l'épicerie, attirés les uns par la pitié et les autres par la curiosité.

Il y avait donc souvent plusieurs acheteurs en même temps dans l'épicerie et Fournier savait alors se faire valoir.

S'adressant à Georges, il disait, poliment mais avec un ton indéniablement protecteur: "où mets-tu le sucre?—où serres-tu le poivre?—As-tu de la cannelle?—Les patates sont dans la cave?

Georges répondait, renseignait Fournier. Celui-ci s'empressait alors avec une fausse bonhomie, une jovialité feinte, prenant des airs entendus, mesurant le sucre avec une gravité presque doctorales, faisant des paquets bien propres, soigneusement ficelés, ayant l'air de dire par sa mimique expressive et exagérée : "C'est moi qui suis l'épicier; ce jeune homme qui est là connaît l'endroit où sont les marchandises, mais il n'entend rien au commerce d'épicerie."

Il prenait cependant soin de flatter Georges afin que celui-ci ne s'aperçût pas de son manège. Il lui demandait conseil quelquefois, à voix presque basse, de manière à ne pas être entendu des acheteurs; il le complimentait sur les entrées qu'il faisait dans les livres.—Tout cela

naturellement, sans exagération, de manière à ne pas éveiller les soupçons du jeune homme.

Il venait à intervalles assez réguliers, deux ou trois fois par semaine, tantôt le matin, tantôt l'après-midi.

Chose singulière, il trouvait presque à chaque fois un prétexte pour envoyer Georges au dehors. Tantôt c'était un acheteur chez qui il fallait porter des marchandises, tantôt c'étaient des colis qui venaient d'arriver en gare et qu'il était urgent d'aller chercher.

Pendant ces absences du jeune homme, il demeurait seul, car Marie éprouvait une telle répugnance instinctive à l'endroit de Fournier qu'elle descendait rarement à l'épicerie quand il était là. Le résultat était qu'il en profitait pour tenter de diriger, peu à peu, les acheteurs vers son propre magasin, prétextant que les articles demandés ne se trouvaient pas au magasin de Magloire et laissant entendre qu'on les trouverait à sa propre épicerie. Il ajoutait: "vous comprenez, je me tiens ici pour rendre service; un jeune homme et une femme ne connaissent pas grand'chose aux affaires. Il faut bien s'entr'aider dans ce monde." Il laissait hypocritement entendre qu'il avait plus de satisfaction à servir la clientèle dans son propre magasin, où il était toujours certain d'avoir ce qu'on lui demandait.

Peu à peu, le résultat de ces perfidies se fit sentir. Certains acheteurs sans défiance prirent le chemin de l'épicerie de Baptiste Fournier, convaincu qu'ils trouveraient là ce dont ils avaient besoin.

D'autres, sans être influencés par lui au sujet de leurs achats, se formèrent cependant une bonne opinion de lui parce qu'il était compatissant et charitable,—et certaines âmes simples oublièrent de s'apitoyer sur la femme de Magloire, pour songer uniquement à l'apparente bonté de Baptiste Fournier.

Marie et Georges étaient vaguement inquiets mais ne savaient trop où était le danger ni comment le conjurer. Ils constatèrent cependant que le nombre des acheteurs diminuait insensiblement et ils s'en alarmèrent.

Georges fit la découverte le premier, mais il n'osa pas en parler. Ce fut Marie qui aborda la première le sujet, car elle avait parcouru les livres, à la fin du mois, selon son habitudes, et elle avait cru constater une baisse du chiffre des affaires.

"Il me semble", dit-elle, "que les affaires sont diminué, ce mois-ci.

—Je crois que oui, moi aussi dit Georges, mais je n'osais pas en parler, j'avais peur de me tromper.

—C'est singulier, je ne sais comment cela se fait. Je ne vois pas pourquoi. C'est vrai que ce pauvre Magloire n'est pas là.

—C'est vrai. Mais nous n'avions pas encore eu un mois aussi bas depuis qu'il est parti. Je me demande comment ça se fait. On dirait qu'il vient moins de monde ici.

—J'ai cru constater cela, dit Marie, qui nomma en même temps deux ou trois acheteurs dont les visites semblaient se faire de plus en plus rares.

—Je l'ai vu rentrer chez Fournier, dit Georges, en parlant de l'un d'eux.

C'était une coïncidence surprenante. Marie et Georges eurent ensemble la même pensée, le même soupçon, que Georges formula ainsi : "est-ce que cette canaille-là nous volerait nos clients!"

C'était sur Baptiste Fournier que portaient leurs soupçons.

—Pourtant, fit Marie ; je ne vois pas comment cela pourrait se faire ; il vient moins souvent ; il n'est pas venu depuis plusieurs jours.

—C'est vrai, répondit Georges.....Pourtant, je n'ai pas confiance. Il me semble toujours qu'il nous portera malheur.

—Moi non plus, je ne l'aime pas, dit Marie ; mais c'est difficile de le mettre à la porte.

Pendant qu'ont le discutait ainsi, Baptiste Fournier, exultant du succès remporté, racontait à sa femme les stratagèmes qu'il avait employés, les ruses qu'il avait imaginées pour amener à son magasin quelques habitués de l'épicerie de Magloire Sirois.

La nuit était venue et tous les occupants de la maison de Baptiste Fournier dormaient, à l'exception de sa soeur Louise, qui occupait une chambre voisine de celle de son frère, et à l'exception des deux époux.

Une cloison de bois séparait les deux chambres.—De simples planches "embouvetées", sans crépi, une de ces cloisons comme on en élève à la campagne, où le bois est en abondance et à bon marché.

—Quelques-unes des planches étaient mal jointes, au sommet. Louise entendait confusément, de l'autre côté de la cloison, des noms connus, dont les syllables familières lui faisaient éprouver une vive émotion et lui faisaient monter des rougeurs à la figure : Magloire, Marie, Georges.

Son frère parlait évidemment de la famille de sa femme. Elle fut presque tentée de monter sur une chaise, pour écouter ce qu'il disait, puis elle n'osa pas, appréhendant, sans trop savoir pourquoi, quelque mystère, quelque danger.

Si pourtant Georges était menacé d'une manière quelconque...... son coeur battit plus vite et elle se rapprocha de la cloison. Puis elle réfléchit que Baptiste allait de temps à autre à l'épicerie de Magloire Sirois et que ce n'était que naturel qu'il parlât des proches de Magloire. Elle se dit qu'elle avait un moment de nervosité sans cause. Elle se mit donc au lit et fit un effort pour s'endormir. Elle n'y parvint pas tout de suite cependant et elle pensa longtemps aux relations tendues qui existaient entre les deux familles et dont elle souffrait. Baptiste avait bien renoué connaissance avec les Sirois ; mais comment se faisait-il que sa femme, qui était la soeur de Magloire, n'allât pas visiter la femme de ce dernier ? Pourquoi les entretiens mystérieux de l'autre côté de la cloison ?

Quelque chose de mauvais semblait planer sur les nouveaux rapports entre Baptiste Fournier et les Sirois, quelque chose de menaçant, que Louise résolut d'éclaircir, car elle voulait en avoir le coeur net. Elle portait à Georges un intérêt trop grand pour ne pas tâcher de voir

clair dans ces mystérieuses menaces qui semblaient s'amonceler sur la tête du jeune homme.

C'est ainsi que l'amour veille et se dévoue discrètement, avant même de se révéler.

Baptiste Fournier passa une longue semaine sans retourner à l'épicerie de Magloire Sirois, ne voulant pas éveiller de soupçons par de trop fréquentes visites et voulant accomplir à loisir son oeuvre de haine et de destruction.

Georges ne l'aimait guère, mais cependant il se demandait secrètement quand il viendrait, car Fournier, avec une habileté perfide, avait réussi à faire désirer ses visites par le jeune homme. Il exploitait le goût de la distraction et du mouvement bien naturel chez un jeune homme. Depuis le départ de Magloire, Georges s'était dévoué nuit et jour. Il n'avait pas eu de repos et il n'avait non plus pu goûter le plaisir de la compagnie de ses amis. Plus de promenades, plus d'excursions de chasse ou de pêche, plus de ces "veillées" où il rencontrait auparavant ses compagnons d'enfance, avec lesquels il avait grandi au village; plus de causeries avec les jeunes filles de son âge, dont un bon nombre "avaient marché au catéchisme" avec lui; plus de rencontres avec Louise, qu'il n'apercevait que rarement mais dont il aimait beaucoup la compagnie,—plus rien que le devoir austère.

Jeune et plein d'exubérance comme il l'était, Georges se laissait donc pousser dehors d'assez bonne grâce, quand Baptiste Fournier prenait possession de l'épicerie pour une demi-journée, en déclarant qu'il pouvait suffire à la besogne.

Il y avait un "bazar" à Saint-Germain, une de ces ventes de charité qui ont lieu une fois l'an et qui sont l'évènement de la saison dans un village.

Ce bazar était ouvert depuis une dizaine de jours et il devait en durer quinze. Depuis plus d'une semaine, Georges entendait donc les échos joyeux de la fête; il voyait passer les couples se dirigeant vers le couvent, dans la plus vaste salle duquel on avait établi les comptoirs et les kiosques divers. Il entendait les rires sonores, la rumeur éclatante et gaie qui venait du côté du couvent, le soir. Il était témoin des allées et venues affairées des dames qui "avaient des tables"; il voyaient les graves pères de familles escortant leurs petites filles et leurs enfants au "bazar", où ces papas tenaient à aller jouir du coup d'oeil, tout en protestant qu'ils ne s'y rendaient que "pour les enfants."

Il voyait à vrai dire passer et repasser tous les habitants de Saint-Germain, car aucun n'aurait voulu manquer la fête. Dans les campagnes, où la vie est paisible et calme, sans évènement et même sans incidents, tout ce qui fait exception à l'existence ordinaire, tout ce qui sort du cadre habituel, tout ce qui est en marge du prévu et de l'attendu prend par contraste et par comparaison une importance extrême et exorbitante. C'est ainsi qu'un "bazar" devient pour les villageois non pas "un événement", mais "l'évènement", unique et attirant, qui cause de la joie et donne de l'animation pour tout le temps de sa durée, qui

fournit, après, matière à des commentaires susceptibles d'alimenter les conversations pendant de longues semaines.

Il est donc superflu de dire que Georges, exilé de ce lieu enchanté, que lui semblait le "bazar", se trouvait dans le moment fort malheureux. Quoi ! lui seul, de tout le village n'y serait pas allé ! Son coeur se soulevait en y pensant.

La venue inopinée de Baptiste Fournier, un beau soir, le tira de sa mélancolie. Le rusé épicier se doutait du secret désir de Georges, qui avait la mine fort longue, quoiqu'on entendit, au dehors, un brouhaha joyeux, des rires, des chansons qui eussent dû lui communiquer un peu de leur gaieté.

"C'est soir de bazar", s'exclama Baptiste Fournier, en entrant ; "c'est moi qui garde ce soir."

Georges feignit de ne pas comprendre, ne voulant pas laisser paraître l'envie qu'il avait de sortir. Mais Fournier savait à quoi s'en tenir et continua : "c'est bon pour les vieux de rester derrière un comptoir par un temps pareil. Il faut que les jeunes s'amusent. Tu peux te fier à moi. Je vais rester ici toute la soirée. Va t'amuser un peu."

Le jeune homme se fit prier, pour la forme, puis il partit, après être monté prévenir Marie.

Au dehors, dans la clarté diffuse et bleuâtre qu'épandait une belle lune brillant au-dessus du clocher, des groupes passaient, faisant des taches noires sur la place de l'église.

Les promeneurs marchaient allègrement et se succédaient, nombreux, tous allant dans la même direction, vers le couvent, dont une vague illumination, faite de la clarté de quelques fanaux et de la lumière que laissaient passer les fenêtres ouvertes, indiquait la place dans la rue.

Sur le grand perron entouré de feuillage, par lequel on entrait, les jeunes gens se pressaient, laissant au milieu d'eux un passage libre au bout duquel la porte du couvent s'ouvrait à deux battants pour laisser entrer les visiteurs. Du trottoir, on apercevait, par cette porte, les tentures de fête, les banderolles qui sillonnaient les corridoirs, les jolies vendeuses qui allaient et venaient dans ce décor gai.

De l'autre côté de la rue, c'était déjà le faible demi-jour lunaire ; on voyait au loin les reflets scintillants des flots et un souffle frais de fin d'août accourait du large, apportant un peu des frissons cueillis sur la crête des lames.

Georges respirait à pleins poumons la brise fraîche, gagné par le charme de la nuit. Les évènements tristes du commencement de la saison l'avaient assombri ; mais par ce beau soir de fin d'été, son coeur jeune s'ouvrait à la joie de vivre.

Il n'eut pas plutôt fait quelques pas à l'intérieur du spacieux corridor conduisant de la porte d'entrée aux salles affectées aux fêtes, qu'il se trouva en pays de connaissance. Le contraire eût été surprenant, puisque tout le village était rendu là.

Toutes les figures familières, tous les visages connus se voyaient, au hasard des rencontres.

La fête battait son plein et une animation extraordinaire transformait le paisible édifice, l'emplissait d'une gaieté débordante. Mais c'était une gaieté d'une qualité particulière, digne et modérée dans ses manifestations, empreinte de la réserve qui convenait pour une fête de charité et dans un couvent dont les échos étaient accoutumés aux chuchotements discrets des religieuses, au bruit de leurs pas mesurés et aux accents des chants pieux. Et si c'était une gaieté profane, elle ne constituait cependant pas une profanation.

La bonne humeur se lisait sur toutes les physionomies; c'était vraiment une fête populaire dans la pleine acception du mot, car on s'amusait ferme.

Pour un grand nombre de villageois, les décors simples étaient vraiment somptueux, car ils n'avaient jamais rien vu de plus beau, excepté à l'église, lors des grandes cérémonies, quand le bedeau sortait les plus beaux ornements.

Les vendeuses étaient jolies et tenaces comme on l'est pour une oeuvre de charité,—de sorte que les bourses s'ouvraient souvent et toutes grandes. Tous n'achetaient pas cependant, mais tous étaient de la fête, jouissant du coup d'oeil qu'offrait la foule empressée autour des différentes tables, tous se pénétraient de la griserie de l'atmosphère électrique que crée la présence d'un grand nombre de gens, sous des lumières brillantes, au milieu des fleurs et des banderolles de fête, avec de jolies femmes circulant parmi les groupes et mettant partout le cachet charmant de grâce qui manquerait sans elles.

Georges, suivi de quelques amis, causant et riant, faisait avec eux le tour des "tables". Les dames de Saint-Germain trônaient à ces tables réparties entre les plus huppées de la société du village; femmes d'avocats, femmes de médecins, femmes de marchands. Il y avait la table de "la mairesse", madame Martin, la table de la femme du député, madame Beaulieu. Et sur ces tables, des objets divers, gâteaux et sucreries sur l'une, objets de fantaisie sur une autre, coussins, objets de piété, livres, un peu de tout et un peu de rien.

Georges et ses amis, amusés de cet étalage, subissant la contagion de la gaieté et de l'animation générales, allaient d'un endroit à un autre, s'emplissant les yeux et le coeur de la joie de tous.

Ils s'arrêtèrent devant "la pêche",—un paravent derrière lequel on accrochait des objets de toutes sortes à une ligne tenue par les acheteurs,—et ils rirent aux éclats en pêchant l'un une poupée, un autre un crayon et un troisième un fuseau de fil.

Puis la "roulette" les attira. Elle était installée au milieu de la grande salle et avait été confié à Joseph Leroux, huissier et membre du conseil municipal. Il se démenait, gesticulait et attirait tellement l'attention qu'on faisait cercle autour de lui. "Allons", criait-il, "une palette, une palette! qui veut une palette! c'est celle-ci qui gagne, maintenant!" Et il émaillait son discours de plaisanteries, de facéties quelquefois plutôt gauloise.

On achetait des palettes portant chacune plusieurs numéros. La roue partait, poussée par une main vigoureuse, elle tournait, tournait,

puis s'arrêtait lentement, désappointant à chaque fois les joueurs, dont un seul était favorisé par la fortune. On jouait quelques instants, puis le plus grand nombre ayant perdu, le groupe se fondait et se dispersait, remplacé, au bout de quelques minutes d'efforts de la part de Leroux, par un groupe nouveau de joueurs. Cela continuait ainsi toute la soirée : les recettes étaient bonnes.

La grande salle, les quelques pièces voisines et les corridors où débordait la foule n'étaient pas d'une dimension extraordinaire. Georges eut vite tout parcouru, tout visité, et il songea naturellement à s'arrêter et à se reposer.

Des fumeurs s'étaient installés dans les embrasures de toutes les fenêtres, savourant des cigarettes ou des cigares, ou tirant des bouffées de pipes bourrées de tabac canadien, se délassant ainsi, avant de revenir prendre part au plaisir. Le jeune homme songea à faire comme eux ; puis il se ravisa et se dirigea vers la table aux pâtisseries, peu encouragée, au bout de laquelle Louise Fournier se tenait seule, attendant les acheteurs. Elle se trouvait un peu à l'écart, séparée de la foule par une colonne tendue de banderolles multicolores. Georges se dirigea vers elle, plutôt gauchement, car il n'était pas très à son aise pour l'aborder, tant parce qu'ils se voyaient peu souvent que parce que la froideur entre les deux familles n'était pas complètement disparue.

Louise partagea son trouble en le voyant venir ; elle éprouva cette émotion mêlée de désir et d'appréhension qu'on éprouve quand on est jeune et amoureux, et qui est le plus délicieux des tourments.

Car elle était amoureuse. Les sentiments sont naïfs, spontanés et puissants, entre enfants du sol. Quand ils se révèlent, ils ont souvent pris une force qui les rend aussi difficiles à déraciner que les arbres de la campagne.

Les deux jeunes gens parlèrent d'abord tout naturellement du bazar, puis la conversation tourna sur les affaires de famille de Georges et de Louise et sur eux-mêmes.

"Vous ne venez pas nous voir souvent, reprocha timidement Louise.

—C'est difficile, répondit Georges : je ne peux pas m'absenter de l'épicerie.

Louise fut tentée de répondre que le dimanche était une journée libre, mais elle n'osa pas, de crainte de paraître trop osée et parce qu'elle savait bien pourquoi Georges n'allait pas chez elle. Tant que la femme de Baptiste Fournier ne serait pas allée voir la femme de Magloire Sirois et tant que des relations parfaitement cordiales ne se seraient pas établies entre les deux maisons, Georges ne pouvait guère aller chez Baptiste Fournier.

Louise se tut donc et il y eut un silence.

Puis Georges parla d'autres choses, jusqu'à ce qu'un silence embarrassant fût de nouveau venu jeter le froid entre lui et Louise.

La conversation se continua ainsi, par à-coup, un peu pénible, un peu saccadée, un peu décousue, mais agréable quand même, car le jeune homme et la jeune fille se comprenaient et dévinaient ce qu'ils n'osaient

se dire,—leur mutuel désir de ce voir plus souvents, d'être plus près l'un de l'autre.

Louise pensait cependant aux mystérieuses conversations entre sa belle-soeur et son frère Baptiste, aux noms connus qui revenaient sans cesse dans ces discours, et elle essayait d'amener Georges à parler affaires, pour constater si Baptiste mentionnait les noms de Georges et des siens à la suite de relations d'affaires. Elle ne put réussir à rien savoir et garda son doute torturant, quand Georges la quitta, en lui disant au revoir.

Il y avait encore des fumeurs dans les fenêtres. Les jeunes gens s'y étaient rassemblés au hazard, mais les hommes plus âgés s'étaient groupés pour parler un peu des affaires publiques et recherchaient leurs amis politiques.

Georges se dirigeait vers une fenêtre dans laquelle se trouvaient des jeunes gens, quand il fut attiré au passage par le cordonnier Gagnon, rendu au "bazar" comme tous les autres villageois et qui causait avec quelques amis de Magloire Sirois.

"Comment ça va, Georges", lui demandèrent-ils? Il y a longtemps qu'on ne t'a vu!

—Je n'ai pas grand temps, répondit Georges.

—Oui, dit-on en riant avec bonhomie; c'est un homme d'affaires maintenant.

Ils le plaisantèrent ainsi pendant quelques minutes, puis le cordonnier lui dit: "je voudrais te parler, Georges." Il amena alors le jeune homme à l'écart, en faisant un signe d'intellligence aux autres, qui étaient évidemment au courant de ce qu'il voulait dire à Georges.

"Je voulais te parler", dit le cordonnier, quand tous deux furent loin de toute oreille indiscrète; "j'ai quelque chose à te dire."

Georges acquiesça, prêt à répondre à ce que lui demanderait son interlocuteur, qui avait toute sa confiance.

"Est-ce qu'il y a longtemps que vous avez eu des nouvelles de Magloire?" dit d'abord Gagnon.

Nous n'en avons pas eu depuis qu'il est parti.

—Aucune?

—Non, nous avons toujours attendu. Monsieur Martin nous avait dit qu'il verrait à ça.

—Il n'a pas écrit?

—Non.

—Et vous ne lui avez pas écrit non plus.

—Pas encore.

—Comment ça va-t-il à la maison?

—Marie s'occupe des enfants et du ménage toute la journée. Elle tâche de cacher son chagrin.

—Est-elle bien?

—Je trouve qu'elle a maigri beaucoup.

—Ça n'est pas étonnant: une affaire pareille! Dis donc, et les affaires? Vous en tirez-vous un peu?

—Oui; mais c'est bien du travail.

—Baptiste Fournier vous aide.

—Il est venu nous offrir son aide.

—Sais-tu ce qu'on dit le lui? On assure qu'il a acheté le magasin de Magloire.

—Comment cela! fit Georges en sursautant d'étonnement.

—Eh! oui, on prétend que c'est lui qui va rester le maître.

—C'est impossible; je le saurais.

—Marie n'aurait pas pu vendre sans que tu en aies connaissance?

—Comment le pourrait-elle? C'est à Magloire!

—Il aurait fallu qu'elle fasse des procédures. Est-ce qu'elle n'aurait pas pu aller chez un avocat et arranger cela?

—Elle ne sort jamais; c'est impossible. Ça n'a pas de bon sens. Qui vous a dit ça?

On prétend que Baptiste Fournier s'en vante.

—C'est trop fort! ça n'a pas de bon sens, répéta Georges. Ce n'est pas vrai! Il doit être à essayer de nous jouer quelque sale tour.

—C'est bien ce que je pense. J'ai voulu te prévenir. Il est capable de tout, tu sais. On dit qu'il a eu quelque chose à faire avec les procédures pour enfermer Magloire.

—Il va avoir affaire à moi, cria presque Georges. Je vais l'arranger.

—Doucement, interrompit Gagnon. Ne fais pas de bêtises. Surveille-le; c'est mieux. Je ne savais pas si c'était vrai tout ce qu'on disait; j'ai voulu t'en parler. Je vois maintenant ce que c'est. Il veut se donner de l'importance et essayer de faire accroire qu'il vous protège.

—Je n'ai pas besoin de sa protection, protesta Georges avec humeur.

—Il aurait pu vous faire du tort. Mais maintenant que vous êtes avertis, il n'y a pas de danger.

—Il va se faire serrer. Il ne viendra pas longtemps.

—Fais attention à toi.

—N'ayez pas peur......Je vais le suivre d'assez près qu'il va voir que c'est inutile d'essayer de venir écornifler chez nous. Il ne restera pas longtemps.

—C'est ça; ayez l'oeil sur lui.....Tu ne t'en vas pas déjà? demanda le cordonnier, en voyant que le jeune homme faisait mine de partir.

—Je n'ai plus envie de m'amuser.

—C'est bien naturel. Allons, fais attention à toi. Ne lui laisse rien voir; c'est mieux.

Georges partit en remerciant le cordonnier du service qu'il lui avait rendu en lui ouvrant les yeux sur les agissements de Fournier. Le jeune homme savait maintenant ce qu'il avait à faire.—Il surveillerait tellement Fournier, il prendrait une attitude tellement hostile que que le fourbe serait bien obligé de s'en aller.

Tout d'abord, il voulait parler à Marie de la révélation qu'on venait de lui faire, non parce qu'il avait le moindre doute au sujet de l'exactitude de cette révélation ou parce qu'il craignait que Marie n'eût

commis la vilenie dont l'accusait Fournier, mais parce qu'il croyait préférable d'informer sa belle-soeur de la situation.

Baptiste Fournier se doutait-il de quelque chose? Craignait-il de regarder en face les yeux droits et francs de Georges?—Toujours est-il que le traître n'avait pas cru devoir attendre le retour du jeune homme.

Quand Marie, après avoir mis les enfants au lit, lui avait offert de garder le magasin, il avait accepté et il était parti.

C'était heureux car Georges n'eut peut-être pu se contenir en l'apercevant.

Tout le long de la route, en revenant, le jeune homme ruminait ce que lui avait dit le cordonnier.—Etait-il possible que Fournier eût les desseins perfides qu'on lui prêtait? Avait-il vraiment pris part aux démarches faites pour provoquer l'internement de Magloire? Et s'il s'était mêlé de la chose, quel rôle avait-il joué? Georges pensait à ces choses et il sentait qu'il perdait son sang-froid. Il craignait de se trouver en présence de Fournier, car la colère grondait dans son coeur.

Il eut un soupir de soulagement, quand il constata que l'intrus était parti.

Marie fut très péniblement affecté par la nouvelle que lui apprit Georges, qui ne parla que du côté affaires au sujet des menées de Baptiste Fournier et se garda bien de mentionner quoique ce fût de l'internement de Magloire.

Marie protesta qu'elle ignorait tout et nia avoir fait aucune transaction avec Baptiste Fournier. Ce nouveau coup l'avait rendue encore plus triste, en lui faisant constater une fois de plus toute la méchanceté humaine. Une fois rentrée dans sa chambre, elle eut une crise de chagrin et gémit longtemps sur ses infortunes. Retiré dans la sienne, Georges n'était pas loin de pleurer, lui aussi, car il trouvait la vie bien amère.

Cependant, le "bazar" venait de clore ses portes pour la journée. On en revenait en chantant et en riant, comme on y était allé. Les couples passaient lentement, peu pressés d'arriver à la porte des logis, où il faudrait se séparer.

Les échos de cette gaieté montaient jusqu'aux deux affligés, mettant une poignante note d'ironie dans leur tristesse.

Si Georges se fût penché à sa fenêtre, il eût vu passer, au milieu des autres couples, André Noël et Mina Martin, qui marchaient au bras l'un de l'autre, en se disant des paroles d'amour.

CHAPITRE III

Septembre arrivait, avec ses gelées, ses nuits froides et ses journées belles mais sans chaleur.

Là-bas, sur les rives du fleuve Saint-Laurent, ce mois est un mois d'automne et commence déjà à éparpiller les feuilles vite jaunissantes. En une seule nuit, la froidure en flétrit toute une jonchée, que la brise fait rouler sur le sol, au travers des herbes encore vertes,—contraste saisissant des tiges pleines de sève frôlées par la mort.

C'était l'époque des grandes marées, que l'on entendait déferler dans la nuit, cinglées par le vent froid du nord. Les plaintes lugubres de la brise, mêlées au fracas des vagues, aux gémissements imprécis et indéfinissables que les souffles de l'automne arrachent aux choses et à la nature, au craquement des poutres vieillies des toits, aux lamentations des branches tordues et secouées, aux grincemetns de quelque enseigne de magasin mal assujetie,—tout cela faisait une clameur immense incessante, mystérieuse et déprimante, qui occasionnait des sursauts et des réveils d'effroi à la femme de Magloire Sirois.

Les nerfs de la malheureuse, tendus trop violemment pour résister aux assauts du malheur et de l'adversité, se relâchaient maintenant. Son courage demeurait indomptable, mais ses forces fléchissaient. Elle subissait cet affaisement providentiel qui nous permet de résister aux épreuve en faiblissant et qui nous protège contre le danger d'une rupture fatale, d'un effondrement soudain que causerait une résistance trop prolongée, trop raide.

Ses pensées allaient vers son mari avec plus d'intensité que jamais. Elle eut voulu le protéger, le sauver ; mais comme elle était femme, elle eut surtout voulu être protégée et soutenue par lui ; elle avait la nostalgie de l'être fort et aimant auprès duquel elle avait été heureuse et confiante.

Elle ne pouvait réussir à se le représenter comme un pauvre malade affaibli et ayant besoin de sympathie et de soins ; il demeurait toujours pour elle l'homme fort qui s'était engagé à la protéger, au jour du mariage, celui au bras duquel elle marchait sans crainte dans la vie et dont la présence l'eût préservée de l'effroi, de l'isolement au milieu des méchancetés et des convoitises humaines.

Certes, elle n'aurait pas ressenti, si Magloire eût été là, la terreur sourde que lui inspiraient les visites de Baptiste Fournier. Elle eut même appris sans frayeur les menées insidieuses, perfides et traîtresses de Fournier, si elle eût eu près d'elle cet être loyal et droit dont la présence eût suffi pour dissiper les complots et pour mettre les méchants en fuite.

Sainte confiance ! noble amour ! qui honorent autant celles qui les manifestent que ceux qui en sont les dignes objets.

Malgré ses défauts, sa violence et ses emportements, Magloire Sirois avait été un bon père et un bon mari. Il avait toujours veillé avec sollicitude sur les siens et jamais son coeur n'avait appartenu à d'autre qu'à eux, ne s'était laissé détourner du devoir noble et pur. Il n'avait pas déchu, malgré son malheur; il était toujours digne de l'amour de sa femme, de l'affection de ses enfants. Et il ne se pouvait pas que le cri de cet amour, que les voeux de cette affection ne fussent quelque jour entendus, Là-Haut, où se pèsent les fautes et les mérites des humains, où se rendent les décrets de la Justice.

De longs mois s'étaient maintenant écoulés depuis le départ de Magloire. Jamais Marie n'avait eu de ses nouvelles. Louis Martin, absorbé par d'autres soucis et peu fâché d'être momentanément débarrassé d'un partisan plutôt encombrant, n'avait fait aucune démarche pour obtenir la libération de Magloire Sirois. Il s'était contenté de s'informer de sa santé et n'avait même pas pris la peine de faire part à Marie des nouvelles qu'il avait reçues.

C'était donc naturel que, surrexcitée par son chagrin, stimulée par son esseulement, Marie, après avoir subi une crise d'abattement, tentât de sortir de son isolement, de rompre le silence fait sur la détention de Magloire, de se mettre en rapport avec lui, d'obtenir des renseignements,—quelque chose de concret qui la sortirait de l'exaspérante ignorance du sort de son mari.

Elle songea bien à faire le voyage, à aller le voir à l'asile. Mais qu'eût-elle pu faire, seule et sans amis, là-bas? et puis comment laisser les enfants?

Elle décida donc d'écrire, se disant qu'elle devrait recevoir une réponse.

Elle mit dans cette lettre toute son âme. Elle y versa toute son affection longtemps contenue. Elle y donnait à Magloire des nouvelles des petits: "les enfants parlent de toi", disait-elle; "le petit Magloire commence à dire "papa" et Jeanne demande quand tu vas revenir."

"Dis-moi comment tu es, quand nous te reverrons. C'est si triste ici, sans toi."

Marie cacheta amoureusement l'enveloppe, mit un baiser sur le timbre, puis elle alla elle-même jeter la lettre à la poste, par un soir obscur, se cachant comme si elle commettait une mauvaise action, et pourtant tout à coup pleine de confiance.

Pouvait-elle douter du résultat? Ne savait-elle pas que Magloire serait tirée de la torpeur où on le disait plongé, en voyant son écriture? ses yeux se mouilleraient en lisant le nom de Jeanne et celui du petit Magloire. Il répondrait, elle en était certaine.

Après avoir fait cette démarche, elle se sentit soulagée, plus confiante et plus forte, plus pleine d'espoir en embrassant longuement les enfants, qu'elle chérissait pour deux depuis que Magloire n'était plus là.

Georges fut étonné du changement qui s'opéra en elle. Il en fut aussi heureux, car il se sentait responsable dans une certaine mesure du soin de la mère et des enfants, pendant l'absence de Magloire, et sa

tâche devenait plus facile et moins lourde si Marie reprenait des forces, si elle recouvrait sa vaillance d'autrefois.

Les jours se passèrent.

L'espoir est doux au coeur humain ; sans lui nous sombrerions dans un abîme de tristesse, dans un néant sombre et morne. N'est-il pas à la base de la religion? N'est-il pas notre bien le plus précieux sur cette terre? Marie espéra donc. Après avoir connu les affres de la douleur, elle passa par le consolant état d'âme que fait naître la perspective d'un bonheur retrouvé.

Elle recouvra même un peu de sa gaieté ; elle se surprit à chanter, en s'occupant des soins du ménage.

Elle ne s'était pas confiée à Georges, craignant qu'il ne partageât pas sa confiance, car elle voulait espérer ; elle avait besoin de cela pour vivre. C'était un gros secret, qui lui pesait beaucoup.

Par une touchante puérilité, elle avait confié à la petite Jeanne que son père allait peut-être revenir, qu'elle aurait de ses nouvelles.

Elle prenait l'enfant sur ses genoux et lui disait : "aimerais-tu cela, ma petite Jeanne, si ton papa revenait?

—Oh! oui, répondait l'enfant.

—Tu aimerais cela s'il était ici, s'il venait t'embrasser comme auparavant, dans ton lit, le soir, avant que tu t'endormes.

—Oui, répondait Jeanne.

Et le dialogue continuait ainsi, jusqu'à ce que Marie se sentît les paupières humides et se prît à envier la crédulité de la petite, qui semblait s'imaginer que la porte allait s'ouvrir là,—immédiatement,—et que son père allait entrer bruyamment comme autrefois, avec le bon rire qui réjouissait Jeanne et qui faisait "jaser" le petit Magloire dans son berceau.

Les jours se passèrent, et rien ne venait. Marie se perdait en suppositions, calculait combien de temps cela prenait pour que la lettre se rendît, pour que la réponse pût arriver.

Une semaine s'écoula,—deux semaines. Pas de réponse.

Marie connut alors la profondeur des déceptions amères, qui suivent trop souvent les espérances dont on s'était nourri, qu'on avait caressées. Autant elle était heureuse quelques jours auparavant, autant elle était malheureuse maintenant.

Elle redevenait morose et triste, reprenait sa physionomie douloureuse. Georges, qui suivait ces transformations et qui n'en devinait pas la cause, était désolé.

Il eut donné beaucoup pour pouvoir consoler l'affligée, mais sa sympathie était impuissante. Certaines douleurs ne se consolent pas : elles se supportent seulement—,tant que la misérable machine humaine peut résister à leur poids accablant.

Mais Marie en était rendu à un point où la situation lui était devenue tellement intolérable que la jeune femme était résolue à agir, à faire quelque chose, coûte que coûte, pour sauver Magloire et pour se sauver elle-même du gouffre où elle se sentait enfoncer.

Elle décida donc d'aller de nouveau voir l'avocat Louis Martin,

quoique sa première visite eût été sans résultat. C'était un ami de son mari et elle ne pouvait croire qu'il ne pût pas faire quelque chose pour Magloire.

Marie trouva Martin en conversation avec André Noël, qui était maintenant avec la famille Martin dans des termes d'intimité si grande que l'on en parlait dans le village. Les gens qui se prétendaient bien renseignés affirmaient que le jeune homme était fiancé à Mina Martin.

Il eut un sourire gracieux pour la femme de l'épicier, qu'il connaissait pour l'avoir vue quand il accompagnait Mina chez elle. Il se disposait à partir; Martin lui dit bonjour puis se tourna vers Marie, non sans quelque embarras.

L'avocat sentait qu'il ne s'était guère donné de peine pour aider Magloire et il dit à la visiteuse: "J'ai eu des nouvelles de votre mari, madame. On dit qu'il va bien.

—Oh! que je suis heureuse, interrompit-elle. Moi que venait justement vous parler de lui. Que fait-il? comment est-il?

Martin n'était guère renseigné. Il se contenta donc de répondre que la santé de Magloire était bonne.

—Je lui ai écrit, fit Marie, et il n'a pas répondu. Je ne sais pas ce que cela veut dire.

—Vous avez fait cela! s'exclama Martin, effrayé et mécontent sans trop savoir pourquoi.

—Je ne pensais pas mal faire, répondit innocemment Marie.

—Ce n'est pas ce que je veux dire, s'empressa de répondre Martin. Je ne vous blâme pas. Seulement, je suis un peu surpris. Et, ajouta-t-il en hésitant, avez-vous eu une réponse?

—Non, dit-elle.

Il respira plus à l'aise.

—Voyez-vous, continua-t-il, d'un ton protecteur, il y a bien des rouages, des règlements dans l'administration d'un établissement de cette sorte. Magloire n'a peut-être pas encore reçu votre lettre.

—Vous pensez qu'on ne la lui a pas donnée ?

—Je ne dis pas cela, mais c'est possible.

Et Martin pensait aussi à une autre éventualité, celle où Magloire Sirois n'aurait pas été dans un état mental qui eût permis de lui communiquer la lettre.

Il ne fit cependant pas part à Marie de sa pensée. Il dit simplement: "si vous attendiez encore un peu, vous recevrez peut-être une réponse.

—Je n'y compte plus beaucoup, à vrai dire, laissa tomber Marie. Mais est-ce ce ne serait pas possible de faire des procédures pour le faire sortir?

—Ce serait peut-être possible.

—Je voudrais faire quelque chose. S'il n'y a pas moyen de le faire sortir, je vais aller le voir à l'asile.

—Ne faites pas cela, dit, dit vivement Martin.

—Pourquoi?

—Et les enfants?

—Je les emmenerais avec moi.

—Mais vous laissera-t-on entrer?

—Je dirai que je suis sa femme.

—Il faudra que vous ayez une lettre d'introduction.

—Vous pourriez m'en donner une.

—Certainement, certainement. Seulement, vous admettra-t-on même avec cela.

—On me refuserait la permission de voir mon mari? se récria Marie découragée.

—Mais, dit à regret Martin, si votre visite lui faisait du mal.....

Marie éclata en sanglots. La pensée que sa vue pût faire du mal à son mari, était vraiment trop cruelle!

Martin fut ému et s'efforça de la calmer.

—Il ne faut pas vous désoler comme cela, lui dit-il finalement. On peut s'informer exactement de l'état dans lequel se trouve Magloire, puis agir en conséquence ensuite.

—Oh! si vous pouviez faire quelque chose pour lui! implora Marie. Si vous saviez comme je souffre!

Elle suffoquait d'émotion et Martin mit fin à l'entrevue en promettant solennellement qu'il allait s'occuper immédiatement de l'affaire.

Elle sortit, en s'excusant d'avoir fait une telle scène. Louis Martin, resté seul, murmura: "ce sacré Magloire, il va bien falloir que je m'occupe de lui: je en peux pas laisser ainsi souffrir sa petite femme.... J'espère qu'il ne nous ennuiera pas trop quand il reviendra."

Sur cette réflexion demi-compatissante et demi-égoïste, il se mit au travail et recommença à compulser des dossiers.

Après être sortie de l'étude de Martin, Marie, les yeux encore rougis de pleurs, se dirigea vers sa demeure. A son insu, elle était suivie, à distance, par un homme qui ne la perdait pas de vue, qui l'avait regardée entrer au bureau de Martin, qui avait surveillé la porte de ce bureau et qui, maintenant qu'elle était sortie, s'élançait de derrière la clôture le long de laquelle il s'était dissimulé, pour épier encore la jeune femme.

Celle-ci, marchant à pas pressés, passa rapidement devant l'échoppe du cordonnier Gagnon, mais pas assez rapidement pour que le cordonnier ne vît pas son visage bouleversé.

"Allons", se dit le cordonnier, "la voilà encore qui se tourmente à cause de Magloire. Je suppose qu'elle est allée trouver Martin pour lui demander conseil. Si elle compte sur celui-là pour faire sortir Magloire, elle attendra longtemps."

Tout en soliloquant ainsi, le cordonnier vit l'homme qui marchait à la suite de Marie.

"Tiens", murmura-t-il, "cela va mal. Si cette canaille d'Hormisdas Morneau se mêle de surveiller la femme de Magloire, ça ne doit pas être dans un bon but."

"Qu'il y a donc de méchanceté dans le monde", conclut-il en continuant à pousser le ligneul.

Hormisdas Morneau cependant hâtait le pas. Il atteignit Marie, au moment où elle allait rentrer chez elle, et lui adressa la parole, avec une feinte bonhomie :

"Bonjour, madame Sirois. Comment ça va ? Les enfants sont bien ?"

Marie répondit affirmativement. Elle ne connaissait pas beaucoup Morneau, mais elle croyait que c'était un des partisans politiques de Magloire. Elle se pensait donc obligée d'être polie pour lui et de répondre à ses questions.

"Et avez-vous des nouvelles de monsieur Sirois ?" demanda impudemment Morneau.

Cette question brutale et pénible affligea Marie, qui repondit comme on répond quand une question inattendue prend au dépourvu et fait dire des choses que l'on voudrait garder pour soi. Elle dit : "non, malheureusement, je n'ai pas de nouvelles. J'essaie d'en avoir et je suis allé demander conseil à monsieur Martin."

Morneau savait maintenant tout ce qu'il désirait savoir. Il s'éloigna en prodiguant à Marie des consolations banales et offensantes : "pauvre femme, je vous plains ; vous avez de la peine, je comprends ça."

Marie entra chez elle, mécontente d'elle-même et de Morneau.

L'homme s'en alla, marchant plus vite et l'air satisfait, comme s'il se dirigeait vers un but déterminé après avoir rempli une mission avec succès. Il continua jusqu'à la première rue transversale, prit à travers champs, et se rendit à la rue de l'église, en haut de la côte. Il redescendit ensuite la côte, avec une allure moins pressée, en affectant de ne pas se hâter, et il se dirigea vers l'étude d'avocat de Georges Beaulieu.

"Eh ! bien, Morneau ? interrogea Beaulieu, en le voyant entrer, qu'est-ce qui vous amène ?"

Comme tous les gens liés par la politique et les intérêts communs qui en découlent mais séparés en même temps par les conditions sociales, le député Beaulieu et le journalier Morneau étaient en termes d'intimité sur un point seulement, celui de la politique. Jamais Beaulieu ne se fût compromis au point de solliciter Morneau d'espionner ses adversaires pour lui, mais le visiteur de Beaulieu savait cependant que ses services seraient récompensés même s'ils étaient volontaires.

C'est donc avec confiance qu'il dit au député : "j'ai du nouveau à propos de Magloire Sirois.

—Et qu'est-ce que vous avez, demanda négligemment Beaulieu, satisfait du zèle de son partisan et pressentant un renseignement sur ce qui se passait dans la famille de Magloire.

—Sa femme veut le faire sortir, répondit Morneau.

—C'est bien naturel, dit Beaulieu. A-t-elle fait des démarches ? ajouta-t-il, en insistant sur sa question.

C'était le moment pschychologique. De la réponse de Morneau à cette importante question allait dépendre le prix que le député paierait pour les renseignements.

—Oui, elle en a fait, répondit Morneau.

—Lesquelles ?

—Elle est allé voir Martin pour faire sortir Magloire.

—Quand cela, interrompit Beaulieu, devenu inquiet?

—Ce matin même.

Beaulieu se rasséréna.

—Qui vous l'a dit?

—Je l'ai vue et elle me l'a dit.

—La femme de Sirois elle-même?

—Oui.

—Ce n'est pas mal, fit Beaulieu, amusé.

Morneau était tout fier, tout heureux d'avoir été aussi habile.

Le député réfléchit une minute.

—C'est tout ce que vous savez, dit-il.

—Oui; j'ai pensé que cela valait la peine......

Morneau était un peu décontenancé. Beaulieu le rassura:

—Certainement, j'apprécie le trouble que vous vous êtes donné. Tenez, ajouta-t-il, en tirant quelque chose de son gousset, mettez cela dans votre poche et ne parlez de rien à personne.

C'était un billet de cinq dollars que Beaulieu avait donné à son visiteur; celui-ci sortit en se confondant en remerciements obséquieux et serviles, comme la vue de l'argent en arrache aux âmes basses.

"Il va falloir que je mette ordre à cela", dit tout haut Georges Beaulieu, quand la porte se fût refermée sur le traître Morneau: "si cet animal de Sirois revient maintenant, il peut encore faire du bruit. Il n'en mourra pas, quand bien même il resterait encore quelques mois à l'asile, et cela nous rendra un fier service."

Tout ceci s'était passé l'avant-midi.

L'après-midi, à l'heure du courrier, Beaulieu partit pour aller au bureau de poste, où l'on distribuait les lettres arrivées par le train de qautre heures.

A la campagne, l'arrivée du courrier est un incident marquant de la journée. Tous sont anxieux d'avoir des nouvelles et tous aiment à prendre un peu d'exercice. Comme les distances ne sont pas longues et comme les buts de promenades sont rares, l'arrivée et la distribution du courrier sont un prétexte tout trouvé pour faire un bout de promenade et rencontrer les gens du village, avec qui on devise des évènements du jour.

Beaulieu, malgré son caractère un peu hautain, ne négligeait pas cette occasion de se montrer à ses électeurs et de flatter leur vanité en causant familièrement avec eux pendant quelques minutes, en attendant que le maître de poste et ses aides eussent classé "la malle" et tout placé dans les casiers respectifs des gens du village, qui ouvraient ensuite ces casiers avec leurs clefs respectives pour prendre leurs courriers. Le député venait souvent assister à cette petite réunion improvisée, où l'on voyait presque tous les villageois.

Ce jour-là, Beaulieu se rendit au bureau de poste plus vite que d'habitude et y arriva avant que le charretier chargé du transport des "malles de Sa Majesté" n'eût apporté les sacs contenant ces "malles". Il causa d'abord avec l'un, puis avec l'autre, se tenant près du perron

qui conduisait à la porte du bureau de poste et rendant affablement les saluts qu'on lui adressait.

Louis Martin passa et les deux hommes échangèrent des saluts. Beaulieu entra alors dans le bureau de poste et pria le maître de poste de lui donner immédiatement son courrier, prétextant qu'il était pressé. Cela fait, il sortit et attendit. Quand Martin sortit à son tour, avec son courrier, Beaulieu s'arrangea de manière à marcher à côté de lui. Martin lui adressa la parole et tous deux partirent ensemble.

Quand ils furent un peu à l'écart de la foule, Beaulieu dit à Martin: "Je voudrais vous parler d'affaires. Auriez-vous un moment à me donner?

—Certainement, répondit Martin, enchanté, car il était très accessible à la vanité et très flatté que Beaulieu voulût bien être en bons termes avec lui.—Irons-nous à mon bureau, demanda-t-il?

—Arrêtons au mien, répondit Beaulieu: c'est plus près.

—Très bien, fit Martin.

Les deux avocats entrèrent. Beaulieu avait eu la précaution de renvoyer son huissier, de sorte qu'il se trouvait seul avec Martin. Pas de danger qu'ils fussent dérangés par quelque visiteur, car passé quatre heures, les habitants des campagnes ne sortent plus de leurs logis pour s'occuper d'affaires. Quand ils ont quelque affaire à transiger, ils y consacrent toute une demi-journée, car on a du temps aux champs; ils "attellent" et ils arrivent soit de bonne heure l'avant-midi, soit de bonne heure l'après-midi.

Un poêle en fonte, dont le tuyau en tôle se perdait dans la demi-obscurité de la pièce mal éclairée, ronflait dans l'antichambre où on pénétrait en ouvrant la porte donnant sur la rue.

Le cabinet de travail de Beaulieu était dans la pièce voisine. Avant d'y pénétrer, Beaulieu ferma soigneusement la porte d'entrée et baissa les rideaux de toile des fenêtres, pour être protégé contre toute indiscrétion. Ceci fait, il invita Martin à pénétrer dans son cabinet de travail, où il s'assit dans un fauteuil en bois faisant face à une table chargée de paperasses. Martin s'assit dans un fauteuil semblable, au bout de la table. Une lampe à l'huile sans abat-jour se trouvait entre les deux hommes sur la table, et elle les éclairait d'une lumière crue et fatiguante.

Tous deux s'étudiaient, sans en avoir l'air, s'observaient comme des lutteurs qui vont en venir aux prises. Martin se creusait la tête à se demander ce que Beaulieu pouvait bien lui vouloir et espérait intérieurement n'être pas pris au dépourvu et avoir la présence d'esprit nécessaire pour tirer le meilleur parti possible de l'affaire que le député allait lui proposer. Ce dernier regardait Martin avec une attention tranquille et subtilement dédaigneuse, en homme qui est sûr d'avoir le dessus sur son adversaire et qui songe seulement aux moyens d'arriver à ses fins le plus rapidement et le plus facilement possible.

Le silence ne dura que quelques secondes et Beaulieu entama l'entretien:

"—J'ai voulu vous parler, aujourd'hui", dit-il, parce qu'il m'est

venu quelque chose d'important à l'idée. Quand on croit avoir une bonne idée, autant vaut en faire part tout de suite à ceux qu'on estime. Car vous savez, n'est-ce pas, mon cher monsieur Martin, que j'ai toujours eu beaucoup d'estime pour vous.

—Vous êtes bien aimable, interrompit Martin, que ce début faisait tressaillir d'aise.

Pas du tout, pas du tout, répartit Beaulieu: je dis cela parce que je le pense. Nous n'avons jamais eu que des rapports cordiaux, quoique nous soyons des adversaires politiques. Et je m'étonne quelquefois que mon adversaire, mon plus dangereux rival......

—Oh! protesta faiblement Martin.

—.....Que mon plus redoutable concurrent politique, continua imperturbablement Beaulieu, en faisant semblant de n'avoir pas entendu l'interruption, soit justement l'homme de tout le village avec lequel je pourrais m'entendre le mieux, que j'estime entre tous et dont j'admire le talent, dont je prise le plus haut la courtoisie professionnelle et l'amabilité d'homme du monde. C'est vraiment un hasard surprenant, une bizarrerie du sort.

—En effet, affirma Martin, complètement gagné. Je n'ai toujours eu que des relations cordiales avec vous, je puis m'en flatter Mais vous m'attribuez trop de mérite. Si je me suis toujours bien entendu avec vous et si j'ai toujours lutté à armes courtoises, c'est parce que j'appréciais moi-même beaucoup vos procédés de "gentleman".

Martin eut pu dire aussi, avec une égale vérité, que s'il avait toujours ménagé Beaulieu, c'était parce que celui-ci lui en imposait et le dominait. Mais Martin ne s'avouait pas cela et s'imaginait de bonne foi qu il avait des égards pour Beaulieu uniquement parce que son adversaire était un charmant garçon. Sa méprise était assez excusable, car on convient difficilement de la supériorité des autres, même quand on subit l'ascendant d'un caractère plus fort que le sien.

—C'est vraiment malheureux, continua Beaulieu, développant sa pensée, que nous nous heurtions toujours en des luttes vraiment déraisonnables, puisque nous pourrions nous entendre si bien. Je me suis demandé s'il n'y aurait pas moyen de faire cesser cela.

—Je ne demanderais pas mieux, hasarda Martin, qui tendit cependant plus attentivement l'oreille, car s'il était un peu vaniteux et un peu faible de caractère, il était néanmoins intelligent et il se demandait avec une vive curiosité où Beaulieu voulait en venir.

—Nous nous combattons, dit Beaulieu; nous dépensons en pure perte et sans nécessité une somme énorme d'énergie. Que retirons-nous de tout cela? Certainement pas des résultats en rapport avec nos efforts. Au lieu de cela, si nous unissions nos forces, nous pourrions accomplir de grandes choses.

—Je ne vois pas bien ce que vous voulez dire, fit Martin, qui se demandait si Beaulieu voulait le faire renoncer à son allégéance politique.

—Pourtant, c'est facile, dit Beaulieu, avec un sourire suprêmement engageant. Nous nous donnons des coups; nous nous disputons le

contrôle ; nous venons en opposition à tout moment. Si au lieu de cela, nous nous aidions mutuellement, si nous partagions.

La convoitise brilla dans les yeux de Martin.

—Si nous divisions entre nous les honneurs et le pouvoir, dit avec emphase Beaulieu, en faisant sonner fortement ces deux mots. Ne croyez-vous pas que nous aurions davantage tous les deux, que nous serions plus heureux et que nous aurions plus de succès qu'en nous acharnant à nous détruire l'un l'autre.

—Comment faire, interrogea avidement Martin, haletant, et la gorge sèche, transformé, séduit, électrisé par ces deux mots magiques d'"honneurs" et de "pouvoir". Je ne peux pourtant pas abandonner "ma politique", protesta-t-il faiblement.

—Qui vous parle de ça? riposta Beaulieu, satisfait du coup qu'il avait porté, jouissant de sa victoire.

Martin eut un mouvement d'étonnement.

—Ce serait une alliance entre nous, dit confidentiellement Beaulieu. Personne ne le saurait. Nous nous ferions des concessions mutuelles ; nous cesserions notre guerre à mort. A la prochaine élection, vous ne me feriez pas une lutte trop violente. Il y a moyen de sauver les apparences. Moi, de mon côté, je vous laisserais élire maire, je vous ferais même élire, l'an prochain.

Le titre ronflant de maire!.....les petits bénéfices que permet de faire cette charge!.....la considération dont il jouirait dans le village! son prestige rétabli......tout cela passa en vision éblouissante devant Martin.—Il était vaincu.

—J'accepte l'alliance que vous me proposz, dit-il, redevenu lui-même et songeant maintenant, en politicien retors, à s'assurer que son nouvel allié ne lui imposerait pas des conditions trop exorbitantes. Dites-moi, continua-t-il, ce que je pourrais faire pour vous être agréable.

Beaulieu l'attendait là.

—Je n'ai rien de particulier à demander pour le moment, dit négligemment le député. L'essentiel est que nous nous entendions ; nous nous concerterons plus tard sur les questions de détails à mesure qu'elle se présenteront. Il n'y a rien que je puisse moi-même faire dès maintenant pour vous être utile, mon cher monsieur Martin?

—Non vraiment, pas que je sache, répondit Martin, avec reconnaissance.

—Oh! j'oubliais, fit Beaulieu.....Pendant que nous y sommes. Ce serait une bonne chose si, sans que cela paraisse, nous modérions les ardeurs de certains de nos partisans trop remuants qui pourraient nous causer réciproquement des ennuis.

—En effet, approuva Martin.

—S'il y en a qui vous ennuient, dites-le moi, dit Beaulieu.

C'était une preuve immédiate du bon vouloir, de la sincérité de Beaulieu. Martin l'en remercia, heureux de constater immédiatement l'effet de l'alliance qu'il venait de contracter et songeant avec plaisir à l'avenir facile qui s'offrait à lui.

—Si Magloire Sirois était encore ici, dit-il en souriant, ce serait

à moi à vous demander si vous voulez que je le modère. Mais il ne sortira probablement pas avant quelques semaines. Il sera calmé dans ce temps-là.

—Comment, s'exclama Beaulieu, en feignant une grande alarme, va-t-il sortir bientôt?

—Sa femme est venue me demander de m'occuper de lui, dit Martin, embarrasé.

Il avait consenti facilement à faire double jeu, à exploiter les électeurs, à trafiquer de ses convictions politiques. Mais quoiqu'il ne fût pas scrupuleux, l'idée de priver un homme de sa liberté le troublait et il appréhendait que Beaulieu ne lui demandât de laisser Magloire Sirois à l'asile.

Beaulieu ne le lui demanda pas directement: "c'est embêtant", dit-il; "qu'allez-vous faire?"

Martin rougit, comme s'il eût été pris en faute. Ce Beaulieu était décidément très fort.

—Je ne sais trop, dit enfin Martin.

—Peut-être vaudrait-il mieux le laisser là un peu plus longtemps, risqua Beaulieu.

—C'est que sa femme se désole, répliqua Martin, elle fait pitié la pauvre femme.

—Elle est certainement digne de pitié, affirma Beaulieu. Mais son mari a un caractère intraitable: on ne sait ce qu'il fera une fois revenu.

—Il ne peut pas faire grand'chose, dit Martin, d'un ton conciliant.

—Oh! il pourrait nous causer des ennuis, dit Beaulieu. Il nous en a assez causé déjà.

—C'est vrai, dit Martin.

—Mais n'en parlons plus, si vous ne voulez pas, dit Beaulieu.

Martin fut atterré: tout allait-il s'écrouler? allait-il tout perdre par la faute de cet imbécile de Magloire Sirois.

L'abject marchandage recommença.

—Si vous y tenez beaucoup, dit Martin......

—Moi, dit Beaulieu, je n'y tiens pas du tout. Seulement je pensais que cela aurait été mieux de le laisser là plus longtemps.

—En effet, il est assez gênant, murmura Martin, qui tremblait à la pensée que Magloire Sirois pourrait deviner son entente avec Beaulieu.

—Il pourrait déranger tous nos calculs, fit insidieusement Beaulieu.

Ces paroles mettait en jeu toute le traité conclu entre les deux hommes. Martin hésitait.

Beaulieu vit qu'il avait la partie gagnée. Il ajouta: "c'est un garçon impossible; il gêne tout le monde; il se querelle avec tout le monde. Il pourrait ennuyer monsieur Noël. J'entends dire que ce jeune homme va épouser une de vos filles, mademoiselle Mina. Sirois serait capable de faire tout manquer, en faisant quelque coup de tête. Croyez-moi, ne courez pas ce risque.

C'était le coup décisif: Martin, influencé à la fois par l'intérêt et sous le coup de la frayeur de voir manquer le mariage de sa fille, se rendit aux instances de Beaulieu: "vous avez raison", dit-il, "cet homme est trop encombrant, trop violent, trop dangereux. Qu'il sorte comme il pourra. Je ne m'occuperai pas de lui."

"Vous avez raison", conclut Beaulieu: "il pourrait nous faire du mal; c'est un mauvais caractère."

Après s'être ainsi soulagé la conscience en noircissant à plaisir celui qu'ils privaient de sa liberté pour servir leurs intérêts personnels, les deux compères se séparèrent en échangeant forces salutations et très satisfaits l'un de l'autre.

Le soir, au souper, Martin ne tarit pas d'éloges sur Beaulieu. "C'est un charmant garçon", disait-il, "un parfait gentleman."

CHAPITRE IV

Pendant qu'un complot s'ourdissait entre Georges Beaulieu et Louis Martin contre son mari, la femme de Magloire Sirois était aussi menacée d'un autre côté: Baptiste Fournier continuait son travail perfide pour ruiner le commerce de l'épicerie. Marie était donc menacée dans son amour et dans ses biens.

A vrai dire, Baptiste Fournier n'était pas complètement satisfait de la tournure que prenaient les évènements. En dépit de ses tentatives continuelles pour nuire aux affaires de son rival, les acheteurs ne s'éloignaient guère du magasin de Magloire Sirois. Le méprisable personnage n'avait plus d'occasions de commettre avec succès ses vilenies. Marie et Georges ne lui avaient rien laissé voir de leurs soupçons à son égard, mais la jeune femme et le jeune homme ne le quittaient plus d'une semelle, de sorte qu'il était fort gêné pour accomplir ses desseins méchants: ils se relayaient pour garder le magasin et l'un des deux était toujours là. Fournier avait beau tenter de les éloigner, avait beau essayer toutes sortes de ruses pour demeurer seul à recevoir les acheteurs, il ne pouvait réussir.

Se rendant compte que ses visites à l'épicerie ne l'avançaient pas à grand'chose, il y venait maintenant très rarement. Mais s'il n'y venait pas très souvent, il y pensait par contre tout le temps.

Il rageait continuellement et il exhalait amèrement sa colère dans ses conversations avec sa femme.

"Quand on pense", disait-il, "ce petit imbécile de Georges et cette pimbèche de Marie ne me quittent pas une seule seconde; on dirait qu'ils le font exprès. Je me demande, des fois, s'ils se doutent de quelque chose.

—Ils ne sont pas assez fins, pour cela, répartit aigrement Joséphine.

—Si je pensais que Georges fait expès pour rester là, tout le temps quand Marie n'y est pas, je lui tordrais le cou, déclara Baptiste Fournier, qui aurait été bien en peine de mettre sa menace à exécution, mais qui la proférait cependant, avec une grande férocité.

—Ça ne t'avancerait pas beaucoup, dit Joséphine, qui partageait la colère de son mari, mais qui était très pratique et qui ne perdait pas facilement son sang-froid.

—C'est vrai, convint Baptiste Fournier; il faudrait trouver quelque moyen de sortir de là. Sais-tu à quoi je pense?

—Non.

—Si je faisais interdire Magloire et si je me faisais nommer curateur.....

—Marie ne voudrait pas.

—Il y aurait peut-être moyen de faire cela sans elle.

—Tu as toujours quelque bonne idée, éjacula Joséphine, vite prête à admirer le génie de son mari pour le mal. Tu devrais consulter un avocat: il te dirait s'il y a moyen de faire cela.

—C'est entendu, répondit Fournier; j'y irai demain.

—Qui vas-tu consulter? monsieur Beaulieu?

—Il ne voudrait pas se mêler de cela!

—Pourtant, Magloire lui a assez fait dommage.....

—Oh! Beaulieu est bien prêt à lui rendre aussi, mais en-dessous, sans que ça paraisse. Il ne voudrait pas avoir l'air de se venger.

—Alors, où vas-tu aller?

—Chez Normandin.

Ce Normandin était un avocat qui avait dû quitter l'endroit où il était établi auparavant, parce qu'il avait trop bu. Il était venu chercher fortune à Saint-Germain, où on avait recours à lui uniquement quand on craignait d'aller confier ses affaires aux autres avocats du village, comme c'était le cas dans le moment pour Baptiste Fournier. Normandin était donc surtout consulté pour les affaires louches et il avait une réputation peu enviable.

—Si tu étais nommé curateur, dit Joséphine, tu pourrais faire ce que tu voudrais chez Magloire?

Fournier expliqua à sa femme ce que c'était qu'un curateur, car comme nombre d'habitants de la campagne, qui plaident souvent, il avait quelques notions rudimentaires de la loi.

Un curateur est l'administrateur des biens d'un aliéné. Le curateur est nommé par le tribunal et gère les affaires de l'aliéné.

—Mais alors, dit Joséphine, étonnée, c'est toi qui mènerais tout.

—J'aurais le contrôle de tout l'argent de Magloire, répondit Fournier, triomphant: quand Marie aurait besoin de quelque chose, elle serait obligée de me demander de l'argent.

—Et Georges?

—Il n'aurait droit à rien. Je l'enverrais promener.

—J'avais bien raison de dire que tu pensais à tout, s'exclama Joséphine.

Son mari se rengorgea et dit, avec une satisfaction évidente: "on fait ce qu'on peut."

Les deux époux convinrent que Baptiste irait consulter Normandin le lendemain après-midi.

Toute la journée, Joséphine pensa à la démarche qu'allait faire son mari et se demanda avec anxiété quel en serait le résultat. Baptiste Fournier se rendit chez l'avocat dans l'après-midi. Il fut longtemps absent et ne revint qu'à l'heure du souper. Toute la famille était déjà à table quand il entra.

"Eh! bien? interrogea Joséphine.

—Je te racontrerai ça après le souper, répondit Baptiste.

Elle n'insista pas, car la chose était trop sérieuse pour être discutée devant les enfants, surtout, il ne fallait pas en parler devant Louise, dont les deux époux connaissaient les sympathies pour la famille de Magloire et pour Georges. Ils attendirent donc d'être seuls, le soir, dans leur chambre, où ils croyaient pouvoir discuter à l'aise leur coupàble projet sans qu'aucune oreille indiscrète ne pût les entendre.

La chambre des époux, cette chambre qui devrait être respectée comme un tabernacle, puisqu'elle abrite le mystère sacré du mariage, entendit d'étranges choses, ce soir-là.

Ce fut entre l'homme et la femme, un assaut de noires calomnies, un concert de paroles malveillantes, méchantes et haineuse,—profanation sacrilège de la pièce où le calme et la bonté devraient régner comme dans un sanctuaire.

Joséphine pressa tout d'abord Baptiste de raconter ce que lui avait dit l'avocat et voici le récit qu'il fit:

"Normandin m'a dit que ce serait difficile mais que ça pouvait se faire."

"Pour réussir, il faut trouver des amis qui m'aideront."

—Je croyais qu'il fallait aller devant "la Cour", interrompit Joséphine.

—Justement, poursuivit Baptiste: c'est pour aller devant "la Cour". Il faut un conseil de famille. Le conseil devrait être composé de parents, mais on peut s'arranger pour qu'il y en ait le moins possible. Normandin m'a tout expliqué ça. Il n'est pas bête. Alors, quand on n'a pas assez de parents pour faire le nombre, on prends des amis, tu comprends?

—Oui; et les amis font ce qu'on veut.

—C'est ça.

—Mais Georges et Marie, qu'est-ce qu'ils diront?

—Qu'est-ce que tu veux qu'ils disent.

—Ils ne peuvent pas empêcher cela?

—Tu comprends que nous ne les mettront pas au courant.

—Est-ce que ce sera légal sans eux?

—Beau dommage!

—As-tu demandé à Normandin?

—Aie pas peur, il connaît son affaire. Il m'a dit que ça serait "correct."

Le dialogue se continua entre les deux époux. Quand Baptiste Fournier eut dit à sa femme les ruses et les roueries qu'entendait employer Normandin, quand il lui eut dit comment lui et l'avocat s'y prendraient pour spolier l'infortuné Magloire et sa famille, Joséphine le félicita et l'embrassa avec joie. Elle devait avoir des instincts de louve, pour pouvoir goûter un pareil plaisir à préparer le malheur des autres.

C'était son frère qui allait être ainsi dépouillé. Pourtant, elle s'en réjouissait plus qu'elle ne se fût réjouie du malheur d'un étranger. On l'a bien dit, les haines de famille sont les pires au monde.

Parce que Magloire avait eu quelques différends politiques avec Baptiste Fournier; parce qu'il n'avait pas voulu le prendre comme associé et se laisser exploiter par lui; parce qu'il avait surtout pris à coeur l'intérêt des siens, Joséphine avait voué à Magloire une haine féroce, une de ces haines qui ne trouvent de satisfaction que dans le malheur, la torture ou la mort de l'être haï.—Certaines personnes ont plus de puissance pour haïr que pour aimer; elle était de celles-là.

Quand Baptiste eut dit à Joséphine tout ce qu'il savait des moyens qu'entendait prendre l'avocat pour mener à bonne fin leur infâme projet, tous deux se mirent à discuter la situation qui leur serait faite s'ils réussissaient et à se réjouir de la misère dans laquelle seraient plongés ceux qu'ils considéraient comme leurs ennemis et qui ne leurs avaient pourtant jamais fait aucun mal. L'odieux couple semblait goûter plus de joie à la pensée de priver la famille de Magloire de son argent qu'à celle d'en jouir eux-mêmes.

—Ils ne se contenaient plus et avaient oublié toute prudence, criant leur haine à haute voix et parlant à tue-tête.

La figure crispée par la douleur, les yeux dilatés d'effroi, un auditeur invisible entendait et écoutait les confidences répugnantes que se faisaient les époux. Cet auditeur, c'était Louise, qui avait été arrachée de son sommeil, dans sa chambre, de l'autre côté de la cloison, par les éclats de voix de Baptiste et de Joséphine.

Tout d'abord, en proie à un vague émoi, elle était demeurée immobile dans son lit. Elle entendait la voix désagréable de son beau-frère qui prononçait avec des intonations menaçantes le nom de Georges. Elle eut conscience d'un danger. Elle se rappela qu'une nuit déjà elle avait entendu mentionner le nom du frère de Magloire Sirois. Depuis, Baptiste Fournier allait à l'épicerie de l'absent, dans un dessein qu'elle soupçonnait mauvais.

Elle se demanda si quelque complot ne se préparait pas contre son compagnon d'enfance. Sa belle-soeur et son frère ne la mettaient pas au courant de leurs intentions et se défiaient d'elle, mais elle devinait que quelque chose s'ourdissait. Elle savait que Baptiste était fielleux et méchant, et elle avait peur.

Dans la nuit, les sens prennent une acuité extraordinaire, l'ouïe semble s'accroître en finesse,—l'imagination aussi rend plus excitable. au milieu des ténèbres, Louise n'y tint pas et se leva doucement. Elle s'approcha sans bruit de la cloison qui séparait sa chambre de celle de sa belle-soeur.

Elle percevait maintenant plus distinctement les paroles; elle appuya l'oreille à la cloison et comprit alors tout ce qui se disait de l'autre côté.........

La jeune fille reçut un choc douloureux et vint près de défaillir. Tant de sentiments en elle étaient froissés, brutalement meurtris.— Etait-il reellement possible qu'on pût être aussi méchant!

Son âme neuve, franche et bonne souffrait atrocement de cette révélation de la laideur du coeur humain. L'épouvante, la répulsion et la douleur que lui causait cette introduction trop brusque de la lamentable vérité dans son cerveau étaient aussi grandes que les craintes que lui faisait éprouver son affection pour Georges.

Non, vraiment, elle n'aurait jamais cru que le coeur humain contint autant de bassesse, autant de méchanceté. Habituée à tout voir, gens et choses, avec la sérénité et la bienveillance que la vie paisible de la campagne communique aux âmes pures qui ne se sont pas encore heurtées rudement à la réalité des choses, elle se frappait avec une force très cruelle contre cette réalité navrante.—Heureux ceux que les circonstances et une providence bienveillante préservent toujours de ce contact désenchantant.

Le tumulte régnait dans l'esprit de la jeune fille. Les idées diverses y passaient en un tourbillon étourdissant, pendant que de l'autre côté de la cloison continuait toujours la conversation affolante et méchante. Louise ne savait à quoi se résoudre.—Que fallait-il faire?

Elle fit un effort pour dominer le trouble qu'elle ressentait et pour envisager avec quelque sang-froid la situation.

A quoi devait-elle se résoudre? car il fallait qu'elle fit quelque chose. Son honnêteté se refusait à laisser s'accomplir le dessein inique dont elle venait d'avoir la révélation.

Faire quelque chose......mais quoi?......

Elle ne pouvait pourtant pas aller dénoncer son frère et sa bellesoeur. Qui la croirait? Et puis avait-elle le droit, pour prévenir un malheur, d'en provoquer un autre? Devait-elle jeter sa propre famille dans la honte en accusant ses proches. Si elle devait à la justice de ne pas laisser s'accomplir l'infâmie préméditée, ne devait-elle pas aussi prendre garde de ne pas ruiner le foyer de son frère?

Comment empêcher le malheur qui menaçait Georges et la famille de Magloire Sirois sans attirer une calamité sur la tête de Baptiste Fournier et de Joséphine, sur la tête de leurs enfants, innocents du crime qu'on projetait à leur profit.

Toutes ces pensées et ces objections se heurtaient et se croisaient dans l'esprit de Louise et la jetaient dans une perplexité effrayante. Des solutions simples et faciles lui venaient bien à la pensée, mais elle savait que ces solutions ne seraient malheureusement pas efficaces. Ainsi, l'idée lui vint de demander à Baptiste et à Joséphine de renoncer à leur projet coupable; mais la jeune fille sentait que tous deux riraient d'elle et que sa démarche serait aussi inutile que pénible.

Elle pouvait aussi prévenir Marie ou Georges; mais elle frémis-

sait en pensant aux conséquences désastreuses que son acte pourrait avoir pour les siens.

Elle sentait que le devoir lui commandait d'agir et elle se tourmentait inutilement pour trouver un moyen d'action convenable.

Elle éprouvait le tourment indicible que causent les situations difficiles qu'on voudrait quelquefois solutionner en se dévouant soi-même par quelque acte héroïque, mais qui ne peuvent se dénouer d'une manière aussi simple et qui nous présentent d'angoissantes impossibilités.

Son coeur était déchiré par les alternatives également dures qui s'offraient à elle.

Elle se remit au lit. Là, tout en faisant de pieuses invocations à Celui vers qui on se tourne naturellement dans la détresse, elle réfléchit longuement,—sans hélas trouver l'issue qu'elle cherchait pour sortir de cette impasse.

Le sommeil bienfaisant, remède aux maux les plus cuisants, vint engourdir son cerveau endolori, fermer ses paupières fatiguées, adoucir la rancoeur qui soulevait sa poitrine et la plonger dans l'oubli momentané de sa peine.

Le lendemain, au déjeuner, Louise était extrêmement pâle et semblait très fatiguée. Joséphine lui en fit la remarque et elle répondit, confuse, en balbutiant: "j'ai mal dormi."

Cette réponse éveilla les soupçons de Baptiste Fournier, qui n'osa cependant rien dire sur le moment. Quand, le repas fini, Louise fut sortie de la salle, il s'approcha de sa femme et lui dit, à demi-voix, de manière à ce que les enfants n'entendissent pas: "crois-tu qu'elle a deviné quelque chose?"

—Quelle idée! répondit Joséphine. Elle ne penserait jamais à rien!

—Elle avait l'air "drôle", dit Baptiste; nous avons peut-être parlé trop fort, hier soir.

—Il n'y a pas de danger, affirma Joséphine.

Pendant cette discussion entre son frère et sa belle-soeur, Louise, rentrée dans sa chambre, pleurait à chaudes larmes, car la détente s'était faite chez elle; les frayeurs de la nuit étaient disparues de son cerveau et il ne lui restait plus que le chagrin, amer et lourd à porter puisqu'elle ne pouvait se confier à personne.

Elle sentit que cela lui ferait du bien de sortir, de prendre l'air et de se donner un peu de mouvement pour changer le cours de ses idées. Elle s'habilla donc chaudement, après s'être soigneusement bassiné les yeux pour en chasser toutes traces de larmes, revêtit un manteau et s'apprêta à partir.

"Où vas-tu donc", lui demanda Joséphine, étonnée de la voir sortir aussi à bonne heure?

Louise prétexta une emplette, quelques menus objets à acheter, et elle sortit enfin, laissant derrière elle l'atmosphère de la maison, où elle étouffait positivement, oppressée par le secret qu'elle avait involontairement surpris.

Il faisait beau dehors, une de ces belles matinées où on goûte pleinement le charme un peu âpre de l'hiver canadien.

Sur la terre gelée, deux pieds de neige, avec, au milieu de la route, un étroit sillon durci par les patins des voitures d'hiver. C'était dans ce sillon qu'il fallait marcher, sous peine de s'embourber dans la neige molle, qui couvrait tout, à perte de vue, qui avait tout nivelé et qui étalait jusqu'aux horizons les plus éloignés sa blancheur éblouissante, montant à l'assaut des collines, couvrant les vallées et drapant d'un manteau royal tout le paysage.

Au ciel, un soleil radieux, luisant à travers une légère vapeur de neige scintillante, précipitée sur le sol par l'apparition de l'astre, qui allait tout à l'heure se montrer à nu et jeter des lueurs éblouissantes et argentées sur toutes les crêtes neigeuses.

Une féerie, gracieuse et superbe, dont le spectacle admirable nous est servi chaque beau jour d'hiver.

La jeune fille marchait allègrement, distraite de ses préoccupations pénibles par l'aspect charmeur de cette nature morte et blanche, sur laquelle s'estompaient nettement, au revers des coteaux, les masses vert sombre des épinettes et des sapins, où se découpaient les silhouettes décharnées des arbres sans feuillage et où les groupements de maisons, prenaient, avec leurs cheminées empanachées de fumée, un air hospitalier et accueillant.

C'était beau, d'une beauté blanche, pure et réconfortante.

Louise avait maintenant pénétré dans le village, suivant toujours le milieu du chemin, car les trottoirs étaient disparus pour l'hiver. Entre les deux rangées d'arbres et de maisons, espacées et séparées les unes des autres par de grandes traînées de lumière, le soleil jetait des feux sur la neige qu'il ne fondait point mais qu'il rendait brillante et rutilante comme une parure de pierreries.

Quel chagrin ne se serait pas dissipé, aux rayons de ce soleil, réfléchis, par la neige immaculée. Qu'elles étaient loin les sordides préoccupations, les viles convoitises, les cupidités méchantes!

Louise avait dépassé le magasin où elle devait aller.—Il faisait si beau!

Elle continua à marcher, faisant craquer sous ses pieds la neige durcie que le passage des traîneaux et des carrioles avait rendue lisse comme une glace. Elle se dit qu'elle arrêterait faire ses emplettes au retour, après avoir poussé un peu plus loin sa promenade.

Elle croisa un ou deux promeneurs et quelques rares voitures, qui devaient dévier un peu de leur course et se jeter un peu à côté de l'étroit chemin battu pour ne pas oubliger la jeune fille à se mettre dans la neige molle jusqu'aux genoux.

De loin, Louise vit venir un traîneau sur lequel un jeune homme se tenait debout sans s'appuyer aux bâtons enfoncés à intervalles réguliers autour du traîneau, avec l'agilité que donne l'habitude de ce genre de véhicule. A ses pieds quelques colis; il tenait une courte pipe dans sa main gauche et avait les rênes dans la main droite. Elle reconnut Georges.

Il arrêta, en passant à côté d'elle, et ils causèrent familièrement

un instant, pendant que le cheval, rendu fringant, par le grand air et la course, s'ébrouait bruyamment.

Ils se dirent quelques uns de ces riens qui, entre gens que réunit l'amitié, valent toute une longue conversation: il faisait beau..., les enfants de Marie étaient bien. .., Georges avait fait une bonne course..., il serait heureux s'il pouvait quelque jour faire faire une promenade à Louise avec le cheval en ce moment attelé à son traîneau et dont il était vraiment fier..... que faisait Louise?.... elle se promenait un peu.....

Ces phrases décousues, ces exclamations hâtives étaient la seule conversation possible sur la route, au hasard d'une rencontre.

Georges salua la jeune fille, fit claquer son fouet. Le cheval s'éloigna à une vive allure, pendant que Louise, demeurée seule, rebroussait chemin, avec la vision franche, honnête et forte de Georges encore dans les yeux.

Ils se revirent de nouveau, quelques jours après. Cette fois, le jeune homme était à pied et ils causèrent un peu plus longuement. Il marcha pendant quelque temps avec elle, s'informant de sa santé, lui demandant à quoi elle consacrait les longues soirées d'hiver, lui racontant lui-même l'emploi des siennes. Elle aurait bien voulu l'inviter à aller la voir chez elle et lui-même eut bien voulu annoncer une visite, mais ni l'un ni l'autre n'osèrent; entre eux se dressa l'image de la figure chafouine et désagréable de Baptiste Fournier, la physionomie froide et égoïste de sa femme Joséphine.

Leurs confidences demeurèrent donc incomplètes, mais ils se séparèrent avec la certitude qu'ils se comprenaient et qu'ils seraient tôt ou tard réunis plus intimement, en dépit des obstacles qui se dressaient devant leur amour naissant.

Louise ne révéla rien à Georges du danger qui le menaçait. Elle n'osa pas. Elle se dit qu'elle le préviendrait plus tard, si le danger devenait plus imminent, quand Baptiste Fournier voudrait mettre son projet à exécution. Elle ne voulait pas discréditer sa propre famille. Pour tout concilier, elle résolut d'attendre mais prit en même temps la ferme décision de parler coûte que coûte si cela devenait absolument nécessaire et de tout risquer plutôt que de permettre à l'infâmie de s'accomplir.

CHAPITRE V

C'était l'après-midi, l'heure de la "malle". Un petit groupe stationnait devant le bureau de poste. A l'intérieur, un autre groupe, attendait, plus au chaud, que le maître de poste de Saint-Germain eût fini de classifier le courrier et de le distribuer dans les différents casiers.

Georges Sirois, pressé de retourner à l'épicerie, qu'il avait laissée

sous la garde de Marie, se tenait à proximité de son casier, regardant. à traver la petite porte en verre cerclée de fer et munie d'une serrure dont il avait la clef, si le maître de poste ou son commis ne mettait pas quelque chose dans ce casier. Un journal, introduit violemment, frappa le fond du casier; un paquet de lettres l'y rejoignit, puis un autre journal. Georges, jugeant par le volume de la correspondance qu'on avait placée dans le casier tout ce qui y était destiné, ouvrit la porte, jeta les lettres dans une de ses poches et s'en retourna, en parcourant les journaux chemin faisant.

Ce n'est qu'en arrivant à l'épicerie qu'il regarda les lettres. L'une d'elles était de l'écriture de Magloire et adressée à Marie............

Georges demeura interdit en voyant l'écriture.

"Qu'as-tu donc?" lui demanda Marie en s'approchant.

Il ne sut que répondre et elle vit, à son tour, l'écriture connue.

Il lui tendit silencieusement la lettre, qu'elle décacheta d'une main tremblante.

C'était bien Magloire qui avait écrit. Marie lut avidement cette lettre:

"Ma Chère Femme,—

"Tu ne peux croire comme je suis heureux de pouvoir t'écrire. Il y a si longtemps que nous sommes séparés. J'ai souffert au-delà de toute expression, mais cela est fini maintenant. On me laisse plus de liberté, on me traite mieux et je crois qu'on va me relâcher bientôt.

"Que j'ai hâte de te retrouver. Il y a maintenant six mois et audelà que nous ne nous sommes pas vus. Si tu savais comme j'ai pensé souvent à toi et aux enfants!

"J'aurais été inquiet sur ton sort si la pensée de Georges ne m'avait rassuré. Je sais qu'il est vieux déjà pour son âge; il est fort; il ne boit pas comme cela m'est arrivé malheureusement. Je crois aussi qu'il est plus calme que moi. Je sais qu'il a bien pris soin de vous autres.

"—J'ai passé par de vilains moments depuis que je suis ici. Il y a des jours où j'ai cru que ça allait mal finir; mais quand je pensais à toi, à Jeanne, au petit Magloire, cela me donnait du coeur et me faisait tout endurer.

"Si je te disais ce qui j'ai traversé, tu ne le croirais pas. Je te racontrerai tout cela quand je serai revenu; ça ne me fera rien de penser à ce que j'ai souffert, quand je serai près de toi.

"J'ai bon espoir.

"Je t'écrirai encore. J'ai trouvé quelqu'un pour porter mes lettres à la poste sans que les gardes de l'asile s'en aperçoivent.

"Je te tiendrai au courant de ce que je ferai et je te préviendrai quand je pourrai partir pour Saint-Germain, ce qui sera bientôt j'espère.

"Embrasse les enfants pour moi.

"Ton mari qui t'aime,

"Magloire."

Les pensées et les sentiments les plus divers se heurtaient dans

l'esprit de Marie,—pitié, espérance, amour, crainte, surprise, angoisse. C'est qu'en effet cette lettre la bouleversait complètement et la remplissait d'une joie mêlée de beaucoup de défiance. Il y avait quelque chose d'inexplicable là-dessous, elle le sentait.

Comment se faisait-il que Magloire écrivît ainsi tout-à-coup? Il ne faisait aucune allusion à la lettre de Marie: il ne l'avait donc pas reçue? Etait-il bien sûr de recouvrer la liberté? Ne s'abusait-il pas? Et pourtant s'il disait vrai, s'il allait arriver bientôt,—quel bonheur!....

Une chose semblait certaine. Sa lettre était écrite sensément et il semblait jouir de toute sa raison. Cela rendait Marie heureuse, car elle ne réfléchissait pas que si Magloire jouissait vraiment de sa raison, il devait souffrir énormément, enfermé où il était.

Oublieuse un instant de tout ce qui l'entourait, elle tressauta et revint au sentiment de la réalité des choses, quand Georges lui demanda doucement, d'une voix que l'émotion étouffait: "est-ce de Magloire?"

Marie lui rendit la lettre, qu'il lut à son tour.

Ils éprouvèrent alors le besoin de se communiquer leurs impressions.

Tous deux espéraient et Georges comme Marie avait été frappé par la rédaction lucide et raisonnable de la lettre. Sans se le dire trop explicitement, car ils n'avaient jamais ouvertement discuté le pénible sujet de la folie de Magloire, ils se réjouissaient qu'il semblât revenu à la raison, et cette considération, chez eux, primait toutes les autres.

Malgré ses doutes et ses incertitudes, Marie éprouvait un véritable bonheur, qui se reflétait visiblement sur sa physionomie.

Le soir, Mina Martin vint, accompagné de Noël, faire une promenade à l'épicerie. Elle venait ainsi, de temps à autre, achetait quelques menus objets et causait longuement avec Marie, à qui ces visites faisaient du bien. Un charme magnétique, un rayonnement de bonté émanait de la jeune fille, au coeur grand ouvert à toutes les détresses, à toutes les misères. Elle était aimée de tous dans le village, car elle sympathisait avec tous. Depuis quelques semaines, on eut dit qu'elle s'attachait plus que d'habitude à soulager les misères, à compatir aux malheurs. Elle était en effet de celles qui ne jouissent pas en égoïstes du bonheur, mais qui en sont les dispensatrices et ne semblent vouloir être heureuses que pour rendre tout le monde heureux autour d'elle.

Elle monnayait pour ainsi dire l'amour que Noël lui portait et qui devenait plus éclatant, chaque jour; elle le distribuait tout autour d'elle, sous forme de sourires de bonnes paroles et d'amabilités. Et sans s'appauvrir, elle enrichissait ainsi ceux qui l'entouraient des libéralités de son coeur généreux.

Elle était particulièrement jolie, ce soir-là, les joues rosées par l'animation de la marche; Noël la regardait avec admiration.

Marie se trouvait dans l'épicerie, au moment où elle entrait, de même que Georges. Quand tous les quatre eurent échangé quelques paroles, Marie entraîna Mina et la fit monter chez elle, pendant que Noël demeurait à causer avec le jeune homme.

"J'ai un secret à vous conter", lui dit-elle mystérieusement.

Mina monta et Marie lui dit alors son secret,—la lettre de Magloire.

La jeune fille partagea la joie de Marie et elle s'efforça de dissiper les craintes de la femme de Magloire. 'Pourquoi tout n'irait-il pas bien", dit-elle? "Votre mari semble confiant; il doit savoir à quoi s'en tenir."

Marie ne demandait pas mieux que d'espérer. Ces paroles de la jeune fille lui firent du bien.

Quand Mina partit, les coeurs battaient un peu plus vite et un peu plus joyeusement, dans la maison de l'épicier, où son passage avait eu un effet bienfaisant

Les visiteurs partis, comme il était près de neuf heures et qu'on ferme les magasins de bonne heure à la campagne, Georges rangea tout dans l'épicerie, puis il assujettit les volets et verrouilla les portes. Marie, dans sa chambre, lisait et relisait la lettre. Ses inquiétudes lui étaient revenues et elle interrogeait anxieusement le document, cherchant à pénétrer le domaine de l'inconnu, de cet inconnu formidable contenu dans ces phrases: "J'ai passé par de vilains moments depuis que je suis ici. Il y a des jours où j'ai cru que cela allait mal finir."

Que signifiaient ces paroles? qu'avait bien pu vouloir dire Magloire? Qu'avait-il pu souffrir en ces jours dont il semblait évoquer le souvenir avec terreur?..........

Elle eut des visions d'épouvante.

Noël et Mina gravissaient la montée qui conduisait à la demeure de la jeune fille. Elle marchait au bras du jeune homme, appuyée avec la confiance franche que donnent la force et la loyauté.

La pente était glissante et ils la montaient lentement.—Pourquoi se seraient-ils pressés du reste: au-dessus de leurs têtes brillaient les étoiles, en un ciel bleu et pur, et dans leurs poitrines chantait la chanson de l'éternel printemps des coeurs, qui demeure en toute saison, sous la froidure comme sous les rameaux chargées de fleurs.

Les amoureux causaient d'une façon mi-enjouée, mi-tendre.

"Qui aurait dit", faisait Noël, "que je trouverais à Saint-Germain et la fortune et le bonheur!"

—Pour la fortune, je ne sais pas, répondit en souriant Mina; mais le bonheur, en êtes-vous certain?

—J'ai tout lieu d'en être assuré, dit Noël, en souriant à son tour, puisque vous êtes là.

Mina n'était pas coquette et elle ne tenta pas d'interpréter les paroles du jeune homme comme un compliment; elle reprit, pour éprouver la sincérité de son compagnon:

—Ne craignez-vous pas de vous tromper? N'en avez-vous pas rencontré d'autres, auprès desquelles vous avez dit la même chose? Vous partirez bientôt......et vous oublierez......

Elle dit cela avec un peu de tristesse. Noël repartit vivement:

—Oh! je ne partirai pas si vite que cela. Et je n'oublierai pas non plus; je m'arrangerai au contraire, si je le puis, pour toujours me souvenir.

Mina ne demanda pas à Noël quelles étaient ses intentions : elle était trop femme pour ne pas comprendre qu'une parole d'elle eût provoqué un aveu décisif du jeune homme et elle préférait laisser jaillir naturellement, spontanément cet aveu, jouir quelque temps encore du trouble délicieux que lui causait la pensée d'une explication définitive.

Noël continuait, suivant le cours de sa pensée :

—Je ne fais pas erreur. Vous êtes bien celle qui s'est le plus emparée de ma pensée. Il me semble que nous devions nous rencontrer et nous rapprocher dans la vie. Il y avait des obstacles entre nous, quand je vous ai connue, et cela ne m'a pas empêché de rechercher votre amitié.

—Le fait est, dit Mina avec attendrissement, que les questions d'intérêt ne semblent pas empêcher votre coeur de battre. Nous avons tout admiré, à la maison, la gentillesse que vous avez eue de ne pas subordonner votre amitié et vos visites chez nous à cette affaire de contrat d'aqueduc.

C'était une allusion à l'affaire qui avait amené à Saint-Germain les deux ingénieurs, Noël et Legris. Mina était heureuse d'avoir l'occasion de remercier Noël de sa gentilhommerie et des délicates attentions qu'il avait eues pour elle et sa famille même après que son père eût perdu la position de maire et après que Noël, n'ayant plus besoin désormais de ses bonnes grâces, eût pu cesser de venir chez Martin. Elle n'avait pas voulu parler de la chose auparavant, car elle était fière et indépendante, et elle n'eût pas aimé à remercier Noël de ses visites comme d'une aumône. Mais maintenant que les sentiments tendres du jeune homme mettaient entre eux deux plus d'intimité, plus de confiance, elle était heureuse de rendre hommage à sa délicatesse et de lui témoigner qu'elle n'y avait pas été insensible.

—J'avoue, dit Noël, que je ne suis pas aussi "homme d'affaires" que d'autres. Chacun son goût : on en trouve pour qui le dollar est le commencement et la fin de tout ; moi, j'aime à suivre mes sentiments, à arranger ma vie comme il me plaît et pas uniquement au point de vue de l'intérêt pécuniaire.

—Moi aussi, interrompit Mina, il me semble qu'il y a autre chose que l'argent dans le monde. Je n'ai jamais pu comprendre les gens qui n'ont d'autre but dans la vie que de faire de l'argent.

—On trouve certainement des buts plus nobles que celui-là, repartit Noël. Il faut être pratique et soigner ses intérêts ; mais l'argent n'est tout de même qu'un moyen, qu'un instrument pour faire le bien et pour jouir avec modération de la vie.—Mais, je m'arrête, dit-il soudain, je suis en train de faire un sermon et monsieur le curé s'en acquitterait bien mieux que moi.

—Cet excellent curé, fit Mina ; en voilà un qui ne s'occupe pas beaucoup de l'argent. Tout ce qu'il a appartient aux pauvres.

Tout en causant ainsi, ils étaient arrivés. Mina invita le jeune homme à entrer, mais il s'excusa, ayant un peu de travail ce soir-là. La construction de l'aqueduc était en effet achevée ; lui et Legris de-

vaient maintenant faire les derniers essais, préparer des comptes et des factures, mettre la dernière main à l'affaire.

Il promit néanmoins de revenir le lendemain. La jeune fille entra seule.

Sa soeur Louise l'avait entendue et courut à sa rencontre. "Quelles nouvelles!" cria la cadette.

—Attends un peu que je me déshabille, répondit Mina, en la repoussant doucement.

Elle enleva son manteau, ôta ses caoutchoucs, suspendit son chapeau à un des nombreux crochets dorés dont une rangée courait le long du corridor, puis elle pénétra dans le boudoir, où était réunie la famille.

C'était toujours le même intérieur calme et paisible, où madame Martin jetait l'éclat de sa grâce sereine, où le père mettait la note sérieuse et où les filles apportaient la gaieté franche, le rire joyeux et sonore des personnes jeunes encore et qui n'ont pas commencé à souffrir dans la vie, qui n'ont encore vu de toutes choses que le bon et beau côté.

"Tu arrives de chez Magloire Sirois", dit madame Martin, qui désignait par habitude l'épicerie du nom de son propriétaire absent.

—Oui, maman, répondit Mina.

—Sa femme a dû être contente de te voir.

—Marie! Ça lui fait toujours plaisir quand quelqu'un va chez elle. Pensez à la triste vie qu'elle fait!

—Elle a bien du mérite à souffrir comme elle souffre.

—Si j'étais à sa place, dit impétueusement Louise, je sais bien ce que je ferais!

—Et quoi donc? demanda Stella, amusée de cette vivacité.

—J'irais retrouver mon mari!

—Il faudrait que tu sois folle comme lui, dit Stella.

—Il n'est pas fou!

—Qui te l'a dit?

—Je le sais bien.

—Pourquoi l'ont-ils enfermé alors?

Louise ne sut que répondre.

—Vous feriez bien mieux de ne pas parler de choses que vous ne connaissez pas, dit monsieur Martin, impatienté.

Mina ne put se retenir de dire, en s'adressant à ses soeurs:

—Je pourrais vous renseigner, moi, si vous vouliez me prometre d'être discrètes.

—Toi, fit madame Martin, étonnée.

—Oui, maman; j'ai vu une lettre.......

—Pas une lettre de Magloire! toujours! interrompit violemment monsieur Martin.

Mina se tourna, étonnée, vers son père:

—C'est justement cela, dit-elle. Le saviez-vous?

—Non, répondit monsieur Martin, avec humeur. Continue! Qu'est-ce qu'il y avait dans cette lettre?

—Vous ne le direz pas, n'est-ce pas, papa, implora Mina: la femme

de Magloire ne m'a pas défendu d'en parler, mais j'ai cru comprendre qu'elle voulait garder cela pour elle.

—Il ne fallait pas en parler, dit sentencieusement Stella.

—Allons, tu sais bien que personne n'en parlera, fit le père, conciliant.

Mina dit alors ce que contenait la lettre et comment Marie l'avait reçue.

Il y eut un temps de silence dans la pièce, où on n'entendit que le faible crépitement de la grosse lampe à l'huile suspendue au plafond et descendant presque jusqu'à la table placée au milieu de la pièce.

—C'est étrange, dit enfin monsieur Martin; je n'aurais pas cru ça.

—Pourquoi, papa, se hasarda à demander Louise?

—Parce que les gens qui sont à l'asile n'écrivent pas d'habitude.

—Mais puisqu'il dit qu'il a envoyé cette lettre à l'insu des gardes, fit remarquer Mina.

—Es-tu bien certaine que c'est son écriture, demanda son père?

—Oh! oui, répondit Mina: sa femme a reconnu l'écriture.

—Allons, c'est bien possible, murmura monsieur Martin; puis il ajouta, plus haut, d'un ton qu'il s'efforça de rendre léger et indifférent: il n'y a pas de mal à ça.

—Sa femme est très heureuse, dit Mina; elle espère qu'il va sortir bientôt, comme il le dit.

—Sans doute, sans doute, affirma doucement monsieur Martin; puis il dit aussitôt à Mina: tu feras peut-être bien de ne pas lui dire que tu nous en as parlé.

—C'est justement ce que j'allais vous dire, répondit Mina, qui avait confusément la pénible impression d'avoir commis une bévue et qui n'était certes pas pressée d'aller s'en vanter à Marie. Pourvu, pensait-elle, que son indiscrétion n'eût pas de suites fâcheuses.

* * *

Le député Georges Beaulieu était à peine arrivé à son bureau, le lendemain matin, quand il reçut un appel téléphonique.

On venait d'installer le téléphone pour la première fois à Saint-Germain, en ce temps-là, et les gens ne s'en servaient pas encore beaucoup, n'y étant pas accoutumés. Il n'y avait que cinquante abonnés dans tout le village. Beaulieu se demanda donc avec surprise qui pouvait bien l'appeler aussi à bonne heure.

Sa surprise cessa quand il reconnut, à l'autre bout de la ligne, la voix de l'avocat Louis Martin.

—Comment êtes-vous, demanda-t-il?

—Bien, merci, répondit Martin. Je voudrais vous parler d'affaires. Allez-vous être à votre bureau d'ici quelques minutes.

—Oui, certainement.

—Alors, c'est bien, je vais aller vous voir.

—Au revoir, dit Beaulieu, à tout à l'heure. Et il suspendit le récepteur, se demandant ce que Martin pouvait bien lui vouloir.

Il n'attendit pas longtemps. Les distances ne sont pas longues à la campagne et Martin apparut bientôt.

Beaulieu le reçut fort aimablement. Après quelques civilités préliminaires, Martin lui apprit le but de sa viste.—Il venait lui dire que Magloire Sirois avait écrit à sa femme!

Si Marie eût entendu ce qui se dit entre les deux hommes, elle eût amèrement regretté d'avoir parlé de la chose à Mina; et celle-ci elle-même n'eût pu croire, si on le lui avait révélé, que son père complotait contre Magloire Sirois: elle aurait été fort malheureuse. Mais ni l'une ni l'autre ne se douta de la chose et les deux hommes discutèrent ensemble, sans vergogne, les mesures nécessaires pour empêcher la réalisation des projets de Magloire Sirois et des voeux de sa femme.

"Il est possible", dit Martin en quittant Beaulieu, "que la lettre ne soit pas de Magloire; mais c'est probable qu'elle est de lui. Je ne vois pas comment on aurait pu ainsi mystifier sa femme.

—Oh! je vais m'en assurer, répondit Beaulieu. Je vais y voir. Et croyez bien que je vous suis reconnaissant du service que vous me rendez. Je tâcherai, à l'occasion, de vous prouver que vous n'avez pas obligé un ingrat.

Martin protesta que cela était un plaisir pour lui de rendre service à Beaulieu et il partit fort satisfait des assurances d'amitié du député, supportant légèrement le poids de la vilenie qu'il venait de commettre.

Le même soir, une lettre partait de l'étude de Beaulieu, à l'adresse du directeur médical de l'asile où était renfermé Magloire Sirois.

Les médecins de ces institutions sont des fonctionnaires du gouvernement provinclai. Georges Beauiieu, en sa qualité de membre de la législature locale, était à même d'exercer une pression sur le directeur médical de l'asile; il ne s'en fit pas faute: sa lettre, écrite très courtoisement en apparence, était en réalité, comminatoire et pressante. Il disait:

"Mon Cher Docteur,—

"On m'apprend qu'un de vos pensionnaires du nom de Magloire Sirois, vient d'écrire à sa femme. Cette information m'a été donnée par des gens dignes de foi et je n'ai aucune raison de douter que madame Sirois ait reçu une lettre de son mari. La seule chose que je ne sache pas, c'est dans quelles circonstances cette lettre a été écrite et envoyée.

"Permettez que je vous demande de me renseigner là-dessus, car le nommé Magloire Sirois vient de Saint-Germain, qui est comme vous le savez peut-être dans le comté que j'ai l'honneur de représenter à la à la législature.

"C'est un homme très violent et que l'on considérait, à tort ou à raison, comme dangereux, au moment où il a été interné.

"Si sa lettre a été envoyée avec votre permission et s'il est réellement en voie de parfaite guérison, tant mieux; mais s'il est encore malade et s'il a écrit à votre insu, je crois que vous devez être mis au courant de son escapade.

"Il se vante, paraît-il, dans cette lettre, qu'il sortira bientôt de l'asile. On a eu connaissance de ces déclarations de sa part ici, et on est très inquiet. Je suis convaincu que ce serait cruel de lui laisser écrire de pareilles choses à sa famille, pour donner de vains espoirs, si sa libération n'était pas prochaine. Mais il y a plus : à titre de député, je me sens justifié de vous demander ce qui en est, car si cet homme revenait ici avant d'être parfaitement guéri, il pourrait faire quelque malheur.

"Vous comprenez comme ma situation serait délicate. On blâmerait le gouvernement parce que la direction de l'asile n'aurait pas exercé un contrôle assez sévère sur ce pauvre insensé ; je serais moi-même blâmé.

"Je vous serais donc reconnaissant d'exercer une surveillance particulière sur ce cas.

"Comme médecin vous connaissez toute l'étendue de votre responsabilité ; vous ne trouverez donc pas mauvais que je dégage moi-même ma responsabilité en vous signalant les faits qui sont venus à ma connaissance et qui sont assez graves, je le crois, pour mériter une attention toute spéciale.

"Vous seriez fort aimable de me répondre afin que je puisse rassurer les personnes qui sont venues me voir au sujet de ce malheureux, s'il n'y a pas lieu de s'alarmer.

"Veuillez croire à ma parfaite considération.

"Georges Beaulieu."

CHAPITRE VI

Brutalement poussé, maîtrisé en dépit de sa résistance énergique, Magloire Sirois avait été jeté au travers de la grille d'entrée conduisant aux bâtiments de l'asile.

Il y avait maintenant plus de six mois de cela ; mais le souvenir de cette entrée tragique était vivace dans la mémoire du malheureux.

De loin, il avait aperçu, entre les arbres, les longs pavillons auxquels le soleil et la verdure donnaient alors un air de gaieté vraiment ironique. Un grand nombre de personnes, hommes et femmes, marchaient sur les pelouses, sous la surveillance des soeurs et des gardes. C'était là qu'il allait être relégué.

Une frayeur le prit ; il se fit suppliant, implora ceux qui le conduisaient. Puis il passa des supplications aux menaces, aux protestations, aux défis. Et on l'avait descendu de voiture au milieu d'un terrible accès de colère.

Un pensionnaire qui s'était avancé plus près que les autres, pour

assister à l'arrivée du nouveau venu, dit d'un air de commisération risible: "un pauvre fou."

"Il est furieux", s'écrièrent trois ou quatre gardes à la mine plutôt rébarbative, en s'élançant vers lui. Ils eurent tôt fait de le maîtriser, car il avait des menottes, et il était en outre affaibli par les luttes désespérées qu'il avait déjà livrées depuis son départ de Saint-Germain.

Une femme à l'air digne et bon, revêtue de l'habit religieux, s'avança vers lui.

"Est-il dangereux? demanda-t-elle aux deux hommes qui avaient amené Magloire.

—Il veut absolument s'en aller, répondit l'un d'eux; il a cherché tout le temps a se sauver, depuis que nous l'avons arrêté.

—Pauvre garçon, dit-elle avec pitié.

Magloire demeura interdit. Il ne savait trop comment reconnaître cette sympathie évidente, qu'il eût voulu ne pas mériter. Il ne savait réellement quelle contenance faire. Pourtant, l'accueil bienveillant de la religieuse l'enhardit. Avant que les gardes pussent l'en empêcher, il s'approcha d'elle et dit: "faites-moi lâcher? J'ai une femme et des enfants; Je voudrais retourner chez moi.

Les gardes s'interposèrent.

La religieuse était une femme âgée; elle répondit maternellement:

—Plus tard, mon garçon, quand vous serez guéri.

—Mais je ne suis pas fou, répondit-il.

Ils disent tous cela, murmura-t-elle.

—Faites-moi examiner par un médecin; il va s'apercevoir que je ne suis pas fou.

—Le docteur de la maison va venir vous visiter.

—Et on me relâchera, s'il trouve que je suis bien?

—Certainement.

Les deux hommes qui avaient amené Magloire eurent un mouvement d'effroi en entendant cette réponse de la religieuse.

Magloire, lui, eut une lueur méchante dans les yeux, en voyant la crainte peinte sur leurs physionomies, et il dit avec emportement:

—Vous avez peur! hein! Vous m'avez pris en traîtres, mais je vais vous arranger, si on me lâche.

La religieuse avait vu l'éclair dans le regard de Magloire; elle avait entendu ses paroles violentes. Elle était fixée: Magloire était dangereux. Elle fit signe aux gardes de l'emmener, sans ordonner de détacher ses menottes. Le nouvel arrivant était en effet d'une taille au-dessus de l'ordinaire et mieux valait ne pas courir de risques avec un patient violent qui semblait d'une force colossale.

Magloire passa sa première journée à l'asile tapi dans un coin, comme une bête fauve. Il ne voulut parler à personne et il refusa de manger. Une garde insista pour lui faire prendre quelque nourriture. Magloire s'emporta, ce que voyant la garde dit, en haussant les épaules: "tu finiras bien par manger, va; je connais ça". Puis il s'éloigna.

Magloire n'avait qu'une idée: attendre le docteur, se faire rendre la liberté, puis partir,—quitter ce séjour odieux et rentrer chez lui.

Il attendit toute la journée; mais personne ne vint.

Toute la journée défila devant lui le kaléidoscope effarant et affolant des grimaces diverses, des attitudes grotesques des aliénés. Il entendit les voix faussées, les unes criantes, les autres solennelles, quelques-unes invraisemblables et bizarres, toutes disant des insanités et des billevisées.

Le spectacle de cette humanité monstrueuse, difforme et hideuse était repoussant à l'extrême, en dépit de la douce présence des soeurs, dont les cornettes blanches passaient et repassaient, affairées et actives.

Vers la fin de la journée, comme une de ces religieuses traversait la salle où était Magloire, une autre religieuse l'appela: "soeur Marie-Jeanne!"

Magloire tressaillit; tout son être fut remué; un attendrissement mouilla sa paupière et relâcha un instant ses nerfs, tendus à se briser.... ...."Marie", c'était le nom de sa femme,......"Jeanne", le nom de sa fille.....les reverrait-il toutes deux, ces chères aimées?...... quand?......combien de temps durerait son tourment?......

Il regarda du côté où il avait entrevu la religieuse dont le nom réunissait les noms de celles qu'il aimait plus que tout au monde.— Elle avait disparu.

Quand vint la nuit, on enferma Magloire dans une cellule, n'osant le laisser libre dans un dortoir commun.

Il demeura seul, sans lumière, en proie à ses tristes pensées, dans la nuit de la chambre inconnue et ignoble, où peut-être des criminels en démence étaient passés avant lui.

Le sang frappait des coups sourds aux veines de ses tempes, martelait sa tête vide et lasse.

Il était demeuré assis sur une chaise jusqu'à ce que l'ampoule électrique suspendue au plafond eût cessé d'éclairer. Quand il voulut se lever pour gagner en tâtonnant sa couche, quelque chose de froid heurta sa main tendue.

Une exclamation d'épouvante vint à ses lèvres. Mais il se dompta et reconnut qu'il avait touché le fer de son lit. Il se jeta dessus, brisé, anéanti.

Dans un tourbillon où passaient en une danse échevelée toutes sortes de figures inconnues et connues, où le rêve d'un cerveau échauffé rapprochait de façon bizarre les objets les plus dissemblables et les plus disproportionnés, sa pensée s'abolit momentanément, sombra dans un vertige insondable.

Il dormit d'un sommeil de plomb.

Quand il se réveilla, le lendemain matin, un monsieur correctement vêtu, portant des moustaches et la barbe en pointe, se tenait debout à côté de son lit. Trois gardes étaient près de ce personnage et une soeur complétait le groupe réuni autour du dormeur.

—Eh! bien, l'ami, il paraît que vous dormez dur, dit l'homme aux moustaches et à la barbe en pointe.

—Ça fait une demi-heure que nous le secouons, appuya un des gardes.

Magloire s'assit sur le bord de son lit, tentant de rassembler ses idées éparses. Mais il n'y put réussir complètement : elles battaient la campagne ; il ne voyait et percevait que confusément ce qui se passait autour de lui. Il lui semblait que sa propre personnalité était comme dédoublée, qu'il entendait parler un autre que lui et qui ne faisait pourtant qu'un avec lui-même.

Cet autre, ce "double" de lui-même adressait la parole à l'individu debout là devant le lit ; et Magloire s'entendait qui disait :

—C'est vous qui êtes le docteur ?

—Oui, répondit le visiteur. Vous êtes malade ; il va falloir vous soigner. Vous redeviendrez bien.

—Savez-vous comment on m'a amené ici, dit soudainement Magloire ?

—Allons, ne vous excitez pas, mon ami, dit le docteur, vous allez être bien sage et tout ira pour le mieux.

—Savez-vous comment on m'a conduit ici ? répétait Magloire, tout à son idée fixe.

—Allons, ça va mal tourner, murmura le praticien, qui voyait flamber les yeux du nouveau venu.

Magloire fit tout à coup un bond en avant, sans savoir exactement ce qu'il voulait. Les gardes le saisirent ; il lutta, mordit, égratigna comme un tigre. Les gardes se cramponnaient à lui, le rouaient de coups.

"Assez ! assez !" dit avec autorité la religieuse, "vous allez le tuer !"

Ils desserrèrent leur étreinte et Magloire tomba sur le sol, secoué d'un tremblement convulsif.

La soeur, pourtant habituée à ces scènes de sauvagerie, pâlissait.

"Il va recommencer aussitôt qu'il aura repris des forces", dit le docteur ; "vous faites mieux de l'attacher, pour le protéger contre lui-même.

On passa à Magloire, un vêtement de toile rigide, dans lequel on le sangla avec des courroies. Il demeura en cet état, étendu sur le lit, dompté.

Les gardes, la soeur et le médecin sortirent, pour aller visiter d'autres détenus ; la porte se referma.

L'abattement, la prostration suivirent la surexcitation à laquelle avait été en proie le malheureux.

Affaibli par la faim et par la perte du sang, suintant des écorchures qu'il s'était faites dans la lutte, il se mit à réfléchir plus lucidement, plus froidement.

Il se rendit mieux compte de la situation.

Rien ne lui servait de s'abandonner à la colère, à l'irritation ; cela faisait croire aux gens qu'il était "furieux". Le moyen qu'on avait employé pour s'emparer de lui était révoltant, mais c'était fini ; la résistance était inutile. Il résolut donc de ne plus faire d'éclats fâcheux et dangereux pour lui, d'être docile et d'attendre les évènements. Il ne

pouvait croire que quelque circonstance propice ne vint pas l'aider à recouvrer sa liberté.

Quand donc les gardes revinrent, Magloire se soumit.

Ils le brutalisèrent quelque peu, car ils avaient peur de lui et se tenaient prêts à lui faire face si c'était nécessaire. Il endura tout et ne se plaignit pas.

On lui apporta de la nourriture et il mangea, se força à avaler quelques bouchées, bien qu'il eût la gorge sèche et irritée, et que chaque morceau lui fit mal au point de lui faire venir les larmes aux yeux.

"C'est une vrai mouton, dit l'un."

—Il n'y en a pas beaucoup qui résistent longtemps à la faim, répondit sentencieusement un autre garde.

Le résultat de cette soumission ne se fit pas attendre : après avoir laissé Magloire renfermé pendant quelques jours, pour se prémunir contre le retour possible de ses accès de fureur, on le fit sortir et on lui fit suivre le régime des patients non violents.

Il passa ses journées avec les autres détenus, occupé comme eux, à de menues besognes à la portée de leurs intelligences amoindries.

Nous passerons sous silences les mois qu'il vécut ainsi, pour éviter un récit pénible et triste comme le naufrage de l'esprit humain.

Au milieu de ces cerveaux atrophiés, Magloire ne subit cependant pas trop profondément l'influence déprimante d'un tel contact. La pensée de sa femme et de ses enfants le soutint ; ses nerfs se raffermirent ; son cerveau reprit la vigueur d'autrefois, son jugement se rectifia.

Naturellement, le mieux qui se produisit dans son état fut remarqué. Il était docile, poli, s'acquitait d'une manière intelligente et utile des besognes qu'on lui confiait.

Les soeurs prenaient maintenant plaisir à causer avec lui. Il était un des meilleurs pensionnaires.

Il avait souvent de longs entretiens avec soeur Marie-Jeanne, celle dont le nom l'avait tellement impressionné pendant les premiers jours de sa détention, alors que ses nerfs vibraient comme des cordes qui vont se briser.

Les religieuses aimaient à l'entretenir de son commerce et de sa famille, car cela lui faisait évidemment du bien de parler de ses affaires et de ceux qu'il aimait ; cela le rattachait à la vie, aidait à son cerveau à reprendre son équilibre normal.

Soeur Marie-Jeanne aimait surtout à le faire parler de sa préférée, de sa petite Jeanne.

Elle lui disait souvent : "Eh ! bien, monsieur Sirois, vous serez heureux quand vous pourrez revoir votre petite Jeanne !

—Oh ! oui, ma soeur, répondait Magloire, et quand je pourrai revoir ma femme..........

—Avez-vous d'autres enfants, lui demanda-t-elle ?

—Un, répondit Magloire, un garçon.

—Comment s'appelle-t-il ?

—Magloire, comme moi.

—Il n'est pas vieux.

—Non, il a un an maintenant, environ. Ma petite Jeanne passe quatre ans.

—Qu'est-ce que vous faisiez, monsieur Sirois, à Saint-Germain?

—Je tenais magasin, une épicerie.

—C'est une grosse place Saint-Germain?

—Assez. Je faisais de bonnes affaires.

—Ça doit vous sembler bien tranquille ici; c'est si calme, c'est si renfermé,—après une vie active comme celle que vous meniez?

—Oui, ça fait de la différence.

—Il n'y a pas beaucoup de distractions ici. Nous autres, nous ne nous en apercevons pas: c'est notre vie, c'est notre choix.

—Je trouverais cela moins ennuyeux si j'avais un peu plus d'occupations.

Magloire exprima à plusieurs reprises le souhait contenu dans sa dernière phrase, au cours des conversations qu'il eut quelquefois avec la soeur Marie-Jeanne. Celle-ci finit par remarquer la persistance de ce désir et elle en parla à la religieuse qui s'occupait de l'administration de l'asile.

Comme Magloire Sirois semblait être calme et docile, on crut pouvoir lui confier quelques écritures et on le logea dans un pavillon particulier où on réunissait les pensionnaires en voie de guérison qui pouvaient rendre quelques services et travailler un peu.

Ce changement de vie fut un grand soulagement pour Magloire. Il se trouva séparé des aliénés dont la démence était pour lui un spectacle déprimant, dont les grimaces et les rires hébétés, les cris bestiaux et stupides lui semblaient un cauchemar. En outre, le travail qu'on lui confia fournit un aliment à son esprit, une distraction à l'oisiveté accablante.

Cependant, une idée fixe travaillait toujours son cerveau, l'idée de liberté. Elle le hantait nuit et jour.

C'était pour trouver plus facilement le moyen de se faire libérer ou de s'enfuir que Magloire Sirois était devenu traitable, docile, prévenant, empressé pour tous ceux avec qui il se trouvait en rapport.

Ses bonnes dispositions apparentes lui avaient valu un régime plus doux, une demi-liberté. Il songea que le moment viendrait bientôt où il serait tout à fait libre. Il craignit cependant de gâter les choses en parlant immédiatement de sa libération au directeur médical de l'asile et il ne voulut pas non plus s'en ouvrir aux gardes.

Avec la gaucherie de ceux qui ne sont pas habituer à ruser, il résolut de corrompre quelques charretiers qui venaient régulièrement à l'asile apporter des provisions. On lui avait enlevé toute la monnaie qu'il avait sur lui, quand il était entré à l'asile; il fit donc des chèques qu'il donna à deux ou trois charretiers en échange de quelques menus services qu'il leur demanda.

Les charretiers, d'abord défiants, gardèrent cependant le silence et déposèrent à leurs banques les chèques, qui furent honorés: la banque où Magloire Sirois avait des fonds n'avait reçu aucun ordre légal pouvant la dispenser de payer ces chèques.

Les charretiers trouvèrent donc profit à cultiver l'amitié de Sirois, qui se risqua bientôt à leur demander des services plus importants. Il leur confia des lettres pour sa femme, en leur donnant à chaque fois des chèques pour plusieurs dollars.

A chaque fois, ces faux amis encaissaient les chèques mais se gardaient bien de mettre les lettres à la poste, de crainte que ces lettres ne provoquassent quelque évènement pouvant tarir la source de leurs revenus.

L'un d'eux finit cependant par avoir des remords et il jeta une lettre à la poste. C'était cette lettre qu'avait reçue Marie.

Ce qu'avaient prévu les charretiers arriva ; la lettre après avoir causé à Saint-Germain l'émoi que l'on sait, jeta aussi dans la plus grande excitation le personnel de l'asile et Magloire dut cesser de se servir de ses intermédiaires et n'eut plus de rapports avec le monde extérieur.

Au reçu de la missive de Beaulieu, le surintendant médical de l'asile entra dans une violente colère: "un misérable fou qui lui causait des ennuis ! il allait lui enlever vite le goût de la correspondance !

Soeur Marie-Jeanne passait justement devant la porte de son bureau, comme il remettait sur son pupitre, avec un geste dépité, la lettre du député Beaulieu.

—Il va bien, votre protégé ! dit-il violemment.

—Mon Dieu, qui ça ? répondit la bonne soeur, effarée.

—Le nommé Sirois.

—Qu'est-ce qu'il a fait ?

—Il a écrit chez lui et il a fait peur à tout le monde dans le village.

—Qui aurait pensée cela de lui ! un garçon si bon et si doux !

—Oui, mais il est pas mal sournois.

—Mon Dieu ! c'est dommage !

—Tenez, lisez la lettre que je reçois.

Elle lut et remit la lettre au médecin ; elle était accablée de regrets d'avoir fait obtenir à Magloire la position qui avait permis au détenu de commettre cette incartade.

—Il va falloir le faire venir ici, dit le médecin. On dit que c'est un fou extrêmement dangereux : je veux l'examiner de nouveau. Faites donc venir trois ou quatre gardes aussi, c'est plus sûr.

—Ne lui faites pas de mal, implora soeur Marie-Jeanne : c'est un bon garçon. Je suis certaine qu'il ne recommencera pas.

Quelques instants après, un garde disait à Magloire : "le surintendant veut vous voir".

Le détenu suivit le garde, sans défiance, espérant vaguement recevoir quelque bonne nouvelle,—un changement de service, qui sait, l'annonce de sa libération.....

En route, un autre garde se joignit à eux. Deux autres les attendaient à la porte du cabinet du surintendant.

Cet excès de précautions, évidemment prises contre lui, rendit Magloire un peu nerveux. Il pénétra cependant d'un pas assuré dans la pièce où l'attendait le médecin.

—C'est vous qui vous appelez Magloire Sirois, lui dit-il d'un ton bref?

—Oui, monsieur, répondit Magloire.

—Et c'est vous qui écrivez des belles lettres chez vous!

Magloire ne sut que répondre et le médecin formula plus explicitement son reproche, spécifia son accusation.

Sirois fut atterrée: tout était révélé......il était perdu, pensa-t-il.

—Pourquoi avez-vous fait cela, continua le médecin?

—Il y avait si longtemps que je n'avais pas donné de mes nouvelles à ma femme, babutia Magloire, qui sentait la colère gronder en lui, mais qui se contenait, sachant bien que toute violence aggraverait son sort.

—Vous ne saviez pas que c'est défendu, dit encore le docteur, irrité.

—Je ne pensais pas que c'était mal.

—Si vous ne pensiez pas que c'était mal, rétorqua le docteur, triomphant, pourquoi avez-vous donné tant d'argent aux charretiers en cachette, pour faire porter vos lettres?

Magloire fut confondu: ainsi on avait interrogé les charretiers et on avait découvert sa ruse.

Il ne répondit pas.

—Parlez donc, cria le docteur! Répondez! vous croyez-vous à l'hôtel ici, pour vous mettre à faire votre correspondance? Pensez-vous qu'on permet aux fous d'écrire?

—Je ne suis pas fou, protesta Magloire, qui n'y put tenir et lança cette protestation, avant même d'y avoir songé.

—Allons, c'est complet, riposta le docteur; c'est peut-être moi qui suis fou? Si vous n'êtes pas fou, pourquoi donc êtes-vous ici?

—Je ne suis pas fou, répéta Magloire, têtu.

—Si vous dites que vous n'êtes pas fou, répondit avec mépris le docteur, cela veut dire que vous l'êtes. Tous les insensés parlent comme vous parlez en ce moment.

Magloire ne se contrôlait visiblement qu'avec peine. Le méedcin s'en aperçut et se recula prudemment.

"Emmenez-le", dit-il aux gardes, "et mettez-le avec les autres; ça va lui montrer s'il est fou ou non."

Les gardes n'attendaient que cet ordre. Ils se saisirent de Magloire. Deux d'entre eux lui tordirent un bras si violemment qu'il poussa un cri de douleur et faillit s'évanouir.

On le conduisit dans la salle commune, où il demeura, les bras ballants, absolument déconcerté.

Autour de lui, les fous passaient; les uns chantaient, les autres parlaient, avec des intonations fausses, des gestes saccadés et démesurés. L'un se croyait le roi du Canada et donnaient des ordres à deux autres, qui s'amusaient de ce jeu, puis lui désobéissaient. Le "Roi" poussait alors des hurlements affreux.

Une admosphère de folie flottait dans la salle.

Magloire était replongé dans cet enfer.

CHAPITRE VII

Les cloches de l'église de Saint-Germain sonnaient à toute volée; leur joyeux carillon s'épandait au loin, en nappes sonores qui réveillaient, dans les bois de sapins noirs, les échos endormis depuis que s'était tu dans leurs ramures le chant des oiseaux de l'été enfui.

C'était une mélodie enivrante: par ce beau matin d'hiver, les cloches chantaient un hymne nuptial.

Un couple avait pénétré, suivi d'un groupe d'amis, dans l'église parée comme pour les jours de fête. Sitôt qu'ils entrèrent, l'orgue mêla sa voix puissante au concert des cloches.

Quelle allégresse! Oh! que l'Eglise a des cérémonies solennelles et touchantes pour unir ses enfants!

Le couple était maintenant à genoux, humblement prosterné au pied des autels, en face du sanctuaire où une multitude de cierges aux lueurs pâles établissaient un demi-jour mystique.

Le prêtre officiait, dans ses habits sacerdotaux tout couverts de broderies d'or.

Mina Martin et André Noël, dont on célébrait l'union, priaient avec une ferveur heureuse et émue. De leurs jeunes coeurs montait vers le ciel un cantique d'amour.

Une foule nombreuse avait peuplé les bancs placés près du choeur. Pas une place n'était libre dans les premières rangées. On voyait d'abord, jolies à ravir et presque aussi heureuses que leur soeur, Stella et Louise Martin. Dans le banc en arrière, madame Martin et Louis Martin. La mère, revivait, à trente années d'intervalle, la scène semblable où elle-même était agenouillée comme sa fille au prie-dieu, avec celui qui devait être le compagnon de sa vie. Le père, moins ému, était remué par des sentiments plus matériels: la satisfaction d'avoir marié sa fille, le plaisir de recevoir des félictations qui châtouillàient son amour-propre.

Peut-être pensa-t-il un moment à un malheureux, enfermé loin de sa jeune femme et de ses enfants; peut-être la figure de Magloire Sirois passa-t-elle un moment devant lui? Mais il chassa bien vite ce souvenir importun.—On ne peut bien jouir de son bonheur qu'à la condition d'être un peu égoïste.

La cérémonie s'achevait.

Après avoir prononcé les paroles sacramentelles qui unirent la rougissante jeune fille au jeune homme à l'air doux et fort, le curé leur adressa quelques paroles sages et éclairées, puis il remonta à l'autel, où la messe prit bientôt fin.

Ensuite, ce fut la scène à la sacristie, où il fallut aller signer le registre. Malgré la sainteté du lieu, Louise ne put se retenir d'aller près de sa soeur et de l'appeler espièglement, à voix basse: "madame Noël."

Tous signèrent gravement, à tour de rôle; les mariés, les parents, les témoins et quelques amis, puis le curé, qui offrit ses félicitations à Mina et à Noël.

On monta en voiture et le gai cortège se dirigea vers la demeure de Louis Martin, où devait avoir lieu le déjeuner de noces.

La, les soeurs de Mina s'en donnèrent à coeur joie, rirent et plaisantèrent avec exubérance.

Quelques invités avaient pris place autour de la table. Le déjeuner fut d'une gaieté folle. Louise fit à sa soeur toutes sortes de questions indiscrètes et jeunes qui soulevèrent les rires.

Louis Martin était lui aussi heureux et gai. Sans doute il avait bien quelques vagues remords de penser que le bonheur de sa fille était peut-être un peu fait du malheur d'un innocent, mais il se justifiait en se disant que le mariage se fût probablement fait quand même Magloire Sirois eût été au village, car après tout l'épicier n'aurait pu lui créer des ennuis te ls que cela eût influé sur les dispositions et les desseins de Noël. Du reste, Martin n'avait rien fait pour prolonger la détention de son ancien partisan; il s'était tout au plus abstenu de s'occuper de lui, voilà tout. L'avocat écartait donc de nouveau ces préoccupations fâcheuses.

Mina était loin de soupçonner ce qui s'agitait dans le cerveau de son père. Elle le croyait naïvement libre de soucis et heureux comme elle-même. Elle n'était pas loin de la vérité du reste, car le bonheur est contagieux: bientôt tous les coeurs battaient librement comme le sien et toutes les figures étaient rayonnantes autour de la table couverte de linge fin, d'argenteries, de cristaux, et ornée, au milieu, d'un superbe gâteau à plusieurs étages,—le gâteau de noces.

Le déjeuner fini et les invités partis, Mina dit à ses parents : "Nous avons une amie à aller voir, André et moi, voulez-vous nous excuser, quelques minutes?"

Madame Martin donna son assentiment, comme si elle s'était doutée du but de cette visite.

Louise demanda, curieuse: "quelle est cette amie? pourquoi ne l'avez-vous pas invitée ici?"

Mina ne répondit pas et Noël sourit. Louise, un peu contrariée ne fit plus de question.

La nouvelle mariée coupa une tranche du gâteau de noces, qu'elle enveloppa soigneusement, puis elle s'éloigna gaiement, au bras de son mari.

"Qu'ils font donc un joli couple", dit Stella, en les regardant s'éloigner sur le chemin tout blanc, où le soleil jetait une splendeur.

—Oui, répondit madame Martin, je suis bien heureuse. Mais cela me fait de la peine que Mina vous quitte.

—Nous restons, nous, dit Louise, caline; je ne me marierai pas, moi.

—Tu te marieras, ma fille, et tu seras heureuse. C'est la vie: il faut que les jeunes s'éloignent et que les vieux demeurent seuls.

—Mais Mina reviendra nous voir.

—Certainement.

—Et vous irez lui faire une visite vous aussi, maman, dit Stella. Monsieur Noël a dit qu'il serait heureux que vous alliez voir leur installation.

—C'est un bon garçon, fit madame Martin, attendrie, je suis contente que notre Mina ait trouvé un aussi excellent mari.

—Oh! oui, renchérit Stella, il s'est conduit comme un gentleman. Vous rappelez-vous, maman, dans les premiers temps, comme il a été aimable. Il aurait bien pu faire comme monsieur Legris et ne pas s'occuper de nous, davantage.

—Tu n'as pas toujours été aussi dure que cela pour monsieur Legris, interrompit Louise.

—Oh! il n'a pas voulu s'occuper de nous, répondit Stella. Je ne vois pas pourquoi je penserais à lui davantage.

—Tu as raison, ma fille, approuva madame Martin.

—Il a du coeur, dit monsieur Martin; ce monsieur Legris, lui, n'a pas trop de temps pour penser aux affaires.

Pendant qu'on parlait ainsi d'eux, les nouveaux mariés hâtaient le pas vers la demeure de la femme de Magloire Sirois, à laquelle Mina allait porter un morceau de son gâteau de noces et un peu du bonheur qui la transportait et qui rendait sa démarche plus légère, qui irradiait ses yeux d'une lueur douce et pénétrante.

A côté de sa "femme", André Noël marchait, plus grave, goûtant pleinement son bonheur et envisageant aussi les responsabilités acceptées loyalement,—car cette jeune femme qui cheminait si allègrement et qui le regardait amoureusement était à lui maintenant et il lui devait une protection et un amour dont l'étendue correspondît à la confiance empreinte dans le regard aimant qui se fixait sur le sien.

Marie les attendait, car Mina lui avait promis cette visite. Elle embrassa la nouvelle mariée avec effusion, puis, se reculant, elle la regarda avec admiration.

"Que cela vous va bien d'être mariée", dit-elle avec un accent de conviction qui fit rire Mina, transformée par le bonheur et belle en effet à ravir.

—N'est-ce pas qu'elle est belle "ma femme", dit Noël, en affectant la suffisance et le contentement d'un propriétaire.

—Le vilain! protesta Mina; il veut me rendre orgueilleuse.

—Il a raison, affirma Marie; je ne vous ai jamais vue l'air aussi bien portant.

La conversation continua ainsi, animée et gaie. Marie se fit raconter la cérémonie du mariage, le déjeuner de noces. Elle voulait tout savoir, tout connaître, car elle avait pour Mina une amitié profonde et le bonheur de son amie la rendait elle-même heureuse.

"C'est monsieur le curé qui vous a mariés, demanda-t-elle.

—Oui, répondit Mina; et il nous a fait un joli petit discours.

—Il parle très bien, appuya Noël.

—N'est-ce pas, fit Mina. On dit beaucoup de bien de lui. Il est aimé ici.

—Et il y avait beaucoup de monde à l'église, continua Marie.

—L'église était pleine, en avant, dit Noël.

—J'ai vu plusieurs personnes, dit Marie; j'ai regardé par la fenêtre; mais les vitres étaient gelées. Je ne pouvais pas bien voir.

Mina offrit à Marie le morceau de gâteau qu'elle lui avait apporté; la femme de l'épicier remercia, reconnaissante.

—Je vais le serrer avec le morceau de mon gâteau de noces que j'ai gardé, dit-elle. Il y a maintenant plus de cinq ans de cela, ajouta-t-elle avec un soupir, en songeant au jour où elle aussi était entrée à l'église, heureuse, au bras de celui qu'elle aimait.

Elle pensait en même temps au changement qui s'était accompli depuis ce temps-là: son foyer dévasté, sa vie attristée, le malheur succédant à sa félicité. Des larmes perlèrent à ses paupières, roulèrent sur ses joues.

—Allons, je vous ait fait de la peine, dit Mina.

—Non, non, protesta Marie; je suis contente de vous avoir vue. J'aurais bien plus souffert si vous n'étiez pas venue. Cela me fait du bien au contraire. Je tenais à vous remercier, le matin de vos noces, de ce que vous avez fait pour moi depuis le départ de Magloire. Moi, je ne puis que vous en remercier, mais Dieu vous en récompensera.

Ce fut au tour de Mina de se sentir attendrie.

—Je me rappellerai toujours, continua Marie avec effusion, le soir que vous êtes venue. J'étais seule et je ne savais pas ce que j'allais devenir; vous m'avez consolée, réconfortée. Depuis ce temps-là, vous avez continué à être bonne pour moi. Oh! Dieu vous bénira! ajouta-t-elle avec élan.

Mina, fort émue, protesta qu'elle n'avait fait que ce qui était naturel dans les circonstances. Elle embrassa de nouveau son amie malheureuse, puis elle s'éloigna avec son mari, emportant les précieux souhaits de bonheur de l'infortunée.

De retour chez Louis Martin, Mina et André dirent d'où ils venaient.

"J'en étais certaine, dit Stella; je savais que vous iriez voir cette pauvre femme; elle a dû être heureuse de votre visite.

—Elle en a pleuré, dit Noël.

—Et elle a failli me faire pleurer moi aussi, ajouta Mina.

—Pauvre petite femme, dit madame Martin, cela a dû lui en rappler des souvenirs!......

—Quand son mari reviendra-t-il, s'exclama soudain Louise, avec son impétuosité ordinaire?

—Elle ne le sait pas, dit Noël.

—Ce sera bientôt, j'espère, dit madame Martin: le pauvre garçon était plutôt excité qu'autre chose, il n'était pas fou.—N'est-ce pas Louis? demanda-t-elle, en s'adressant à son mari.

Monsieur Martin n'aimait guère cette conversation, qui lui semblait particulièrement pénible en ce moment, et il répondit évasivement: "oh! on ne sait jamais. En tout cas, s'il n'est pas complètement fou, on ne le gardera pas indéfiniment là.

—La pauvre femme, dit Stella, elle n'a pas eu de chance.

Louise, qui avait commencé cette conversation, eu la bonne inspiration d'y mettre fin elle-même: "viens faire de la musique", dit-elle à Mina, "viens chanter un peu."

—Y penses-tu, dit Mina: j'ai mes valises à faire. J'ai bien le temps de chanter! et puis j'aime mieux rester à causer avec vous autres.

—Tu as le temps, répondit Louise: vous ne partez que demain. Et puis tu penses bien que nous t'aiderons à faire tes valises.

Mina regarda sa mère et demanda des yeux un acquiescement.

—Va, dit doucement madame Martin; j'aimerais à t'entendre.

Mina fut surprise de l'altération soudaine des traits de sa mère, dont elle comprit immédiatement la cause: c'était la dernière fois peut-être pour longtemps qu'elle chanterait pour elle. Elle embrassa madame Martin, en un mouvement charmant d'affection. "Je t'aime bien, va, maman," lui dit-elle à l'oreille. Puis elle se dirigea vers le piano, suivi d'André.

Demeurés seuls tous deux, monsieur Martin et sa femme échangèrent un long regard, qui était une confidence. Ils avaient évidemment la même pensée.

"C'est la première qui nous quitte, dit madame Martin.

—Oui, cela m'attriste comme toi, répondit son mari.

—Il fallait bien que cela vienne, dit sentencieusement madame Martin; nous ne pouvons les garder toujours.

—Malheureusement.

—C'est une si bonne enfant, dit-elle, s'attendrissant un peu.

—Elle a toujours été bonne et docile.

—Elle sera heureuse.

—Elle le mérite bien.

—Elle épouse un brave garçon.

—Noël! il est la crême des bons garçons. Poli, empressé auprès de nous.—C'est à leurs égards pour les personnes âgées qu'on reconnaît les gentilshommes.

—Tu n'est pas si âgé que cela, interrompit madame Martin, un peu railleuse.

—Je passe la cinquantaine, dit monsieur Martin.

—C'est pourtant vrai, fit sa femme......Dieu que ça va vite!

—C'est pour cela que je suis heureux d'avoir marié Mina et de l'avoir si bien mariée.

—Il y a Stella que j'aimerais bien à placer, dit madame Martin.

—Oh! elle trouvera, n'aie pas peur, assura monsieur Martin.

—Elle est bien sérieuse!

—Oh! pas trop. Elle est jolie et gentille.

Mina avait fini sa chanson.

Elle revint vers son père et sa mère. "Est-ce que j'ai bien chanté?" demanda-t-elle en souriant.

—Très bien; nous étions justement à parler de toi, répondit monsieur Martin. J'allais demander à ta mère si elle se rappelait quand

tu étais toute petite et que venait le soir. Nous te trouvions endormie un peu partout.

—C'est vrai, elle était très dormeuse, répondit madame Martin.

Mina s'assit sur un sofa, la main dans la main de son mari; elle écouta avec un peu de nostalgie ces réminiscences puériles et touchantes de son enfance.

—Et quand nous avons voulu t'envoyer au couvent pour apprendre à lire, tu ne voulais pas.

—C'est vrai, dit Mina, je me rappelle.

—Tu voulais rester avec nous et pour te faire plaisir je t'ai enseigné l'A B C, avant de t'envoyer au couvent.

—Elle était toute petite, dit le père, et elle savait déjà lire.

—Oh! oui, fit Mina amusée; et quand je suis arrivée au couvent, les sœurs me trouvaient savante parce que je commençais déjà à lire. Elles m'ont demandé si j'étais venue au monde comme cela.

Noël rit tendrement à cette évocation de la saillie des bonnes sœurs. Je me demande, Mina, dit-il, ce que vous aviez l'air, dans ce temps-là.

—Veux-tu que je montre tes portraits? demanda Louise.

—Comment, vous aviez des portraits et vous ne me l'avez pas dit! se récria plaisamment Noël.

—Je ne tenais pas à les montrer, avoua Mina.

—Sur un, elle a la bouche toute grande ouverte, dit Louise; c'est drôle comme tout.

—Oh! j'avais trois ans seulement, protesta Mina.

Louise apporta l'album contenant les portraits. Ils défilèrent sous les yeux amusés de la famille,—portrait de bébé, à l'air surpris, la bouche béante, évidemment immobilisé ainsi tout à coup par un bruit, un geste du photographe; portrait de fillette, sac au dos, allant à l'école; première communiante en voile blanc, l'air ému et recueilli; jeune fille de quinze ans, grandelette déjà et charmante; enfin, un portrait pris deux ans auparavant, représentant Mina dans une jolie robe qu'elle portait cet été-là. Le cachet définitif de la mâturité se lisait sur ce dernier portrait, séduisant malgré l'inexpérience du photographe de campagne.

La physionomie n'avait pas varié et se retrouvait la même sur toutes les photographies. Noël en fit la remarque: "vous avez toujours été jolie, dit-il.

—C'est vrai, fit madame Martin.

—Ce n'est pas ma faute en tout cas, dit modestement Mina, un peu confuse.

Le départ des nouveaux mariés devant avoir lieu de bonne heure, le lendemain. On se coucha tôt dans la maison des Martin, ce soir-là, mais je ne jurerais pas que des causeries n'aient prolongé la veillée fort avant, tant dans la chambre des nouveaux mariés, que dans l'appartement de monsieur Martin et de sa femme et dans la chambre de Stella et de Louise.

Un évènement aussi important et aussi heureux ne dispose pas

au sommeil; et des phrases exprimant le bonheur, la joie et l'amour s'échangèrent jusque fort avant dans la nuit.

Le train que devaient prendre Mina et André passait de grand matin. Il n'y avait donc à la gare que la famille Martin, deux ou trois voyageurs et le petit nombre de personnes que leurs fonctions obligeaient à assister au passage du train: employés de gare, cochers et hommes de peine.

Les adieux ne furent pas longs. On s'était rendu juste à temps pour le train, qui entra en gare quelques minutes après l'arrivée de Mina et de son mari.

Elle embrassa ses soeurs et son père, pendant que Noël échangeait des poignées de mains avec sa nouvelle famille. Madame Martin était demeurée à la maison, retenue par l'heure matinale et aussi par la crainte de trop laisser paraître, au dernier moment, le chagrin que lui causait le départ de sa fille. Mina lui avait fait de tendres adieux.

"Tu reviendras nous voir, lui avait dit sa mère, moitié pleurant, moitié riant.

—Oui, maman, avait répondu Mina; et Noël avait ajouté gravement: "je vous promets de vous la ramener, madame.

Le train repartait presque aussitôt. Les jeunes mariés montèrent donc immédiatement les marches conduisant à la plate-forme d'un wagon de première—ils eussent voulu prendre pasage dans le wagon-salon, mais à cette heure, il est encore encombré par les dormeurs.

"Au revoir.—"Bonjour!" crièrent simultanément Stella et Louise aux voyageurs encore debouts sur la plate-forme, pendant que le train s'ébranlait. "Ecrivez-nous!"

La réponse des deux jeunes gens se perdit dans un bruit de ferrailles, dans un roulement des roues des wagons, qui démarraient.

Pendant quelques instants un mouchoir flotta à la portière, puis ce fut tout: ils étaient partis.

"Rentrons", dit monsieur Martin; "il fait froid."

Cette exclamation prosaïque ramena ses deux filles au sentiment de la réalité. Elles se regardèrent, un peu étonnées de voir que cela s'était fait si vite.—Le démembrement de la famille était commencé; l'une des trois soeurs était partie. Elle reviendrait sans doute; mais ce ne serait plus comme autrefois; il y en avait une de moins.

Stella et Louise se prirent par le bras et marchèrent très vite vers la maison, suivies par leur père.

Dans le wagon, Mina avait regardé un instant défiler les paysages connus, les lieux de sa jeunesse. Elle abandonnait tout cela; mais le sacrifice, tout réel qu'il fût, était facile, puisque l'amour appelait la jeune femme.

D'autres souffriraient encore là, d'autres lutteraient et mourraient; mais elle s'en allait.

"Adieu, Saint-Germain", dit-elle avec une intonation de tendresse; puis elle se jeta dans les bras d'André.

"Tu ne regrette rien", dit-il."

—Non, répondit-elle: je t'aime.

TROISIEME PARTIE

CHAPITRE I

L'édifice qui servait à la fois de palais de justice, de prison et de résidence pour le géolier de Saint-Germain se dressait sur le coteau qui dominait la partie basse du village. C'était un bâtiment carré, en pierre de taille noircie par les brises du large ; une aile, en arrière, servait de prison et contenait des cellules aux fenêtres grillées ; un préau enceint d'une haute muraille s'étendait autour de la prison.

L'entrée principale était tournée vers le fleuve et on découvrait de là un paysage superbe et imposant, qui n'avait rien de commun avec les petitesses et les misères des chicanes humaines.

C'est dans cet édifice que pénétraient les uns après les autres, par une belle matinée d'hiver, brillante comme le soleil et la neige, plusieurs hommes enveloppés dans de grands paletôts avec lesquels on affronte les rigueurs de l'hiver canadien. Ils se connaissaient et ils échangeaient des exclamations de bienvenue, à mesure qu'ils entraient dans le vaste "hall" où ronflait une grosse fournaise, chauffée au rouge et qui lançait une bienfaisante chaleur dans les portes et les corridors qui s'ouvraient tout autour.

Les hommes s'approchaient du feu, tendaient vers la fournaise leurs mains rougies par le froid et causaient à demi-voix, avec le respect craintif que leur inspirait cet endroit où les procès étaient tranchés par le juge du district.

"Ils ne sont pas encore arrivés, disait l'un d'eux.

—Non, répondait un autre.

—Ce n'est pas encore l'heure, dit un troisième.

En effet, tous étaient arrivés une grosse demi-heure avant le moment fixé pour l'ouverture du conseil de famille auquel Baptiste Fournier les avait conviés et où on devait prononcer l'interdiction de Magloire Sirois.

C'était une rusée canaille que ce Baptiste Fournier ; il avait réussi à faire convoquer un conseil de famille sans donner l'éveil à personne, sans que Georges Sirois ni la femme de Magloire en eussent eu connaissance, sans que sa soeur Louise soupçonnât la chose et pût prévenir Georges.

Maintenant, les gens réunis par ses soins pour former le conseil de famille attendaient sa venue et l'arrivée de l'avocat Normandin, qui avait charge de la procédure.

Il n'y avait pas un seul membre de la famille de Magloire Sirois, parmi les comparses et les complices que Baptiste Fournier avait rassemblés. Ils s'en étonnaient un peu, car ils savaient que les membres

de la famille devaient être convoqués sous peine de nullité des procédures. Ils étaient vaguement inquiets.

"C'est curieux", dit l'un d'eux, "que Georges n'ait pas été appelé.

—Il n'est pas en âge, lui fit-on remarquer.

—C'est vrai, convint l'homme.

—Baptiste Fournier est bien fin, dit un autre: il doit avoir arrangé cela comme il faut.

—Et puis l'avocat Normandin n'est pas bête.

—En voilà un qui ferait des affaires, s'il ne buvait pas tant.

"Chut!" fit une voix: "le voici".

En effet, Normandin venait d'ouvrir la grande porte, il était suivi de Baptiste Fournier. Ce dernier salua ses gens et s'empressa autour d'eux, pendant que l'avocat, après un salut à la ronde, pénétrait dans le bureau du protonotaire.—C'est ce fonctionnaire qui s'occupe de l'interdiction des aliénés et qui préside les conseils de famille tenus pour les fins d'interdiction.

"Monsieur Normandin va voir à tout", disait Baptiste Fournier à ses amis; "il nous appellera quand ce sera prêt, ça ne sera pas long."

C'était plus long cependant que les organisateurs de cette comédie légale ne l'avaient prévu. On entendait des éclats de voix dans le bureau du protonotaire, où une discussion violente semblait s'être élevée. Tout évidemment ne marchait pas au gré de l'avocat Normandin.

Enfin, après environ vingt minutes, il apparut dans la porte du bureau du protonotaire et fit signe d'entrer. Il feignait la bonhomie et la confiance, mais Baptiste Fournier vit que quelque chose allait mal.

"Nous allons avoir de la misère", lui murmura Normandin, comme ils suivaient les autres vers une grande table placée au milieu de la pièce et autour de laquelle tous prirent place.

Il n'en dit pas davantage, mais Baptiste Fournier comprit que le protonotaire avait flairé une procédure entachée d'irrégularité. Or monsieur Jacques Labrecque, le protonotaire de Saint-Germain, passait à juste titre pour un esprit honnête et droit. Quand il croyait avoir raison, on pouvait difficilement le faire changer d'avis; et quand il pensait avoir découvert une irrégularité ou une frande, alors on l'eût tué avant de lui faire donner son assentiment. C'était un homme âgé, qui jouissait de l'estime et du respect de tous. Les avocats l'écoutaient avec déférence, car sa longue expérience lui donnait beaucoup d'autorité.

Essayer de lui faire sanctionner une procédure irrégulière ou malhonnête était chose difficile; Baptiste Fournier comprit le danger et il partagea les craintes de l'avocat.

Les membres du conseil de famille s'étaient assis, avec une satisfaction mal déguisée. Ils comprenaient bien un peu que l'épicier leur demandait d'être complices d'une vilenie, mais ce demi-remords était étouffé par le plaisir qu'ils éprouvaient de se trouver mêlés à une affaire légale aussi importante, sans qu'il leur en coûtât quoi que ce soit. Pour l'habitant des campagnes, les procédures judiciaires exercent une fascination vraiment bizarre; quand il s'y trouve mêlé, cet incident de sa vie, ordinairement si simple et si unforme, le grandit à ses propres

yeux, chatouille sa vanité, lui donne une importance factice dont il se réjouit pendant longtemps et dont il parle pendant des mois.

Les sept parents ou amis requis par la loi pour composer un conseil de famille étaient là. Le protonotaire constata d'un coup d'oeil que le nombre était complet, puis il commença la lecture de la requête préparée par l'avocat Normandin.

Cette pièce légale banale énonçait les faits que l'on connaît, disait que Magloire Srois était aliéné et avait été interné dans un asile, que ses affaires périclíteraient et que ses biens seraient en danger d'être dissipés si on ne nommait pas un curateur pour les administrer, et concluait à la nomination de Baptiste Fournier comme curateur.

"La requête est en forme", dit à demi-voix monsieur Jacques Labrecque; "voyons le reste."

"La "signification" a été faite régulièrement?" demanda-t-il à Normandin.

L'avocat s'empressa de répondre dans l'affirmative.

Les membres du conseil suvaient avec avidité la discussion qui commençait.

—Ce sont tous des parents, demanda encore monsieur Labrecque?

—Non, répondit l'avocat, embarrassé en dépit de son impudence habituelle.

—Combien y en a-t-il, insista monsieur Labrecque.

—Je n'ai pas pu en trouver, avoua Normandin; ce sont tous des amis.

—Pourtant, fit le protonotaire, il me semblait que Magloire Sirois avait des parents, un oncle, dans les environs.

—Il n'a pas voulu venir, hasarda Baptiste Fournier.

Le protonotaire continua en s'adressant à l'avocat: "le certificat de l'huissier constate-t-il ce que vous dites?"

Le fonctionnaire examina ce certificat. L'huissier n'avait pas fait les déclarations nécessaires.

"Alors", s'exclama le protonotaire, "vous voulez que j'approuve une chose pareille! la signification est illégale! Et la femme de monsieur Sirois, comment se fait-il qu'elle n'est pas ici? Elle a droit d'être nommée curatrice à son mari!"

Normandin entreprit de discuter. Mais toutes ses roueries n'eurent pas raison des objections du protonotaire.

Le conseil de famille ne put être tenu. L'avocat, Baptiste Fournier et ses amis, qui riaient en-dessous, durent partir sans avoir réussi à perpétrer leur canaillerie.

Jacques Labrecque se frotta les mains avec satisfaction, quand ils furent sortis. "Encore une saleté que j'ai empêché ce Normandin de faire", dit-il.

Dehors, Normandin disait aux comparses de Baptiste Fournier: "nous recommencerons plus tard, messieurs; au revoir."

Il s'en alla avec Fournier? "Qu'est-ce que nous allons faire?" lui demanda celui-ci.

—Il n'y a rien à faire, répondit rageusement l'avocat ; cet imbécile de Labrecque ne veut pas.

—Il n'y aurait pas de procédure pour......

—Non, rien.

Les deux hommes se séparèrent, Fournier furieux de sa déconfiture et Normandin mortifié de son échec mais regrettant encore davantage les honoraires que lui faisait perdre la fin abrupte des procédures, amenée par la ferme honnêteté de Jacques Labrecque.

On peut s'imaginer le mécontentement des deux époux quand Baptiste Fournier raconta son insucès à sa femme. Il avait envie d'abandonner son entreprise, mais Joséphine plus tenace—et aussi plus méchante—insista pour qu'il tentât quand même de réussir. "Tu n'as pas tout essayé", dit-elle ; "parle-z-en encore à Normandin.

—Mais il m'a dit qu'on ne pouvait rien faire, protesta Baptiste.

—Oh! vous n'avez pas discuté longtemps, repartit-elle.

Baptiste convint que sous le coup du désappointement ils s'étaient quittés un peu brusquement, l'avocat et lui.

A quelques jours de là, il rencontra Normandin et lui parla de la chose.

"Je ne vois qu'un moyen de réussir, dit l'avocat : ce serait d'avoir le consentement de la femme de Magloire.

—Mais les parents, objecta Fournier.

—Oh! on peut se passer d'eux, dit Normandin. Il y a moyen de faire dire par l'huissier qu'ils n'ont pas voulu venir.

—Mais comment obtenir le consentement de la femme de Magloire.

—Il faudrait lui demander.

—Et si elle ne veut pas.

—Il faudrait qu'elle veuille.

—Elle va me jeter à la porte.

—Pourquoi? Je croyais que vous alliez à l'épicerie de Magloire, de temps à autre.

—J'avais coutume d'y aller, mais ça fait déjà longtemps. Quand j'ai vu que ça ne servait à rien, j'ai cessé.

—Il faudrait recommencer.

—Et s'ils savent que j'ai voulu faire interdire Magloire.....

—Ils ne doivent pas le savoir ; ils ne sortent jamais.

—Mais ils finiront par le savoir.

—Vous aurez peut-être eu le consentement de madame Sirois à ce moment-là.

—Ça va être difficile.

—En tout cas, s'ils vous parlent de quelque chose, envoyez-les moi ; je leur dirai ce qu'il faudra pour les tranquilliser.

—Peut-être que ça serait mieux si vous veniez avec moi.

—Non ; ils se méfieraient. Mieux vaut que vous y alliez tout seul et que vous ameniez cela petit à petit.

—C'est vrai.

—Vous direz à madame Sirois que c'est dans l'intérêt de son mari.

Normandin sourit cyniquement en prononçant ces paroles et Bap-

tiste Fournier ne put se retenir de lui dire, avec l'admiration d'un esprit retors pour plus retors que lui-même: "tout de même vous avez de fameuses idées."

Le plan de campagne des deux vilains sires était donc préparé; Baptiste Fournier résolut de le mettre tout de suite à exécution, voulant prévenir les racontars possibles de ceux qui avaient été mêlés à sa première tentative.

Il fut agréablement surpris, quand il se présenta chez Magloire, de constater qu'on l'accueillait comme auparavant. Il en conclut qu'on n'était pas au courant de ce qu'il avait fait et il reprit espoir.

Tout de suite, il dressa ses batteries, amenant la conversation sur le sujet qui lui tenait à coeur, chaque fois qu'il en avait l'occasion.

Comme ils en avaient pris l'habitude, Marie et Georges se relayaient pour garder l'épicerie, quand Baptiste Fournier était là, de sorte qu'il se trouvait seul avec la jeune femme assez souvent, car Georges devait s'absenter pour faire des courses.

En deux ou trois conversations, Baptiste Fournier eût amené sa belle-soeur à parler sans défiance des affaires de l'épicerie et de son mari. Il commença alors à lui faire envisager la situaton financière et légale qui se présenterait à elle si la détention de Magloire durait longtemps encore.

Marie, ignorante des choses de la loi, écoutait avec curiosité et aussi avec stupeur.

Cela la frappait d'étonnement et d'une frayeur sourde d'entendre dire à mots couverts que l'épicerie, que la maison, que tout ce qu'elle était accoutumée à considérer comme sa propriété ne lui appartenait pas en fin de compte, que son mari était incapable d'administrer ces biens. Mais alors, les enfants et elle-même qu'allaient-ils devenir? Et, Georges, qui s'était montré si dévoué, si bon, il devrait se mettre en service, puisqu'il n'avait rien.

Baptiste Fournier tirait sournoisement parti de l'ignorance de Marie et de la frayeur qu'il sentait sourdre dans l'esprit de la malheureuse.

Elle faiblissait, car l'épreuve était longue et dure; mais elle se raidissait malgré tout et elle cherchait à espérer l'impossible. Le martyre qu'elle endurait était atroce et toute autre moins courageuse qu'elle eut défailli.

Ce qui la soutenait dans cette nouvelle lutte, où l'adversaire cachait ses coups en dissimulant son but, c'était comme toujours le souvenir de son mari et l'amour pour ses enfants.

Elle discutait avec Baptiste Fournier et cherchait le défaut de ses raisonnements captieux, dans l'espoir d'échapper à la nécessité que l'épicier lui faisait entrevoir d'avoir à nommer un curateur pour administrer les biens de l'absent.

"Pourtant", disait-elle, "tout va bien comme cela; quel besoin y a-t-il de nommer un curateur?

—C'est la coutume en pareil cas, répondait Baptiste Fournier.

—Qu'est-ce que ça fait la coutume, arguait Marie, avec naïveté?

—C'est qu'il y a bien des raisons pour cela, reprenait Fournier, qui s'était fait faire la langue par le retors avocat Normandin et qui avait appris de l'homme de loi à envisager la queston sous tous ses aspects légaux.

—Je ne vois pas pourquoi, rétorquait Marie.

—C'est dans l'intérêt de Magloire et des enfants, ripostait audacieusement Baptiste Fournier.

—Comment, interrogeait Marie, ébranlée malgré elle.

—Mais oui, si quelque chose arrivait, il faudrait un administrateur aux biens.

—Je ne vois pas ce qui peut arriver. Magloire va revenir.

—Sans doute, disait doucereusement l'épicier ; mais savez-vous quand ?

Cette question la rendit muette ; non hélas, elle ne savait pas quand, et son espoir diminuait de jour en jour. Qu'elle était seule ! malheureuse et lasse !

Baptiste Fournier impitoyable, continuait :

—Si les gens ne payaient pas leurs comptes, que feriez-vous ?

—Mais ils paient tous, répondait Marie.

—Ah ! fit Baptiste Fournier ; je croyais qu'il y en avait qui devaient.

—Pas beaucoup, dit Marie.

—Eh ! bien, vous ne pouvez pas les forcer à payer.

—Vrai !

—Vous leur avez vendu au nom de Magloire, vous ne pouvez les poursuivre, vous-même.

—Oh ! quand bien même ils ne paieraient pas, dit Marie, avec une insouciance toute féminine.

Baptiste Fournier sourit.

—Si les gens apprennent, dit-il, qu'ils peuvent avoir des marchandises pour rien ici, vous allez avoir beaucoup de clientèle.

Marie fut frappée de ces paroles, qu'elle savait justes.

—Il y a aussi, dit Baptiste Fournier, le danger que les marchands de gros vous réclament brusquement leur argent.

—Magloire avait de l'argent en banque, fit Marie.

—Oui, mais vous ne pouvez y toucher.

Encore une fois, cette brutale vérité déconcerta Marie.

—Mais par exemple, ajouta Baptiste Fournier, on pourrait bien voler cet argent à la banque et vous ne le sauriez pas. J'ai entendu dire, comme question de fait, qu'il y avait eu des chèques de retirés depuis que Magloire est parti.

Le rusé coquin se garda bien de dire à Marie que ces chèques avaient été régulièrement signés par Magloire, qui s'en était servi pour acheter la complicité des charretiers auxquels il avait confié ses lettres à l'asile. Baptiste Fournier avait appris par hasard l'existence de ces chèques, grâce à une indiscrétion d'un employé de la banque, et il craignait fort que Magloire pût reconquérir sa liberté, si on lui laissait plus longtemps la faculté d'employer son argent à son gré.

Comme Baptiste Fournier se gardait bien de révéler la disposition de la loi qui permet à une femme d'être curatrice de son mari, Marie devenait perplexe. Elle ne savait vraiment que faire.

Dans ces moments, la figure de Magloire se dressait devant elle. L'absent revenait; elle le voyait au foyer et se disait: "non c'est impossible; je ne puis consentir à ce qu'il soit spolié, à ce qu'on s'empare de son bien, à ce que l'on fasse comme s'il n'existait plus. Que cela tourne comme cela pourra, je ne m'en mêle point."

Mais Baptiste Fournier revenait à la charge avec ses raisons si tentantes.

—Les petits auraient tout ce qu'il leur faudrait, disait-il. Vous pourriez vous fier à moi. Si j'étais nommé curateur, je verrais à ce que vous ne manquiez de rien.

Marie résistait toujours. D'une fois à l'autre, elle oubliait les raisons de Baptiste Fournier, pour ne plus envisager que ses propres objections à elle.

Le tentateur perdit patience. Aux raisonnements et aux instances, il fit succéder les menaces, voilées mais réelles. Il osa parler de son dévouement, dit que si on le méconnaissait ainsi, il cesserait de rendre des services, qu'il pouvait aussi faire du mal et que Marie devrait le considérer davantage, si elle ne voulait pas qu'il lui arrivât malheur à elle et à ses enfants.

Le drôle avait mal calculé, pour une fois, l'effet de ses paroles.

Marie sortit de l'affaissement misérable où elle s'enlisait peu à peu. Elle fut indignée et énergique. Peu s'en fallût qu'elle ne congédiât l'importun, qui devint alors humble, abject, qui fit de plates excuses, mettant au compte de la mauvaise humeur et de la fatigue son emportement passager. Il s'excusa tant et si bien que Marie, désarmée, crut à sa sincérté.

Elle ne parla pas à Georges de cette scène, craignant comme toujours la violence et la fougue du jeune homme, qui tenait un peu de son frère par son caractère emporté.

Baptiste Fournier échappa ainsi à la punition que méritaient son insolence et sa méchanceté.

Il ne désarma pas. Mais il se fit plus hypocrite. La rancune et la haine dans le coeur, il revint à l'épicerie, ayant en apparence abandonné son projet. Marie, trop bonne, craignit de sembler avoir du ressentiment et ne lui tînt pas rigueur de son oubli d'un moment. Elle ne devinait pas toute la méchanceté et toute la bassesse qui se cachaient dans l'âme du scélérait.

Il parla encore quelques fois de son projet, négligemment, en homme qui s'était désintéressé de la chose. Marie lui disait alors: "Je ne pourrais me décider; il me semblerait que je dépouille mon mari et mes enfants."

CHAPITRE II

Quand un homme s'engage dans la voie du mal, il se rend quelquefois jusqu'au crime pour atteindre son but.

Baptiste Fournier, après ses premiers insuccès, avait repris courage. Les refus que Marie avait opposés à ses offres hypocrites n'avaient fait qu'allumer davantage sa convoitise. Allait-il, quand il se croyait près du but, renoncer à son entreprise? Sa cupidité était trop surrexcitée pour cela.

Il lui fallait, coûte que coûte, s'emparer des biens de Magloire Sirois, qui étaient là, à portée de sa main, défendus seulement par une faible femme et par un jeune homme n'ayant pas encore atteint l'âge de majorité. Une fois nommé curateur, il arrangerait tout à sa guise: Magloire, privé de toute ressource pécuniaire, ne pourrait sortir de l'asile et ne viendrait jamais l'inquiéter.

Pour parvenir à son but, l'épicier sentait qu'il tuerait s'il le fallait. Il était décidé à ne pas se laisser arrêter plus longtemps par la résistance qu'on lui opposait.

C'est dans ces dispositions d'esprit qu'il se trouvait quand il revint, une après-midi, de chez Magloire, après avoir constaté une fois de plus qu'il ne parviendrait pas à vaincre la résistance de Marie s'il n'employait pas quelque moyen désespéré.

"Qu'est-ce qu'elle dit aujourd'hui," demanda la femme de Baptiste Fournier ?

"Elle" naturellement, c'était la femme de Magloire Sirois.

—Oh! toujours la même chose, répondit-il. Je ne peux venir à bout de la faire consentir à rien.

—A-t-on jamais vu pareil entêtement, fit Joséphine.

—Pourtant, il va bien falloir qu'elle consente; je n'ai pas envie que Magloire revienne et prenne possession de tout.

—L'argent, l'épicerie, la maison, le "stock", elle n'a pas besoin de tout cela pour vivre, rien qu'avec deux enfants.

—Et ce grand fainéant de Georges qui vit à même tout cela, à ses crochets.

Baptiste Fournier en était venu à désirer tellement le bien de Magloire Sirois qu'il lui semblait que Georges le volait en vivant avec Marie et les deux enfants à même les recettes de l'épicerie de Sirois.

—Oh! celui-là, repartit Joséphine avec colère; je n'ai pas grand' pitié pour lui.

—Quand je le vois continua Baptiste Fournier, agir comme si tout lui appartenait et comme si je n'avait pas d'affaire là moi!

—C'est pas mal insultant.

—Je pense bien.

—Qu'est-ce qu'ils ont besoin de tout cela! Elle n'avait jamais eu autant d'argent auparavant!

—Il faut que ça cesse, dit Baptiste Fournier, exaspéré.

—Qu'est-ce que tu vas faire ?

—N'importe quoi ; mais je vais la ramener au bon sens !

—Fais attention !

—Je m'en fiche.

—Tu ne seras pas plus avancé si tu te mets quelque embarras sur les bras. Va tranquillement. Pourtant, elle n'est pas si extraordinaire.... il doit y avoir moyen de venir à bout d'elle.

—Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse avec une folle pareille ! Elle ne s'occupe que de son mari et de ses enfants !

—Elle ne le reverra pas de sitôt son mari !

—Je l'espère bien.

—Elle doit tenir à l'argent aussi un peu.

—Tu ne la connais pas. Elle s'en irait nu-pied dans le chemin et elle mangerait du pain sec, pourvu que la petite Jeanne et son petit Magloire aient ce qu'il leur faut.

—La pimbèche ! s'exclama sèchement Joséphine.

—C'est par là qu'il faudrait la prendre : il n'y a que cela.... son amour pour ses enfants.

—Mais comment.

—Supposons que je lui en fasse enlever un....

—Y penses-tu ! se récria Joséphine.

—Ensuite, continua Baptiste Fournier, je ferais ce que je voudrais d'elle.

—C'est vrai, convint Joséphine ; mais c'est trop dangereux.

—Oh ! il y a moyen d'arranger cela. Une fois que je lui aurais pris par exemple le petit Magloire, elle ferait n'importe quoi pour le ravoir et elle n'oserait jamais rien dire, de crainte qu'il ne lui arrive malheur.

—Mais les gèns s'en apercevront, qu'est-ce qu'ils diront.

—Une fois qu'il sera enlevé, nous la ferons bien taire, elle n'osera rien dire. Et si elle ne parle pas, les gens ne sauront rien.

—Et Georges ?

—Il ne parlera pas plus qu'elle ; il lui obéit comme un enfant.

—J'ai peur, c'est trop dangereux.

—Préfères-tu que nous nous passions de tout ? Pense ce que ça sera pour nos enfants d'avoir cet argent.

—Ils le méritent bien autant que les enfants de Magloire, affirma Joséphine, redevenue déterminée et haineuse.— Mais comment s'y prendre, ajouta-t-elle ?

—J'y ai pensé.

—Tu n'est pas capable de faire cela tout seul.

—Non ; tu m'aiderais.

—Mais qu'est-ce que nous ferions de l'enfant ? Nous ne pouvons le garder ici et nous ne sommes toujours pas pour le tuer.

—Il faudrait le faire cacher en quelque part jusqu'à ce que Marie soit redevenue raisonnable.

—Ça ne sera pas facile : c'est grave cela. Ca peut conduire en prison.

—Aimes-tu mieux que les enfants de Magloire aient tout et que les nôtres n'aient rien?

—Non.

—Eh! bien, alors, il faut courir le risque. Si nous voulons avoir quelque chose.

Joséphine se rendit aux raisons de son mari et donna son assentiment au forfait que projetait le misérable.

—A qui donneras-tu l'enfant, demanda-t-elle enfin ?

—A "la Gendron", elle l'emportera à Montréal pour moi.

Cette réponse eut raison des dernières objections de Joséphine.

Le crime était décidé. Froidement, les deux coupables se mirent à en préparer l'exécution.

"La Gendron", comme on l'appelait à Saint-Germain, était une femme d'âge incertain, à laquelle on eut aussi bien donné quarante-cinq ans que trente-cinq. Elle remeurait seule dans une cabane située sur les confins du village, au bord de la grève, où les grandes marées d'automne montaient en la séparant presque du reste du monde. Pauvre et sans parents, cette femme vivait comme elle pouvait, allant travailler tantôt dans une maison, tantôt dans une autre.

Elle était taciturne et sauvage. Elle avait évidemment "un passé", mais on ne l'interrogeait pas et elle ne faisait pas de confidence. Elle s'était installée depuis quelques années dans sa masure, on ne savait exactement depuis quand.

Elle faisait ses misérables emplettes chez Baptiste Fournier, où elle allait quelquefois aussi "en journée."

A plusieurs reprises, en ces derniers temps, elle avait manifesté l'intention de s'en aller à Montréal, où elle avait un frère. Elle avait exprimé ce désir devant Baptiste Fournier et devant sa femme. Cette dernière fut donc frappée par l'idée qu'avait son mari de confier à la Gendron l'enfant qu'il se proposait d'enlever à la femme de Magloire Sirois.

Mais "la Gendron" consentirait-elle à se charger de la mission dangereuse et coupable qu'il voulait lui confier? C'est ce dont Fournier voulut s'assurer le plus tôt possible

Il trouva par extraordinaire "la Gendron" chez elle, dès la première fois qu'il alla frapper à la porte de la demeure solitaire, le long de la grande route blanche qui se perdait à quelques arpents de distance, dans l'immensité de la neige dont étaient couverts les champs.

Baptiste Fournier heurta en homme pressé. Un pas léger se fit entendre et "la Gendron" vint ouvrir.

La désolation et la misère régnaient dans la pauvre demeure. Pas de rideaux dans les fenêtres: des journaux seulement dans celles donnant sur la route, afin que les passants ne vissent pas à l'intérieur. Dans celles d'en arrière, il n'y avait rien du tout et on voyait, à perte de vue, l'amoncellement des glaces sur le fleuve. Des poutres noircies cou-

raient au plafond, les murs étaient couverts d'une tapisserie fanée, à travers laquelle on apercevait le bois vieilli d'un mur sans crépi.

Quelques chaises formaient, avec une table et un poêle qui occupaient la place d'honneur, au mileu de l'unique pièce de la maison, tout le mobilier apparent. Un grabat se dissimulait, dans un angle obscur, sous d'innommables haillons.

La solitaire qu vivait dans ce taudis offrit une chaise à Baptiste Fournier et s'enquit de l'objet de la visite de l'épicier.

Elle supposait qu'il venait retenir ses services pour faire quelque travail. Aussi fut-elle fort surprise, quand il lui dit : "asseyez-vous ; j'ai affaire à vous parler".

Elle prit un siège, qu'elle apporta près de celui de son visiteur et elle s'assit, attendant avec une évidente curiosité ce que Baptiste Fournier avait à lui dire.

Il y a entre les êtres mauvais une sympathie qui les rapproche et leur permet de se comprendre à demi-mot, une espèce de divination qui les porte à avoir confiance les uns aux autres. C'est ce sentiment qui animait Baptiste Fournier et qui le portait à s'ouvrir à "la Gendron" du détestable forfait pour lequel il avait besoin de l'aide de cette femme.

Elle ne lui avait jamais dit d'où elle venait ni quels étaient ses antécédents, mais quelques allusions méchante et haineuses, des paroles d'amertumes recueillies au hasard, des plaisanteries mauvaises, tout cela avait amené Baptiste Fournier à croire que cette femme pourrait, à l'occasion, devenir la complice d'une mauvaise action.

Il lui dit tout de suite ce qu'il pensait devoir l'allécher et la disposer à écouter avec faveur une proposition criminelle.

"J'ai trouvé, lui dit-il, "un moyen de vous faire faire le voyage que vous désirez entreprendre.

—A Montréal, dit-elle immédiatement, car son désir d'aller dans cette ville semblait sa préoccupation dominante.

—Oui, fit Baptiste Fournier.

—Que je serais contente s'exclama-t-elle ; pourvu que vous ne vous trompiez pas.

—Vous désirez donc bien vivement partir ? interrogea-t-il.

—Oui, fit-elle, sans en dire davantage.

Avait-elle fui quelque danger, quelque ennemi ou quelque honte, en venant à Saint-Germain ? On ne le savait pas. Mais le danger ou les ennemis n'étaient évidemment plus à craindre puisqu'elle voulait maintenant partir, semblant vouloir fuir Saint-Germain comme elle aurait fui une terre d'exil.

Elle continua :

—Si seulement j'avais un peu d'argent.....mais c'est tout juste si je gagne de quoi vivre.

—Alors, vous seriez bien heureuse si je vous donnais de l'argent et un billet de passage pour Montréal.

Les yeux flétris de la malheureuse brillèrent de convoitise.

Baptiste Fournier vit qu'elle était prête à écouter n'importe quelle proposition et il lui dit ce qu'il attendait d'elle.

—Mais qu'estce que je ferai de cet enfant-là?

Baptiste Fournier lui expliqua ce qu'il voulait: elle n'aurait qu'à garder l'enfant pendant un certain temps, pour qu'il obtînt de la femme de Magloire Sirois ce qu'il désirait. Ensuite, on rendrait l'enfant. Il promettait de payer grassement et de veiller à ce que "la Gendron" ne courût pas de dangers et ne fût pas inquiétée par la justice.

Le pacte d'iniquité fut conclu et la femme accepta la complicité qu'on lui proposait.

Baptiste Fournier, certain désormais de l'aide dont il avait besoin pour accomplir son crime, retourna chez lui pour en élaborer tous les détails, pour choisir le meilleur moyen d'arriver à ses fins.

Joséphine l'attendait, anxieuse. Elle aussi n'écoutait que sa cupidité et ses mauvais instincts, et elle était prête au crime comme son mari.

Retirés dans leur chambre, les deux époux préparèrent un plan d'action pour réussir à enlever l'enfant de la malheureuse femme dont ils convoitaient les biens.

Ce plan était d'une simplicité diabolique: Baptiste Fournier et sa femme devaient aller chez Marie ensemble, pour simuler, une démarche amicale. Joséphine renouvellerait sa visite, un soir, et trouverait quelque prétexte pour éloigner Georges. Celui-ci parti, Joséphine feindrait d'être obligée de regagner son domicile. C'est à ce moment que Baptiste entrerait dans la demeure de Marie et profitrait de ce qu'elle serait seule pour la forcer à se rendre à ses exigences en lui enlevant son fiils, si elle persistait dans son refus.

"Elle ne refusera plus de consentir à ma nomination quand j'aurai le petit Magloire, dit Baptiste Fournier.

—Mais s'il y avait moyen d'obtenir son consentement sans en venir là, dit Joséphine, ce serait mieux.

—Il vaut mieux ne pas faire les choses à demie, affirma Baptiste. Tant qu'à risquer quelque chose, c'est mieux de réussir comme il faut.

—C'est vrai, convint-elle.

—Tu comprends, si je ne faisais que des menaces, elle pourrait dire oui et changer d'idée ensuite. Mais si je prends le petit, elle sera assez contente de le ravoir qu'elle fera tout ce que nous voudrons.

Joséphine approuva ce raisonnement cruel.

Un bruit étouffé se fit entendre soudain, à côté, dans la chambre de Louise.

Les deux époux furent troublés. Ils demeurèrent un instant muets, retenant leur haleine et se regardant comme deux criminels pris sur le fait.

"Penses-tu qu'elle a entendu", dit Baptiste, effaré, en parlant de Louise.

Sa femme le rassura: "Comment veux-tu qu'elle entende; nous ne parlons pas assez fort pour cela. Elle ne se doute de rien.

—Il faudra faire attention à elle, en tout cas, dit Baptiste Fournier: elle pourrait tout nous faire manquer.

—J'y veillerai. Je vais la surveiller et la faire demeurer dans la

maison le plus possible. De cette façon, elle ne pourra aller avertir personne.

—Penses-tu qu'elle ferait cela?

—On ne sait pas des fois.

—Elle nous trahirait pour l'amour des Sirois.

—Je pense qu'elle trouve Georges de son goût.

—Il y en a bien d'autres que ce petit garçon-là.

—En tout cas, je vais la surveiller, pour ne pas courir de risque.

—C'est mieux.

Sur cette dernière parole, les époux, qui s'étaient dévêtus et mis au lit tout en causant, s'endormirent.

Le silence s'établit bientôt dans toute la maison, troublé seulement de temps à autre par des sons qui provenaient de la chambre de Louise et qui ressemblaient étrangement à des sanglots.

CHAPITRE III

Marie avait trouvé singulier, dans le passé, que Baptiste Fournier vint la voir et que Joséphine négligeât de venir avec son mari. Cette froideur, ce manque de coeur même de sa belle-soeur, dans le moment où elle était dans l'affliction, avait plus que toute autre chose mis Marie en garde contre l'épicier, qu'elle soupçonnait vaguement de venir avec des intentions intéressées.

Les relations que Joséphine se disposait à nouer avec elle devaient donc lui sembler un bon procédé, auraient pour effet de lui faire perdre ses préventions et faciliteraient l'accomplissement des odieux desseins de Baptiste Fournier et de sa femme.

C'est ce qui arriva. Marie fut touchée de la première visite de sa belle-soeur, qui rompait une longue période de froideur et d'hostilité. Elle interpréta cette démarche comme un acte d'amitié, comme une tentative de rapprochement qu'il eût été peu aimable et même peu chrétien de rejeter. C'est ainsi que le fourbe Fournier et sa femme spéculaient, dans un but infâme, sur les bons sentiments de l'abandonnée.

La démarche de Joséphine causait un véritable plaisir à Marie, lui donnait une consolation réelle, parce qu'elle y voyait l'indice d'une intention bienveillante et amicale. La présence même de Joséphine lui plaisait moins, car cette dernière était excessivement froide et revêche, en dépit de ses efforts pour simuler l'amabilité. Mais Marie surmontait ses répugnances pour témoigner le plus gentilment possible à sa belle-soeur toute la reconnaissance qu'elle lui avait de venir la visiter dans sa solitude.

Au bout de quelques visites, une demi-intimité s'établit même entre les deux femmes, un peu superficielle, un peu factice, un peu tendue,

mais réconfortante quand même pour Marie, qui avait tant besoin de consolations et d'affection.

Joséphine s'était excusée gauchement, à la première visite, d'être demeurée si longtemps éloignée.

"Vous savez ce que c'est quand on a de la famille", avait-elle dit. "Et puis, il y a tant d'ouvrage chez nous, la maison, le magasin"......

Comme question de fait, elle mentait, car elle n'aidait jamais à servir la clientèle; c'était Louise qui aidait à Baptiste Fournier—et c'était aussi dû à la jeune fille si l'épicerie était aussi achalandée qu'elle l'était, car Louise savait plaire à tous par son amabilité, sa bonne grâce et son obligeance.

Joséphine continua: "vous savez ce que c'est que d'avoir des enfants à garder.

—Oui, répondit Marie, je ne sors jamais moi-même.

—Il y a bien Louise chez nous, fit Joséphine, mais je suis tellement accoutumée à la considérer comme une petite fille que je ne songeais pas qu'elle avait grandi et que je pouvais maintenant lui confier les enfants.

En disant cela, Joséphine pensait qu'elle aurait désormais un bon prétexte pour empêcher la jeune fille de venir elle aussi faire une visite à Marie.

La femme de Magloire accueillit ces excuses avec indulgence et mit Joséphine à son aise. Elle en vint à témoigner à la visiteuse une confiance touchante, parlant à coeur ouvert de ses enfants et du retour de Magloire, qu'elle attendait toujours avec cette foi robuste que donne l'amour.

"Le petit Magloire pourra bientôt parler", disait-elle; "je l'accoutume déjà à dire papa. Et la petite Jeanne a tant grandi! Leur père sera étonné de les trouver si changés!"

Il fallait que Joséphine eût un coeur de tigresse pour écouter sans s'attendrir ces confidences.

Non seulement elle ne s'attendrissait pas, mais elle versait insidieusement le poison du doute et presque du désespoir dans l'âme de la jeune femme, par ses réticences, par ses paroles peu encourageantes quand Marie parlait du retour de l'absent. Elle secondait perfidement les efforts de son mari et tentait de mettre Marie dans un état d'esprit tel que celle-ci, n'espérant plus revoir Magloire, consentirait à laisser administrer ses biens par des tiers.

Le travail de persuasion était cependant très long. Baptiste Fournier, impatienté, se résolut à brusquer les choses et à tenter l'enlèvement qui devait, croyait-il, forcer Marie à se soumettre à sa volonté.

* * *

Pendant qu'on complotait ainsi contre sa femme, contre son fils et contre lui, que devenait Magloire Sirois?

Près d'un an s'était écoulé depuis son internement. Son incartade, la lettre qu'il avait envoyée à sa femme, les chèques distribués par lui

aux charretiers qui avaient mis cette lettre à la poste, cela lui avait valu une verte semonce du surintendant de l'asile et sa réintégration dans la salle commune.

Avec la force de volonté, la ruse et la persévérance que donnent le désir de réussir, il avait travaillé alors à rentrer dans les bonnes grâces des soeurs et des gardes, pour tenter un nouvel effort vers ce but, toujours entrevu et toujours désiré, l'évasion.

Il n'avait pas réussi à recouvrer la demi-liberté dont il jouissait auparavant, car on le tenait maintenant en suspicion. Il était toujours surveillé. Tout au plus avait-il pu obtenir d'être envoyé au dehors avec les détenus qui travaillaient à l'extérieur, par escouades, conduits par des gardes.

Le printemps commençait et il y avait beaucoup de travail pour les pensionnaires dans les champs et autour des bâtiments de l'asile pour préparer l'exploitation agricole qui se faisait sur une grande échelle sur les "terres" de l'institution.

Aucun des pensionnaires ainsi employés n'aurait pu s'échapper sans que les gardes ne le vissent immédiatement s'éloigner du groupe et ne se missent à sa poursuite. Du reste, les détenus affectés aux travaux de l'extérieur étaient choisis parmi les plus dociles et les plus paisibles.

Magloire, ainsi entouré et ainsi surveillé, n'avait guère de chance de recouvrer sa liberté. D'un autre côté, il n'osait pas la solliciter ouvertement, car à chaque fois on lui disait que s'il se prétendait guéri, c'était une illusion de sa part, et on redoublait de surveillance.

Il rongeait donc son frein et attendait patiemment qu'une occasion survint, laquelle? il ne le savait pas.

L'arrivée de la belle saison, le soleil plus chaud, l'arôme vivifiant qui s'échappait de la glèbe encore partiellement recouverte de neige, tout cela l'enivrait, lui donnait des envies inouies de secouer la contrainte et le joug pesant, de laisser là fous et gardes, et de s'en aller chez lui tout bonnement.

Ses nerfs se crispaient, ses muscles puissants, rajeunis et endurcis par l'exercice au grand air, se tendaient à se rompre. Que l'occasion survînt et il sentait qu'il ferait quelque tentative désespéré pour quitter le lieu de sa captivité.

Pourtant, aucune occasion ne surgissait. Toujours, à la même heure, sous le coup de la règle rigoureuse, les mêmes actes s'accomplissaient, la même tâche recommençait—et les gardes étaient là, inflexibles comme une malédiction.

L'exaspération de Magloire devenait donc extrême.

Il n'analysait plus sa peine ni ses tourments ; il était dominé uniquement par cette idée envahissante et irrésistible comme l'air frais qui soufflait sur la plaine, comme le grand soleil qui éclairait, là-bas, les espaces libres,—partir, s'enfuir.

Dans cet état d'esprit, il devait infailliblement essayer d'échapper à la surveillance des gardes, tenter de fuir même en plein jour et sous leurs yeux. C'est ce qui arriva.

S'étant un peu écarté des autres pensionnaires, un après-midi, et constatant que les gardes ne le regardaient pas, il s'éloigna sournoisement, à petits pas, comme s'il se dirigeait vers un endroit tout voisin où l'aurait appelé sa besogne.

La distance augmentait rapidement entre lui et les autres hommes qui peuplaient le champ où il travaillait. A la lisière de ce champ, par-delà la clôture élevée, c'était la route, qui menait à un endroit où passait une ligne de tramways conduisant à la ville. Magloire se rapprochait de la clôture; il allait en tenter l'escalade.

Tout à coup, un des gardes le héla: "eh! qu'est-ce que vous faites?" et en même temps, le garde courut vers lui.

Magloire mesura la distance. Un calcul rapide se fit dans son esprit: "s'il pouvait franchir la clôture, il distancerait les gardes; un tramway passerait d'un instant à l'autre, car aucun n'était passé depuis quelques minutes. Il sauterait dedans et serait sauf".

D'un côté de la clôture, c'était la captivité, la folie, peut-être la mort, de l'autre côté, c'était la liberté, ses enfants, sa femme chérie, le bonheur..

Le choix de Magloire était fait. Il se redressa d'un élan fougeux, prêt à tout, l'oeil fauve et menaçant. En trois bonds, il avait atteint la clôture. S'y hisser fut l'affaire d'un instant. Il sauta de l'autre côté et se mit à courir à toutes jambes.

Il avait vu venir des gardes suivis par les autres détenus, qui faisaient cause commune avec eux et qui le poursuivaient. Cette meute s'arrêta heureusement à la clôture, que deux gardes seuls franchirent. Les autres gardes demeurèrent avec les fous.

Magloire avait désormais de l'espoir. Les deux hommes qui le poursuivaient étaient les plus forts et les plus agiles de l'asile; mais ils n'étaient animés que du désir de faire leur devoir, tandis qu'un désir invincible de liberté, qu'une volonté terrible le possédait.

Le fugitif courait fort vite, malgré sa grande taille et son poids. Un des gardes gagnait du terrain sur lui, mas l'autre en perdait.

Brusquement, comme son poursuivant arrivait sur lui, Magloire s'arrêta, puis fonça. Le garde, qui ne s'attendait pas à une semblable tactique, hésita un instant. Ce fut sa perte. Un coup de poing qui eut assommé un boeuf vint s'écraser sur sa figure; il tomba, évanoui.

Magloire n'avait plus de crainte: un seul adversaire restait entre lui et la liberté.

Le second garde qui avait vu le sort dont son compagnon avait été victime, état prêt. Il aborda Magloire avec cet air menaçant et autoritaire qu'on emploie pour dompter les fauves et les êtres humains réduits par la perte de la raison au rang des animaux. Il fit une feinte, pour attirer Magloire et le maîtriser. Mais rien ne pouvait tenir devant l'emportement qui décuplait les forces de Sirois.

Le garde, qui avait réussi à saisir un des bras de son assaillant, fut secoué avec une force surhumaine et projeté à six pas. A peine relevé, il reçut en pleine poitrine tout l'élan de la trombe humaine lancé sur lui. Il chancela.

Magloire l'étreignit avec une force irrésistible, le tordit comme un ceps de vigne. L'homme râlait mais ne lâchait pas prise. Avec une fureur bestiale, Magloire se dégagea. La lutte reprit un instant, hideuse, puis Magloire continua sa course vers le tramway, qui arrivait, laissant derrière lui les corps de ses poursuivants. Il sauta sur le marche-pied et le tramway l'emporta.

* * *

Ce soir-là, Joséphine était venue voir Marie, auprès de laquelle elle redoublait d'amabilité et d'assiduité, avec une coupable hypocrisie, depuis quelques jours.

Les deux femmes étaient seules dans le logis; en bas, Georges se tenait dans l'épicerie.

Elles causaient à voix basse, pour ne pas réveiller les deux enfants qui dormaient dans une pièce voisine. Pour la centième fois, Marie redisait sa peine et son espoir. Puis, ne voulant pas abuser de la patience de la visiteuse par des doléances trop prolongées, elle se mit à parler des choses du ménage, de ces mille petits rien qui prennent tant de place dans la tâche quotidienne d'une maîtresse de maison et sur lesquels les femmes aiment à se consulter.

Il commençait à être tard. Au dehors, personne n'était passé depuis longtemps dans la rue, désertée par les villageois aux habitudes casanières. On n'entendait dans la nuit que la rumeur sourde de la glace en travail sur le fleuve, où elle achevait de se désagréger sous l'effet des premières journées tempérés du printmps.

C'était une nuit noire, sinistre, propice pour un crime.

"Je ne sais pas quel temps il va faire demain, dit Marie.

—Je ne sais pas, répondit Joséphine, en écho. Puis elle ajouta: Baptiste est en retard; je me demande ce qu'il fait.

D'habitude, Baptiste Fournier accompagnait sa femme chez Marie ou venait la chercher à la fin de la soirée. Il ne retardait jamais beaucoup. Joséphine s'étonnait bruyamment de ce retard. Aussi Marie lui proposa-t-elle de la faire escorter chez elle par Georges.

Joséphine refusait et Marie insistait; finalement, Joséphine dit: "Si Baptiste s'en venait, cela ne vaudrait pas la peine de déranger Georges. Et puis si je partais et si Baptiste était allé ailleurs et arrivait ensuite, cela le contrarierait de venir pour rien.

—C'est vrai, reconnut Marie.

—Si seulement, Georges voulait faire quelques pas du côté de chez nous. Peut-être qu'il rencontrerait Baptiste.

Georges, appelé par Marie, s'empressa de se rendre au désir de Joséphine.

Il ne revint pas. Baptiste n'arrivait pas non plus; de sorte que les deux femmes se regardaient un peu étonnées.

Finalement, Joséphine dit: "Je vais m'en aller.

—Vous n'y pensez pas, fit Marie: toute seule comme cela.

—Quel danger y a-t-il?

—C'est vrai qu'il n'y en a pas.

—Il y a peut-être quelque chose qui va mal chez nous ; les enfants sont peut-être malades.

Cet argument de la mère anxieuse au sujet des siens eut raison des objections de Marie.

—Du reste, ajouta Joséphine, je vais probablement rencontrer Georges, à moins qu'il ne revienne avec Baptiste et que je les rencontre tous les deux.

Votre mari a peut-être été retenu chez lui par affaire, dit la femme de Magloire.

—C'est bien possible. Je vais vous renvoyer Georges.

—C'est ça. Au revoir.

—Bonjour.

—Revenez encore.

Les deux femmes se séparèrent amicalement et Joséphine s'enfonça dans la nuit, marchant en trébuchant dans le chemin de neige défoncé par le dégel.

Après avoir fait quelques pas, elle tendit l'oreille. On entendait des gémissements plus loin.

Joséphine ne voulut pas retourner chez Marie et continua, sans doute poussée par des raisons bien puissantes pour aller affronter ainsi ce qui pouvait être un danger quelconque.

Une forme inerte gisait en travers du chemin, faisant une tache plus noire dans l'obscurité confuse. Une femme, agenouillée près de ce cadavre ou de cet être privé de connaissance, pleurait et se lamentait.

Joséphine reconnut la voix de sa belle-soeur Louise.

"Que fais-tu là?" lui demanda-t-elle avec colère. "Pourquoi n'es-tu pas à la maison?"

Louise ne répondit pas et continua ses gémissements : "Oh! il est mort! Il est mort," criait-elle.

Joséphine vit qu'elle ne pourait rien en tirer si elle ne la prenait par la douceur : "qui est là, demanda-t-elle?

—C'est Georges, fit Louise.

—Qu'est-ce qui lui est arrivé?

—Il s'est fait assommer.

Louise fit alors le récit de sa rencontre avec le jeune homme. Elle avait vu venir un homme. C'était Georges. Juste comme il arrivait près d'elle, un autre homme était sorti de derrière une maison, s'était précipitée sur Georges et l'avait frappé traîtreusement, l'étendant sur le sol avant que le malheureux eût pu voir son agresseur.

Au cri qu'avait poussé la jeune fille, l'inconnu s'était enfui. Georges avait pu, galvanisé par le cri de Louise, se faire reconnaître d'elle dans la nuit, puis il avait perdu connaissance.

"Il faudrait le secourir, il faudrait faire quelque chose," gémissait Louise.

—Viens à la maison, dit sournoisement Joséphine, Baptiste doit être là ; il viendra le chercher.

—Baptiste est parti, balbutia Louise.

—Viens quand même.

—Nous ne pouvons le laisser ainsi, une voiture passerait sur lui.

Les deux femmes se trouvaient en face de la demeure du docteur Dubois.

—"Si nous le rentrions chez le docteur, suggéra Louise.

—Qu'est-ce qu'il va dire de nous voir sur le chemin toutes les deux toutes seules, à une pareille heure.

—Je ne m'en occupe pas, dit résolument Louise.

—Ne lui parle de rien au moins, implora Joséphine, qui perdait la tête et craignait de créer quelque complication imprévue en mettant le médecin au courant de ce qui se passait. En effet, elle devinait que selon leurs criminels calculs, Baptiste, tapi dans l'ombre près de chez Sirois, avait du guetter le moment où Marie serait seule pour entrer chez elle et lui arracher un consentement à ses desseins sur la fortune de Magloire ou lui ravir son enfant.

Louise avait entendu des bribes de conversation entre Joséphine et Baptiste, elle avait deviné que quelque chose de mal se préparait et elle était partie, affolée, dans la nuit, pour tenter d'empêcher le crime. Elle était arrivée trop tard.

La demande de discrétion de Joséphine ne la surprit pas. Les deux femmes se comprenaient à demi-mot, n'osant ni l'une ni l'autre dire toute leur pensée. Louise affirma à sa belle-soeur qu'elle ne dirait rien et elles se dirigèrent vers la porte du médecin.

Elles sonnèrent.

La réponse fut lente. Quant enfin le docteur Dubois, les yeux pleins de sommeil, vint ouvrir, il recula de surprise en apercevant Joséphine et Louise. Il cacha poliment son étonnement et demanda ce qu'elles voulaient.

Joséphine se hâta de prendre la parole, pour lui dire qu'un homme apparemment sans vie était étendu devant sa porte et pour le prier de lui porter secours.

"C'est Georges Sirois," ajouta Louise; venez vite, docteur.

—Oui, nous croyons que c'est lui, corrigea Joséphine.

—J'y vais, j'y vais, se hâta de répondre le médecin.

Il avait un fanal, qu'il alluma; puis il sortit. A la lueur du fanal, il reconnut que c'était bien Georges qui gisait là, la figure maculée de sang. Louise pleurait convulsivement.

Le médecin se pencha et palpa la poitrine du jeune homme.

Après un silence qui dura une demi-minute, mais qui sembla horriblement long à la jeune fille, il se tourna vers elle avec compassion, et dit, d'un ton dégagé, qui la rassura: "il est trop fort, ceux qui l'ont attaqué ne l'ont qu'étourdi; il va revenir à lui dans quelques minutes. Tout ira bien. Je vais le rentrer chez moi".

Louise se chargea du fanal. Le médecin, en vigoureux fils de paysan qu'il était, enleva dans ses bras le corps du jeune homme et le porta ainsi, avec soin, jusque dans son cabinet de travail, où des fioles remplies de médicaments divers répandaient une odeur pénétrante.

Il étendit le jeune homme sur un divan, lui fit respirer des sels, lui administra un cordial, activa la circulation et la respiration.

Georges remua.

"Il revient à lui, dit le médecin.

—Allons-nous en dit Joséphine, mal à l'aise.

Louise, rassurée sur le sort du jeune homme, consentit à partir.

"Il vous doit une fière chandelle", dit le docteur en reconduisant les deux femmes; "s'il était resté là, je ne sais pas comment cela aurait tournée."

Joséphine et Louise s'en allèrent, en proie à des émotions différentes, marchant en silence.

Quand Georges ouvrit les yeux, il dit: "il me semble que j'ai entendu une voix que je connais, celle de mademoiselle Louise Fournier.

—Reposez-vous, reposez-vous, dit le docteur, d'un ton paternel; vous parlerez d'elle ensuite.

Quelques heures auparavant, un train de voyageurs avait stoppé à la gare de Sainte-Cécile, un village distant de cinq lieues de Saint-Germain. Ce train n'arrêtait que quelques minutes, juste pour déposer le courrier destiné à Sainte-Cécile. En cette saison, peu de voyageurs en descendaient et il n'y avait pas sur le quai de la gare la foule joyeuse et animée qui s'y tenait l'été.

L'arrêt et le départ se firent très rapidement. Cela prit à peine cinq minutes, puis le train s'enfuit.

Un voyageur solitaire demeura sur le quai de la gare, à peu près désert et mal éclairé par de rares fanaux. Personne ne prit garde à cet homme de haute taille, vêtu modestement—sans doute un des habitants de l'endroit arrivant d'un voyage.

L'homme traversa la voie ferrée, derrière le train, parti à toute vitesse, et il se dirigea vers la partie la plus humble du village, celle qui est resserrée entre la ligne du chemin de fer et la montagne qui s'élève, abrupte, à cet endroit.

C'est aussi de ce côté que se trouvait la grande route conduisant vers Saint-Germain. L'inconnu s'y engagea.

Il marchait posément, sans se hâter, comme s'il eût été anxieux de ne pas attirer l'attention, de ne pas faire trop de bruit sur la route, ce qui eût fait aboyer les chiens de garde et peut-être fait sortir les gens qui veillaient encore dans les maisons, où on voyait des lumières.

Le village finit au pont, qui traverse une rivière profondément encaissée entre deux rives escarpées. Passé ce pont, c'était la nuit absolue et la solitude.

Le promeneur nocturne franchit le pont, puis se retourna vers le village. On ne voyait rien et on n'entendait rien de ce côté. Quelques unes des rares lumières tantôt allumées étaient maintenant éteintes. Partout le calme et la paix suprême de la campagne endormie. La rivière elle-même se taisait, coulant sans bruit sous la carapace de glace que le printemps achevait de percer.

Alors, Magloire Sirois, car c'était lui—respira librement: il n'était pas poursuivi.

Tout la journée, il avait craint. Il s'était caché dans la ville jusqu'à l'heure du train pour Saint-Germain. Il s'était alors rendu à la gare, où il était monté furtivement dans ce train. Le trajet lui avait semblé démesurément long. Comme il n'avait pas osé entrer dans la gare pour acheter un billet, il avait dû payer à bord. Il avait tremblé en entendant le conducteur lui demander où il voulait aller, il avait nommé le village voisin de Saint-Germain, pensant que ce serait trop dangereux de descendre à ce dernier endroit.

Après quelques heures de chemin de fer, ne voyant aucune figure connue dans le train, il avait repris confiance. Il croyait qu'il serait en sûreté, une fois rendu chez lui, pourvu qu'il y arrivât sans être remarqué. Il se proposait en effet d'être bien calme, bien tranquille, afin de ne pas donner d'ombrage à personne,—et il se tiendrait sur ses gardes, pour qu'on ne fît aucune nouvelle tentative de l'interner.

Après une longue séparation, il allait revoir sa femme, ses enfants. Quel bonheur ! Il était rempli d'allégresse ; il volait sur la route, comme transporté par une force invisible et irrésistible.—Il était si près du but : le bonheur était maintenant à portée de sa main.

Pour la première fois de sa vie, il comprenait aussi combien chaque coin de terre, où s'était passé son enfance, où il avait vécu heureux, lui tenait au coeur.

L'obscurité avait un peu diminué ; il pouvait distinguer maintenant les contours du paysage, deviner la physionomie des lieux connus et aimés.

Une émotion l'envahissait de se retrouver ainsi en ces lieux. Son coeur, durci par le malheur, s'entrouvrait, fondait sous le souffle du vent du large, dont les sifflements lui semblaient la voix d'un ami. Il revivait en cet instant toute une année d'amertume suprême de tortures indicible, et il oubliait soudain toutes ces souffrances, subjugué par des sentiments de douceur, d'espoir et d'amour.

La route était longue et raboteuse ; elle montait sur les coteaux, franchissait des collines, descendait dans des vallées, s'enfonçait dans des bois de sapins noirs ; elle traversait un petit village, puis dévalait éperdument vers Saint-Germain, comme prise d'une hâte fiévreuse, d'un désir insensé d'arriver.

Magloire descendait maintenant la grande côte qui se termine en arrivant près du village de Saint-Germain. Il ne sentait pas la fatigue. Même s'il avait voulu s'arrêter, il ne l'aurait pas pu.

A l'entrée du village, il se mit à courir. Son coeur battait comme un soufflet de forge. Ses poings étaient crispés, tous ses muscles étaient tendus en un effort inouï.

En ce moment Baptiste Fournier, menaçant, se penchait vers Marie, dans la maison de Magloire Sirois, et lui disait : "il faut que vous vous décidiez ; je n'attendrai pas beaucoup plus longtemps. Si vous ne me signez pas le consentement que je vous demande, vous vous en repentirez."

Le misérable avait attendu toute la soirée que Marie fût seule pour entrer chez elle. C'était d'abord Georges qui était sorti, envoyé

dehors, sous un fallacieux prétexte. Philias Thériault, payé par Baptiste Fournier pour cela, avait assommé le jeune homme en le frappant lâchement par en arrière dans l'obscurité. Il l'aurait tué si Louise ne fût heureusement survenue à temps.

Joséphine était ensuite partie. Baptiste avait alors frappé à la porte. Marie recula de surprise, en voyant le mari de sa belle-soeur, car elle croyait que c'était Georges qui arrivait.

L'épicier fut d'abord doucereux et feignit d'être venu chercher Joséphine et de ne pas l'avoir rencontrée en route. Il s'assit cependant et commença à parler à Marie du projet qui lui tenait tant à coeur.

Comme d'habitude, Marie refusa une fois de plus d'accéder à sa demande, et de se conformer à ses désirs. Il la menaça. Ne gardant plus aucun mesure, il lui dit brutalement qu'il la ferait céder coûte que coûte.

"Puisque vous aimez tant vos enfants", dit-il, "c'est par là que je vous dompterai. Je vous enlèverai le petit Magloire et nous verrons bien si vous ne ferez pas ce que je vous demande, pour le ravoir."

Marie pâlit, car elle vit que le misérable était décidé à tout. Elle pensa: "si je le retiens quelque temps, Georges arrivera et je serai sauvé."

Mais Baptiste Fournier avait deviné son calcul. "N'attendez pas Georges", dit-il, "il ne reviendra pas. Je vous ai en mon pouvoir. Vous allez faire ce que je veux ou vous ne reverrez pas votre enfant."

En parlant ainsi, il s'était approché du berceau du petit Magloire.

Marie, chancelante, priait Dieu de faire un miracle pour la sauver.

Une chose extraordinaire se produisit alors. La porte extérieure de la maison s'ouvrit et on entendit entrer quelqu'un. "Je suis sauvée", pensa Marie; "c'est Georges qui arrive."

Ce fut au tour de Baptiste Fournier de pâlir, car il ne savait si c'était un ami ou un ennemi qui arrivait ainsi inopinément.

Le pas lourd et assuré d'un homme se rapprocha rapidement. La porte de la pièce où se trouvaient Marie et Baptiste Fournier s'ouvrit..........et livra passage à Magloire Sirois.

Ce fut un coup de théâtre. Marie demeura comme pétrifiée par cette apparition soudaine et inattendue.

La méchanceté de Baptiste Fournier reprit en un instant le dessus sur sa crainte. Avec cette rapidité de conception qu'une situation désespérée donne quelquefois au plus pusillamine, il envisagea en un instant la position. Une autre porte donnait dehors. S'il s'élançait par là avec l'enfant, Magloire n'aurait pas le temps de s'interposer.

Magloire demeurait hésitant, ne sachant ce qui se passait. Baptiste Fournier frappa soudain Marie, qui tomba, puis saisit l'enfant et s'élança dehors.

Magloire fit un mouvement, se précipita pour le retenir. Le corps de Marie lui barrait la route. Entre l'enfant qu'emportait le ravisseur et sa femme étendue là à ses pieds son coeur balança un instant, puis il tomba à genoux à côté de Marie, qui restait inanimée.

CHAPITRE IV

Un appel de téléphone retentit dans le cabinet du docteur Dubois, qui se faisait raconter par Georges l'attentat dont le jeune homme avait été victime.

"J'ai été frappé par en arrière", disait Georges ; "j'ai entendu quelqu'un s'approcher. J'ai reçu le coup comme j'allais me retourner. Il faisait noir et je n'ai rien vu.

—Vous avez perdu connaissance tout de suite.

—Oui.

—Vous avez dû recevoir un terrible coup. Vous êtes chanceux d'en être quitte à si bon compte.

—Alors, ce n'est rien de grave ?

—Non, parce que votre "casque" de fourrure a amorti le coup. Sans cela, je ne sais pas ce qui serait arrivé. Comment vous sentez-vous maintenant ?

—Bien. Il me semble que je pourrais marcher.

—Attendez encore un instant, pour vous reposer complètement. Ensuite j'irai vous reconduire.

—Oh ! je serais capable de m'en aller tout de suite, protesta Georges. J'ai hâte de retourner à la maison : Marie doit être inquiète. . . . Mais comment m'avez-vous découvert, docteur ? il m'a semblé que quelqu'un se trouvait ici, il y a quelques minutes.

—C'était la femme de Baptiste Fournier et sa soeur.

—J'en étais sûr. J'ai reconnu la voix de Louise, malgré mon étourdissement. Je crois lui avoir parlé, dehors.

—C'est ce quelle a dit. Mais vous n'aviez pas toute votre connaissance encore. C'est Louise qui vous a sauvé.

—Comment cela ?

—Elle s'est trouvé sur le chemin comme on vous attaquait et ses cris ont mis le bandit en fuite.

Georges fut attendri de cette révélation. Il reprit :

—Savaient-elles qui m'avait frappé ? Je voudrais bien connaître le lâche !

—Ne vous excitez pas, dit doucement le médecin. Cela ne vaut rien pour vous dans le moment. Partons maintenant.

Georges protesta de nouveau que le médecin n'avait pas besoin de se déranger, mais le docteur Dubois, qui était un brave coeur, tenait à son idée. Il ne voulait pas le dire à Georges, mais il appréhendait quelque malheur. Cette affaire lui semblait louche et il voulait en avoir le coeur net.

C'est à ce moment que la sonnerie du téléphone retentit.

Le médecin saisit le récepteur et la conversation s'engagea, entre lui et un interlocuteur invisible.

—Hello !

—C'est le docteur Dubois qui parle ?

—Oui.

—Pouvez-vous venir tout de suite ici? Ma femme est malade.

—Qui est-ce qui parle?

—C'est Magloire Sirois.

Le médecin qui avait cru reconnaître la voix de Magloire dès le début, demeura abasourdi. "Je n'y comprends plus rien", dit-il tout haut.

Il avait dit cela sans s'éloigner de l'appareil et Magloire, qui l'entendit, prit pour lui-même ces paroles.

—Je vous expliquerai tout, docteur, dit-il. Mais venez vite, n'est-ce pas, si vous le pouvez; ma femme est sans connaissance.

—J'y vais immédiatement, répondit le médecin.

Il jugea à propos de prévenir tout de suite Georges du retour de son frère et il lui confia aussi que Marie était malade et qu'on l'appelait chez Magloire.

Le jeune homme demeura confondu, tout comme le docteur, partagé entre le bonheur que lui causait l'arrivée de son frère, entre le chagrin de savoir sa belle-soeur malade, et entre l'inquiétude et presque la frayeur que lui causaient tous les évènements extraordinaires de cette nuit.

"Il doit y avoir quelque chose là-dessous, dit-il au médecin.

—C'est aussi mon opinion, dit le docteur Dubois.

Par mesure de prudence, il prit son fanal et il s'arma. Puis il sortit avec Georges.

Il se demandait si on n'avait pas fait quelque fumisterie sinistre. Mais Magloire vint leur ouvrir et il constata que ses craintes n'étaient pas fondées.

"Qu'est-ce qui est arrivé?" demanda-t-il à Magloire, en lui donnant une cordiale poignée de main.

L'épicier lui fit le récit de son arrivée dramatique dans son logis.

"Je vois ce que c'est", dit le médecin; "votre femme a reçu un choc nerveux provenant de la surprise; ce choc l'a probablement affectée plus que le coup de cette canaille de Fournier.

—Mais elle va en revenir, implora Magloire.

—Certainement, affirma avec confiance le médecin

En effet, au bout de quelques instants, qui parurent horriblement longs à Magloire et à son frère, Marie donna signe de vie. Elle ouvrit les yeux, ,l'air égaré.

"Approchez-vous", commanda le médecin à Magloire, "et parlez-lui".

Le médecin se détourna une minute n'en pouvant plus d'émotion, sécoué par la scène tragique qui se déroulait.

Magloire avait obéi.

Penché vers sa femme, il lui parlait. "Marie, Marie", disait-il, "me reconnais-tu? C'est moi, Magloire".

La jeune femme hésitait. Il lui prit la main et dit, avec un accent qui la fit tressaillir jusque dans ses entrailes: "tu me reconnais: c'est moi ton mari, Magloire".

Il attendit la réponse.

Elle hésita l'espace d'une seconde, puis ses yeux perdirent leur expression hagarde et se fixèrent sur lui avec un amour indicible. "Oui", articula-t-elle faiblement, en faisant un effort pour enlacer ses bras autour du cou de son mari, "je te reconnais".

Elle s'évanouit de nouveau.

Magloire était au désespoir ; mais le médecin le rassura : "tout va bien, maintenant qu'elle est revenue à elle une première fois et qu'elle vous a reconnu. Elle va vite reprendre le dessus. Tenez, elle revient déjà ; je vais lui administrer tout de suite un bon calmant, car il faut qu'lle se repose et qu'elle retrouve des forces, après la secousse terrible qu'elle a éprouvée. Il faudra que vous soyez près d'elle quand elle se réveillera et qu'elle pensera à tout ce qui s'est passé cette nuit. il faudra la consoler, lui faire reprendre le contrôle de ses nerfs. Mais je vous réponds d'elle désormais.

Après ces bonnes paroles du médecin, Magloire se fit raconter par Georges ce qui était arrivé à la maison le soir. Quand Georges eut fini son récit, les trois hommes se regardèrent, hésitant à se communiquer la hideuse vérité qui venait de luire à leurs yeux.

Le docteur Dubois exprima leur opinion commune en disant : "c'était un complot."

—Oui, dit Magloire, si j'avais pu arriver un peu plus vite.

—Penser, dit Georges, que cette méchante femme venait ici prétendre qu'elle était notre amie et què tout le temps elle aidait son mari.

Il était passé minuit depuis longtemps. le docteur Dubois, harassé de fatigue, se disposa à partir, oubliant au milieu de ces émotions de demander à Magloire comment il était revenu. En partant, il exhorta Magloire et Georges à prendre du repos, leur conseillant de dormir chacun leur tour et de se relayer pour veiller sur Marie.

—Comment voulez-vous que je dorme, dit Magloire, quand ma femme est dans cet était et quand on vient de me voler un enfant.

—Essayez toujours, conseilla le docteur ; vous en avez besoin et il faut que vous preniez soin de vous dans l'intérêt des vôtres. Vous ne pouvez rien faire d'ici au matin. Soyez donc calme.

Le docteur Dubois promit de revenir de bonne heure.

A six heures, on frappa à la porte de la maison de Magloire Sirois. Magloire, qui n'avait guère dormi et qui était debout, alla ouvrir, prêt à toute surprise.

Il aperçut, dans la lumière un peu terne du matin, la bonne figure de "Catin" Leblanc, qui sourit en le reconnaissant.

"Bonjours, monsieur Sirois", fit l'ancien domestique de Louis Martin.

—Bonjour, Catin, répondit familièrement Magloire ; qu'est-ce qui t'amène ici aussi de bonne heure.

—Bien, voilà, dit Catin un peu embarrassé, j'ai passé la nuit avec Philias Thériault, un des hommes du moulin. Nous avons bu et il m'a fait des confidences. Il m'a dit que vous étiez revenu.

—T'a-t-il parlé de mon enfant, interrompit Magloire ?

—Justement, j'ai cru comprendre que lui et Fournier étaient allés le porter à "la Gendron" et qu'elle était partie avec, cette nuit, pour Montréal.

Magloire blémit de colère.

—Sais-tu où elle est allée? chez qui?

—Chez son frère.

Malgré tous ses défauts et malgré son ivrognerie, Catin était plutôt un bon coeur. Magloire le remercia avec effusion.

Marie s'était réveillée plus forte et la présence de son époux lui avait fait du bien. Le docteur Dubois survint peu après. Magloire le prit à part et lui conta ce qu'il avait appris. "Je voudrais partir tout de suite pour rattrapper cette gueuse pendant qu'il en est encore temps", dit-il; "mais je ne sais comment faire: c'est difficile de laisser ma femme.

—Peut-être que Fournier, comprenant la gravité de ce qu'il a fait, pourrait vous faire ravoir votre enfant.

—Je ne crois pas. Il faudrait que je le fasse arrêter; et si je le fais arrêter, il ne dira pas où est l'enfant, pour se venger. Il me tient.

—Le misérable!

—Mais si je pars tout de suite, pendant qu'ils se pensent en sûreté; si j'atteins "la Gendron" avant qu'elle ne se doute qu'elle est découverte, j'aurai le dessus facilement.

—Vous avez raison.

—Seulement, je ne peux laisser Marie toute seule et chaque heure de retard gâte mes chances.

—Vous pourriez trouver quelqu'un pour tenir compagnie à votre femme.

—Qui?

—Demandez donc une des demoiselles Martin.

—Je n'oserai jamais; monsieur Martin était en froid avec moi.

—Ça ne fait rien. Ce sont de bonnes petites filles. Savez-vous que mademoiselle Mina a tenu souvent compagnie à votre femme pendant que vous étiez absent.

—Je pourrais encore la demander.

—Non, elle est mariée, mais vous pourriez envoyer Georges demander mademoiselle Louise.

Magloire suivit ce conseil.

Louise Martin accepta de bonne grâce le service qu'on lui demandait. Sa mère lui permit d'aller chez Marie et monsieur Martin joignit son consentement à celui de sa femme. Il ne savait encore ce qui résulterait du retour de Magloire, mais il croyait que, ce n'était pas une mauvaise chose en tout cas de le rendre son obligé, en permettant que Louise tînt compagnie à la femme de Sirois.

Magloire partit le soir même, avec vingt-quatre heures de retard sur celle qu'il poursuivait, mais espérant quand même réussir à recouvrer son fils.

Inutile de dire que dès le lendemain Louis Martin se rendit au

bureau de Georges Beaulieu, pour discuter avec lui la situation que créait le retour de Magloire Sirois.

Beaulieu n'était pas encore au courant de la nouvelle. Il en fut fort surpris, comme il fut aussi étonné d'apprendre l'enlèvement odieux de l'enfant de Sirois par Baptiste Fournier.

"Ce Fournier a perdu la tete", ne put-il s'empêcher de dire.

—Oui, il a fait une belle bétise, appuya Louis Martin.

S'étant ainsi mis d'accord, les deux copains commencèrent à discuter. Louis Martin croyait que ce serait prudent de se mettre en correspondance avec les autorités de l'asile, afin de connaitre les circonstances dans lesquelles Magloire Sirois était parti et afin d'aviser aux mesures qu'il conviendrait de prendre. Beaulieu, plus froid, était d'opinon qu'il ne fallait pas brusquer les choses et que mieux valait attendre de voir plus clair dans cette affaire.

"Voyez-vous, disait-il à Martin, avec un sourire dédaigneux à l'adresse de celui dont il parlait", je ne vois pas grand inconvénient à ce que Sirois demeure au village. Qu'est-ce que nous avons à craindre de lui?

—Je ne sais pas, dit Martin.

—Rien du tout, affirma Beaulieu. Il est absolument inoffensif. Les travaux auxquels il s'opposait sont finis et il ne peut les faire défaire. D'un autre côté, les élections sont encore loin, il a le temps de rachever de se calmer d'ici là,—et s'il ne se calme pas, eh! bien, nous aviserons. Quant à vous, je ne vois pas quels ennuis il peut vous causer. Le mariage de mademoiselle Mina s'est accompli heureusement et là encore il est impuissant à faire du mal.

—Vous avez raison, fit Martin.

—Du reste, continua Beaulieu, en affectant beaucoup de magnanimité, nous ne lui avons jamais voulu de mal. S'il cesse d'être nuisible, ça m'est bien égal qu'il soit ici ou ailleurs.

—Je crois qu'il est pas mal calmé, dit Martin.

—En tout cas, fit Beaulieu, Baptiste Fournier s'est mis dans un mauvais pétrin, mais il nous a rendu un fier service.

—Je vous comprends.

—N'est-ce pas, continua Beaulieu. Lui et Magloire vont se chamailler. Sirois aura assez d'occupation avec cette affaire qu'il n'aura pas le loisir de chercher noise à personne.

—Sans compter, ajouta Martin, que si Magloire est encore aussi violent qu'il avait coutume de l'être, il peut facilement se laisser emporter dans sa colère contre Fournier et faire des choses qui ne le conduiront pas à l'asile mais en prison.

—Ça ne m'étonnerait pas qu'il y aillent tous deux, répondit Beaulieu, avec un sourire mauvais. Croyez-moi, tenons-nous à l'écart et tout ira bien.

Les journaux que Martin prit dans son casier, au bureau de poste, ce jour-là, contenaient le récit d'une évasion de l'asile, où Martin crut voir l'explication de l'arrivée soudain de Sirois à Saint-Germain.

CHAPITRE V

La matinée était avancée quand Magloire Sirois arriva à Montréal. C'était la première fois de sa vie qu'il venait dans la grande ville. Aussi, quelle que fût sa préoccupation et son anxiété, il ne put s'empêcher d'admirer avec étonnement le nombre et la richesse des édifices, l'immensité de la ville, qui s'étendait à perte de vue.

Il se rendit compte qu'il ne trouverait jamais, seul, ce qu'il était venu chercher. Un policier passait; le voyageur lui dit qu'il voulait aller dans une famille du nom de Gendron, dont il ne connaissait pas l'adresse. Le policier lui fit quelques questions; Magloire répondit très peu, ne voulant pas révéler le but de son voyage, de sorte que son interlocuteur perdit bientôt patience et lui conseilla de chercher dans l'almanach des adresses le lieu où demeurait la famille Gendron.

Le malheureux père, entra donc dans un magasin et se mit à feuilter l'épais volume. Il trouva des Gendron, mais il en trouva trop: il ne savait chez qui il devait aller.

Il savait cependant comme presque tout le monde à Saint-Germain que "la Gendron" avait un frère à Montréal, et il supposait qu'elle était venue chez lui avec l'enfant. Dans le train, il avait fait son plan de campagne; il comptait trouver ce frère, le questionner adroitement et entrer en rapport avec la fugitive, se faire rendre l'enfant par la persuasion ou par la force si c'était nécessaire.

Il constatait maintenant toutes les difficultés d'exécution de ce plan. Chez qui aller? Il y avait vingt Gendron dans l'almanach des adresses........

Il fit une liste et se rendit au hasard à une des adresses indiquées en regard du nom d'un Gendron. Celui-ci demeurait dans un quartier fashionable où Magloire ne parvint qu'avec peine, après avoir demandé son chemin un nombre infini de fois.

Une servante très correcte vint répondre à son coup de sonnette. Intimidé, il demanda à voir monsieur Gendron. La servante toisa avec curiosité ce visiteur, qui n'appartenait manifestement pas à la ville, et elle lui lui répondit que son maître était sorti et ne reviendrait que le lendemain.

Magloire se retrouva tout penaud dans la rue. Il se dit qu'il ferait mieux d'aller aux adresses qui se trouvaient dans les quartiers plus modestes, car le frère de la miséreuse de Saint-Germain ne devait pas demeurer dans cette superbe maison, aux allures de luxe, dont une servante si joliment dédaigneuse avait ouvert la porte.

Midi était sonné depuis longtemps. La faim le torturait. Il entra dans un restaurant et se fit donner à manger, puis il engagea un cocher pour se faire conduire de place en place.

Sa tournée fut longue et pénible. Il ne trouva rien. "La Gendron" avait-elle menti en disant qu'elle avait un frère à Montréal?

"Catin" Leblanc avait-il voulu mystifier Magloire en lui faisant faire un voyage inutile? Toutes ces hypothèses et d'autres encore traversèrent la tête du père aux abois.

N'en pouvant plus de fatigue, de chagrin et d'embarras, il se confia au cocher. Celui-ci était un brave homme, qui avait des enfants. Il fut ému de la douleur du voyageur et lui conseilla de s'adresser à la police. C'était justement ce que Magloire ne voulait pas faire, craignant, s'il se faisant connaître, d'être arrêté et renfermé de nouveau. Le cocher, qui ne comprenait pas ces répugnances, demeura perplexe. Finalement, il conseilla à Magloire d'aller chez les soeurs grises, auxquelles la ravisseuse aurait peut-être confié l'enfant.

Là encore Magoire fut déçu. Les bonnes soeurs n'avaient hospitalisé récemment aucun enfant dont le signalement correspondît à la description que faisait Magloire du sien.

Force fut donc au voyageur angoissé de s'avouer impuissant et de reprendre le chemin de Saint-Germain.

Il se mit en route le coeur serré et roulant dans sa tête des pensées de vengeance contre l'infâme Baptiste Fournier. Il fallait, pensait-il, que justice fût faite, et il se promettait qu'elle le serait.

Il ignorait qu'un bras plus puissant que le sien, qu'une colère plus formidable que la sienne, qu'une justice supérieure à la justice humaine s'était abattue sur les coupables.

Cela s'était passé la nuit même du départ de Magloire Sirois pour la ville.

Philias Thériault, après avoir bu, une partie de la nuit, avec "Catin" Leblanc, avait atteint le degré de l'ivresse où les pensées tristes et les remords succèdent aux idées gaies, turbulentes ou violentes.

Il avait réfléchi, autant que son cerveau embrumé le lui permettait, aux conséquences du crime dont il avait été le complice: Georges assommé, l'enfant de Magloire volé, tout cela le tourmentait.

Il s'était alors dirigé vers la demeure de Baptiste Fournier, avec une idée fixe d'ivrogne, pour lui recommander la discrétion, car sans cette discrétion tous les deux risquaient d'aller en prison. S'il eût été sobre, il n'eût certainement pas fait cette demarche inutile: Baptiste Fournier avait autant de raisons que lui de tenir à la discrétion. Mais il se rendait vaguement compte qu'il avait trop bavardé avec "Catin" Leblanc et il lui semblait qu'en allant immédiatement recommander la discrétion à Baptiste Fournier, cela compenserait.—Lubie d'ivrogne, qui devait avoir des conséquences terribles.

En entendant frapper à sa porte à cette heure insolite, Baptiste Fournier fut pris de panique. Il alla cependant voir qui était là et il reconnut Thériault.

Celui-ci faisait un vacarme d'enfer: il s'était mis à crier à tue-tête et il voulait à toute force pénétrer dans la maison. Après avoir inutilementtenté de le calmer, Fournier, de guerre lasse, lui dit: "écoute, je vais m'habiller et je vais sortir avec toi. Nous parlerons dans la rue Cesse de faire du bruit, tu vas réveiller tout le monde ici."

Ceci satisfit l'ivrogne, qui consentit à attendre l'épicier.

Dans la maison, Joséphine, effrayée et hors d'elle-même, disait : "n'y vas pas! il va te tuer!"

—Pourquoi veux-tu que je craigne, répondit Baptiste Fournier?

—Il est saoul!

—Qu'est-ce que ça fait, je le connais bien, il ne me veut pas de mal.

—On ne sait jamais, objecta-t-elle.

—Si je ne vas pas le calmer, dit l'épicier, il va réveiller tous les voisins et Louise va entendre aussi tout ce qu'il dira.

Elle en sait déjà trop long, affirma Joséphine.

—C'est bien ce que je pense.

Baptiste Fournier sortit donc.

Ils marchèrent vers le village, Thériault et lui. Son compagnon parlait et gesticulait; il tâchait de le calmer, mais ce n'était pas chose facile.

Thériault avait maintenant la boisson hargneuse. Il faisait des reproches à Fournier, l'accusait de lui avoir fait commettre un crime abominable et, avec une inconséquence parfaite, lui reprochait en même temps de ne pas lui avoir encore donné la somme promise pour sa participation.

Les deux hommes étaient arrivés près de la rue où se trouvait la boutique de forge de Léon Boudrias, là où Fournier et d.autres ennemis de Magloire Sirois avaient comploté pour le faire mettre à l'asile.

Au lieu d'aller de ce côté, il obliqua vers la grève, vers un petit quai un peu isolé, où il pensait qu'il pourrait rachever de pacifier son compagnon, sans que les éclats de voix de celui-ci pussent reveiller personne dans le voisinage.

La marée était très haute.

Le clapotis de l'eau le long du quai se mêlait au choc des glaçons les uns contre les autres.

Debouts près du bord du quai, les deux hommes discutaient. Soudain Thériault dit: "j'ai envie de vous jeter à l'eau; c'est tout ce que vous mériteriez!"

Si Baptiste Fournier n'eût pas bougé, Thériault se serait calmé. Mais l'épicier, effrayé, fit mine de se mettre sur la défensive. Alors, l'ivrogne, rendu furieux par le semblant de résistance que Fournier manifestait déjà l'intention d'opposer, enhardi aussi par la frayeur évidente de l'épicier, le saisit violemment.

Une lutte s'engagea, tragique et désespérée, sur le quai exigu, autour duquel l'eau glacée battait avec violence.

Fournier se débattait avec rage entre les bras de Thériault, dont la force était bien supérieure. Il le frappait à coups de pieds, à coups de poings, lui labourait la figure avec ses ongles. Rien n'y faisait, l'ivrogne resserrait toujours son étreinte brutale.

Un faux pas de Fournier le rapprocha du bord. Il tenta de s'en éloigner, mais inutilement: Thériault voulait absolument mettre sa menace à exécution et le jeter à l'eau. L'homme lâcha prise un moment, pour pousser Fournier par-dessus bord. L'épicier se faufila entre ses bras, lui échappa et le poussa lui-même dans l'eau.

Mais en tombant, Thériault étendant ses longs bras, avait saisi un pan flottant du paletot de Fournier. "Maudit!" cria l'épicier.

Tous deux avaient culbuté dans l'onde, s'y agitaient frénétiquement, enfonçant avec les glaçons auxquels ils se cramponnaient, se nuisant, s'agrippant gauchement l'un à l'autre.

Ils disparurent, enlacés, et les glaçons blancs recouvrir le vide noirâtre qu'avaient fait leurs corps en s'enfonçant.

Ils périrent à quelques pieds seulement de la rive, sans pouvoir se sauver, recevant la punition de leurs forfaits à proximité même de l'endroit où avait été tramé le premier complot contre Magloire Sirois.

Magloire avait prévenu Georges, par un télégramme, de la date et de l'heure de son retour. Il trouva donc son frère à la gare. Il y trouva aussi un grand nombre de villageois qui s'étaient rendus là par curiosité, une de ces indiscrétion des télégraphistes qui sont fréquentes à la campagne leur ayant appris l'arrivée de Magloire.

La plupart ignoraient que l'épicier était venu quelques jours auparavant et croyaient que c'était sa première visite depuis sa sortie de l'asile. Ils se tenaient un peu à l'écart, car ils ne savaient au juste que penser de sa sortie et ils craignaient sa grande force. Leur attitude était cependant plutôt sympathique et quelques uns hasardèrent des salutations et des exclamations de bienvenue auxquelles Magloire répondit avec une gravité empreinte de la tristesse dont il était dans le moment pénétré.

Georges avait vu dès le premier coup d'oeil que son frère n'avait pas fait un voyage heureux. Quand ils furent loin des importuns, il échangèrent des confidences. Magloire raconta son triste voyage et Georges lui dit comment était Marie.

"Elle va bien mieux", dit-il, "mais elle a été inquiète de toi. Elle était contente quand nous avons reçu ton télégramme.

—Et cette maudite canaille de Baptiste Fournier, demanda Magloire, où est-il? que fait-il? Je vais être obligé de l'étrangler pour avoir mon petit garçon.

Georges hésita à répondre. Il craignait, en apprenant à son frère la nouvelle de la mort de son ennemi, de provoquer quelque éclat fâcheux, car Baptiste Fournier mort, il ne restait plus personne pour dire à Magloire où était son fils.

Il parla cependant, estimant que c'était mieux que Magloire exhalât sa colère immédiatement plutôt que de faire une scène à la maison, devant sa femme, trop faible pour supporter un choc, une émotion de plus.

Mais Magloire avait appris à se contenir et ne fit pas de scène. Il souffrit en silence, se demandant s'il aurait bientôt épuisé toutes les amertumes et toutes les adversités qui étaient tombées sur lui depuis un an.

Comme lui et Georges arrivaient à la maison, une femme s'éloignait, dont ils ne distinguèrent que confusément les traits. Elle marchait pesamment et, avec peine, comme quelqu'un que le grand âge ou que quelque affliction a dûrement courbé.

A sa grande surprise, Magloire aperçut, en entrant chez lui, Louise Fournier; elle était avec Marie et mademoiselle Martin. Les trois femmes avaient les yeux rougis comme si elles venaient de pleurer. L'épicier pressentit quelque chose de nouveau, quelque nouvelle cause d'attendrissement.

Il ne se trompait pas.

Après l'avoir embrassé, Marie le conduisit vers la chambre des enfants. Là, un spectacle inattendu s'offrit à la vue de Magloire. Un autre enfant que le sien était conché dans le "ber" qu'occupait auparavant le petit Magloire. Et à côté de la petite Jeanne, dans son mignon lit blanc, une autre fillette reposait paisiblement, qui ressemblait à Jeanne come une soeur.

Le spectacle de ces innocents endormis était à la fois gracieux et touchant.

Magloire, intrigué et vaguement mécontent, dit à sa femme:

"Je n'y comprends rien, Marie; qu'est-ce que tout cela signifie?

—Ne sois pas fâché, je t'en prie, dit-elle; je vais tout te dire. Quand nous avons reçu ton télégramme, où tu ne parlais pas du petit Magloire, j'ai compris ce que cela voulait dire.

Son mari eut un sanglot, qu'il tenta vainement de réprimer. Elle continua, en lui pressant les mains avec amour:

—Quelqu'un vient d'amener ici ces deux petits enfants.....

Elle hésita, les larmes l'aveuglaient.

—......J'ai pensé à notre petit Magloire et pour que quelqu'un le recueille et soit bon pour lui, j'ai recueilli ceux-ci.

—Qui sont-ils, demanda Magloire, la voix étranglée.

—Que Jésus nous bénisse, ré-pondit Marie; ce sont les enfants de Baptiste.

A cette révélation, Magloire eut un mouvement de révolte: "non! ce n'était pas possible! il ne pouvait pas abriter les enfants de celui qui lui avait volé son fils!"

Marie avait beaucoup souffert et beaucoup prié dernièrement. Son coeur chrétien lui inspira une parole qui désarma Magloire: "la Sainte Vierge aussi", dit-elle, "a perdu son fils et elle a pardonné".

Magloire, apaisé, consentit alors à l'écouter. Elle lui raconta tout: la mort de Fournier et de Thibault qui avaient été trouvés près du lieu où ils s'étaient noyés, et ce qui avait suivi.

—Fournier faisait de mauvaises affaires et on avait pris une saisie contre lui depuis quelques jours. Il devait s'opposer à la vente, mais la mort l'en avait empêché. L'huissier avait tout pris et tout vendu. Joséphine s'était trouvée sur le pavé avec ses enfants et Louise.

Elle était venue, honteuse, implorer la pitié et demander le pardon de Marie. Celle-ci, malgré la terrible épreuve qu'elle traversait elle-même, avait été émue de pitié pour cette détresse. Elle avait offert l'hospitalité à Joséphine, qui ne s'était pas jugée digne de s'asseoir au foyer honnête de ceux qu'elle avait persécutés. Elle avait confié ses enfants à Marie, et lui avait aussi laissé Louise, puis elle était partie seule, pour aller dans une campagne voisine, demander l'hospitalité à

des parents de son mari.—C'était à son tour de connaître toutes les amertumes qu'elle avait fait goûter aux autres.

Le corps de Baptiste Fournier reposait dans une bière en bois brut, chez l'"entrepreneur de pompes funèbres" de l'endroit, la face bleue et violacée.

Ses funérailles furent d'une désolation inexprimable. Personne ne suivit le corps et une femme en noir était presque seule dans la nef.

Les jours qui suivirent, au logis de Magloire Sirois, furent empreints d'une tristesse à laquelle se mêlait cependant un certain bonheur. Marie et son époux étaient sous l'empire du sentiment d'angoisse et d'anxiété que leur causait la disparition de leur enfant, et pourtant ils ne pouvaient s'empêcher de goûter le bonheur de s'être retrouvés, de continuer ensemble la vie commune, même si elle devait être assombrie par l'absence du fils que tous deux chérissaient si tendrement.

La veuve de Baptiste Fournier avait fait demander ses enfants, que Louise Fournier était allée lui conduire dans l'endroit où elle s'était retirée, puis Louise était revenue, sur la demande de Marie et de Magloire, vivre avec eux.

L'épicier s'était remis à son commerce, en même temps qu'il avait repris place à son foyer.

C'était un homme bien changé. Le malheur et l'adversité l'avaient assagi, avaient adouci les aspérités trop rudes de son caractère, avaient tempéré sa violence et sa fougue excessive.

Marie le trouvait plus affectueux, plus attentif auprès d'elle. Et dans le public, on s'étonnait de sa transformation et on parlait favorablement de lui.

Il gagnait peu à peu la faveur populaire et s'attachait de nouveau ses anciens amis.

Le sentiment populaire est parfois excessif ; mais il revient souvent aussi de ses emportements, quand un évènement fortuit démontre qu'il avait été injuste. Après les manifestations d'antipathie allant jusqu'à la haine viennent les retours en sens contraire, les réactions.

On commençait à se rendre compte qu'on avait été injuste envers Magloire Sirois et qu'on était allé trop loin. La mort tragique de Baptiste Fournier, dont les menées haineuses et le complot pervers étaient maintenant connus semblait à plusieurs une punition du ciel. L'attitude digne, la conduite paisible de Magloire Sirois achevaient de lui concilier tous les suffrages.

Le docteur Dubois jouait à l'égard de l'épicier un rôle salutaire. Il continuait ses visites à Marie, dont l'état de santé était délicat, et il en profitait pour donner de bons conseils à Magloire, rendu plus docile par les épreuves qu'il avait traversées. Ces conseils étaient à la fois ceux d'un médecin et ceux d'un ami. Ils avaient trait autant à l'état moral de Magloire qu'à son état physique. Le docteur Dubois causait avec lui, lui prêchait le calme, la modération, toutes qualités qui faisaient autrefois totalement défaut à l'épicier. Il lui expliquait un peu le jeu des nerfs, la manière de les dompter, de les dominer, de

les utiliser. Il aidait puissamment l'épicier à recouvrer ses forces, amoindries par tous les chocs subis.

Au sortir de chez Magloire, le médecin arrêtait souvent causer avec le cordonnier Gagnon. Il règne à la campagne, où tout le monde se connaît, une familiarité de bon aloi entre les diverses classes de la société; presque tous les gens y ont une origine commune, qui est la terre, cultivée par leurs pères. Aussi fraternisent-ils plus qu'à la ville. Et cette familiarité, qui n'exclut pas le respect, supprime la jalousie et l'envie.

Le cordonnier s'informait avec collicitude de l'état de santé de Magloire, pour lequel il avait toujours eu beaucoup d'amitié et d'estime.

"Comment va-t-il? reprend-il son "à-plomb?"

—Oui, répondait le médecin, il semble calme et maître de lui-même. Qu'il reste ainsi pendant quelques semaines et je réponds de lui; ses nerfs se seront suffisamment raffermis pour éviter tout danger.

—Il a traversé de rudes "passes!"

—Oui, le pauvre garçon: il est bien puni.

—Il était trop violent, trop agressif. Et puis cette maudite politique le tourmentait trop! Je craignais pour lui; j'essayais de le modérer. Mais autant eut valu essayer d'arrêter un taureau.

—Il n'était pas commode.

—C'était un terrible homme.

—Oh! il est encore solide.

—La politique fait bien du mal.

—Et la boisson aussi. S'il n'avait pas bu cela ne lui serait peut-être jamais arrivé.

—Les deux ensemble...... Je me demande qu'est-ce que ça peut bien donner de s'exciter et de perdre la tête comme ça, pour des riens.

—Vous avez bien raison, monsieur Gagnon; si vous saviez ce que j'ai vu de gens ruinés par ces deux passions.—Car pour certains la politique est une passion autant que la boisson.

—Je le sais.

—Et remarquez que les plus excités sont ceux généralement qui ne savent rien de la politique, qui ignorent pourquoi ils sont rouges ou bleus.

—Ce pauvre Magloire, il fonçait, il fonçait! presque sans savoir où il allait. Il trouvait cela excitant et amusant; il ne cherchait pas à en savoir davantage.

—Et pourtant c'est un garçon intelligent.

—Certainement.

—L'esprit de parti! l'aveugle esprit de parti!

—C'est ça.

—Je comprends qu'on soit pour un homme ou pour un autre, pour des principes d'un ordre quelconque ou pour d'autres principes politiques différends; mais cet aveuglement de ceux qui sont d'une couleur sans savoir pourquoi, cela me confond.

—Et ils sont d'autant plus ardents qu'ils ne savent pas pourquoi, dit le cordonnier.

Les deux hommes rirent de cette saillie et se quittèrent.

CHAPITRE VI

Six mois après le retour de Magloire Sirois au milieu des siens, la paix et un bonheur fait de résignation, d'affection saine et d'espoir continuaient de régner à son foyer.

Toutes les recherches faites pour retrouver le petit Magloire avaient été inutiles; mais le père et la mère continuaient d'espérer malgré tout.

L'épicier avait gagné complètement et définitivement la confiance, l'estime et l'amitié de tous, par sa conduite modèle. Il n'était pas le "bully" du village, amis des uns et ennemis des autres, et craint de tous: il était maintenant un bon père de famille, un citoyen paisible et honoré, que l'on saluait avec déférence. Son internement à l'asile n'avait laissé aucune prévention défavorable contre lui et lui avait au contraire acquis la sympathie due au malheur.

Georges demeurait toujours avec lui, et Louise Fournier continuait aussi à vivre sous son toit.

La jeune fille avait voulu partir, quelques mois après la mort de son frère, mais Marie, qui s'était prise d'amitié pour elle, l'avait engagée à rester, l'avait retenue.

Georges avait été profondement malheureux quand Louise avait parlé de départ. Le malheur et le deuil avaient imposé au jeune homme beaucoup de retenue à l'égard de Louise, mais s'il ne lui disait pas son amour, il n'éprouvait pas moins ce sentiment d'une manière très vive. Il lui aurait semblé que le bonheur s'éloignait de lui si Louise était partie. Elle présente, au contraire, il faisait des rêves secrets d'avenir, auxquels il associait la jeune fille. Il se disait que quand le chagrin que Magloire éprouvait de la disparition de son fils se serait atténué, quand leur vie aurait repris son cours normal, il confierait à son frère l'amour qu'il éprouvait pour la jeune fille. Il était bien certain que Magloire consentirait au mariage et lui aiderait même à "s'établir", car Magloire était un second père pour lui.

La démarche que méditait Georges devait lui être épargné. En effet, Magloire et Marie avaient deviné son secret et celui de la jeune fille, ce qui n'était pas bien difficile, il faut en convenir. L'attitude des deux jeunes gens était un aveu: leurs yeux brillaient d'un éclat plus vif quand ils se retrouvaient; ils avaient des rougeurs subites, des silences prolongés qui ne pouvaient avoir qu'une interprétation,—ils s'aimaient évidemment, comme on aime à vingt ans.

Et la fleur splendide de leur amour s'était épanouie en dépit du froid de la haine, en dépit des vents de discorde et de colère qui avaient soufflé prématurément sur leurs jeune vies, en dépit de la mort même, —car l'amour n'est-il pas plus fort que la mort.

Après avoir été épurés par la souffrance, ils allaient pouvoir unir leurs espoirs dans un avenir meilleur.

Ils se marièrent à l'automne, par une belle journée où l'odeur des fleurs parvenues à leur matûrité flottait dans l'air en une griserie de parfums.

Leur joie fut discrète, pour ne pas froisser les coeurs meurtris de ceux à qui ils devaient le bonheur.

Quand Georges et Louise descendirent la grande allée de l'église au bras l'un de l'autre, souriant à leurs amis, Magloire et Marie sentirent qu'un peu du poids qui oppressait leurs poitrines depuis la disparition de leur fils venait d'être enlevé.—Cela console de faire des heureux.



